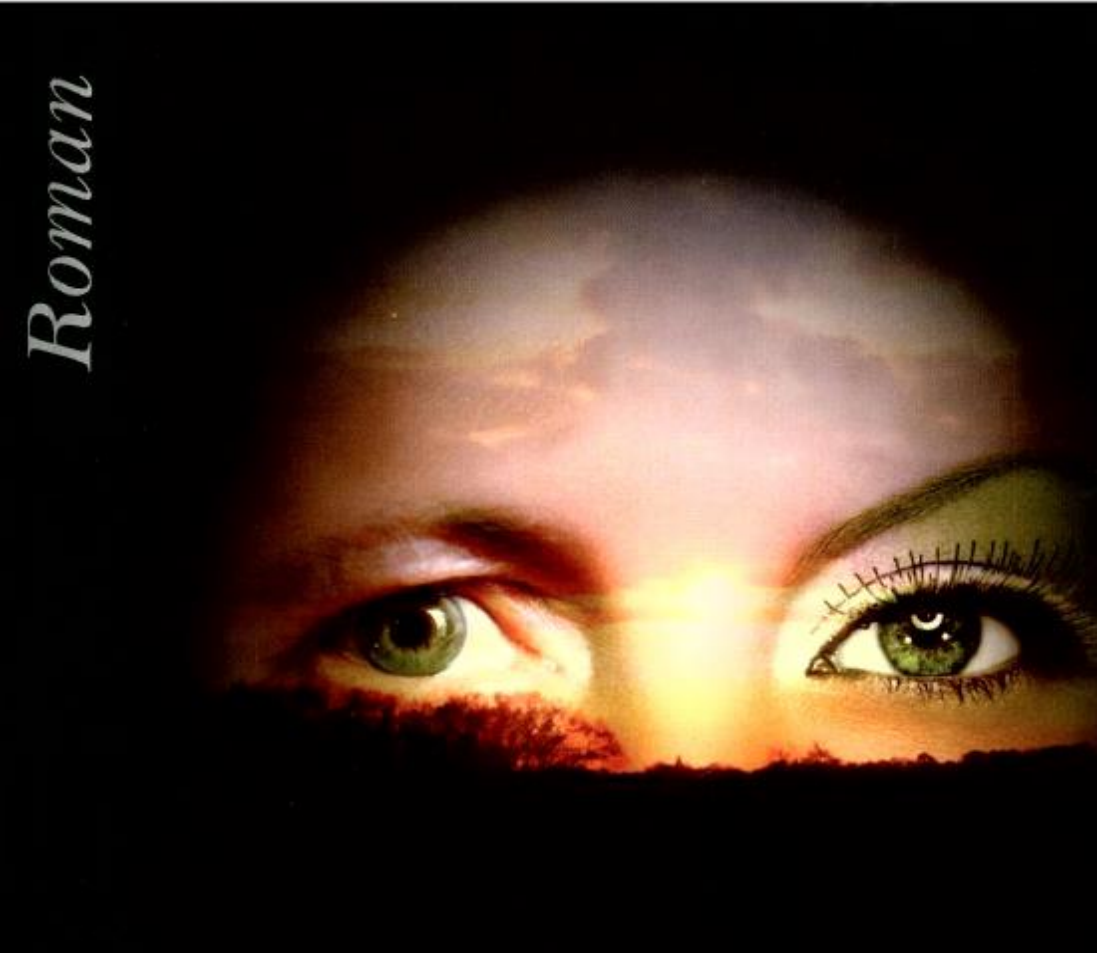


*Roman*



*Michel Hallet*  
L'Ange et Lique  
*ou*  
le défi à la démo crassie

AD *n*  
L'ART DE LA DÉMO





L'Ange et Lique  
*Ou*  
le défi à la Démo crassie

ADN auto-édition  
[www.adn-autoedition.com](http://www.adn-autoedition.com)



**Michel Hallet**

**L'Ange et Lique**  
*Ou*  
**le défi à la Démo crassie**

ADN auto-édition  
[www.adn-autoedition.com](http://www.adn-autoedition.com)



## PREFACE

Toi, l'homme qui te crois supérieur à on ne sait quoi, toi qui te prends pour mieux que ton prochain, toi qui programmes consciemment, la fin de ton règne animal, qu'as-tu à dire de ton incompetence à gérer ton agonie programmée ?

Tu ne laisseras pas un souvenir impérissable à cette terre qui fut obligée de soutenir ton pas, moins encore aux espèces qui n'ont plus la mémoire d'avoir existé.

Tu n'es rien, et quand tu ne seras plus là, la nature reprendra tranquillement le dessus, ignorant tes laideurs qu'elle enfouira pour longtemps dans une jungle anarchique.

Enfin le cours irrationnel du temps, oubliera qu'un embryon de ce que tu appelais pompeusement intelligence avait tenté de maîtriser son flux. Malgré ton ingérence, il continuera à égrainer sans mesure et dans l'irrespect complet de ton bon vouloir, ses secondes qui te rattrapent plus encore de l'oubli.

Tu eus cette chance de devenir un animal différent, avec un pouvoir unique et absolu, la pensée et la réflexion qui te permettaient, par petits pas, d'évoluer au-dessus de la faune et la flore, tant tu avais honte de tes origines primates et cellulaires.

Jamais, tu ne t'es demandé pourquoi toi, élu accidentel d'une métamorphose criminelle tu courais plus vite vers ta fin, quand des millions d'années, une éternité même peut-être, attendaient patiemment que tu disparaisses presque aussi vite que tu étais venu à l'échelle sidérale bien sûr.



Tu ne seras bientôt plus qu'une parenthèse, violente peut-être, blessante sûrement, mais qu'une parenthèse, qui un jour s'est ouverte et bientôt sera fermée.

Arrête de croire que tu es quelqu'un ! Tu n'es même pas quelque chose, tu n'es plus que le souffle d'une bise qui rosit ton inconscience pour te rappeler que tu existes.

Un jour, demain peut-être et sans doute hier même, tu ne seras plus que le point que le i ne veut plus, tu ne seras plus que l'épilogue intellectuel d'un soumis aux théories des autres. Même si ton corps vit encore, tu n'es plus que la seule apparence aux yeux des tiens aussi handicapés que toi.

Je comprends pourquoi, l'hyène rit à te voir, elle se bidonne déjà à l'idée de ce que tu es et surtout à ce que tu ne seras plus

Regardes cette courbe abyssale et cherches un peu où tu poses ton pied.

Tu n'es incontestablement plus sur le dôme sécuritaire, ni peut-être encore dans la pente verticale qui verra choir nos certitudes.

Tu es entre ces deux points, ni près du départ ni très loin de la fin.

Imagines l'équilibre instable où tu vis à présent et cramponnes-toi, le toboggan géant qui mène aux fins de chaque empire dessine sa chute finale.

Tous, nous finirons dans cette fosse commune et périrons et si ce n'est par le corps, ce sera avant tout par l'esprit. Tu, nous retrouverons un règne animal, et nous y verrons nos beaux intellectuels pleuraient la perte de leurs privilèges.

## Les réveils d'Angélique.

Que le réveil fut difficile ! C'était devenu une habitude pour cette charmante et jeune femme. Chaque matin semblait pareil, teinté d'incertitude.

Un mal de tête à la jeter contre le mur qui n'est même plus de honte, hantait ses désespoirs. Depuis quand souffrait-elle ainsi ? Non de ce mal chronique, mais de cette désillusion qui cachait la vérité à exister ou pire encore, à ne pas être.

Elle ne se souvenait plus, comme si son esprit était lavé de la conscience du temps. Elle croyait se réveiller et ne savait si c'était vraiment un réveil. Elle ne savait plus si elle était elle, ou une figure de ses pensées nocturnes. Chaque réveil était une souffrance. Les yeux bien ouverts sur ce miroir usé de son tain ne voyaient qu'elle, en son enveloppe charnelle. Elle s'observait plus encore, jetant son regard en le moindre détail, mais rien ne lui disait si elle était un mirage ou un présent douteux.

Elle se tapotait les joues pour y ressusciter d'autres sens endormis comme pour mieux se tranquilliser, mais rien n'y faisait. Aucune couleur ne venait rosir cette pâleur d'un être sans vigueur. Les cheveux habituellement mêlés d'anglaises naturelles tombaient bas et raides sur un champ de bataille, désert des certitudes où errait une âme en détresse.

Rien ne laissait paraître une quelconque confiance, rien ne montrait si elle était, ou pire le contraire.

Tout ce qu'elle se rappelait, c'était de ce grand-père, ce papy qu'elle avait tant aimé, cet être qui fut le seul à lui avoir donné une véritable notion d'avenir quand tous ces autres grignotaient leur présent.

Cet homme fut, et était encore son idole. De ses mutismes renfrognés, il avait convaincu cette frêle enfant d'un objectif de vie. Et cela avait grandement influencé ses lendemains.

Il avait beaucoup discuté avec Angélique, seule personne à entendre ses maux et plus encore à les comprendre. Elle portait même ses paroles au panthéon de ses convictions avec un amour profond, hors d'un temps que tous les autres ne pouvaient et ne pourraient comprendre.

Était-ce cet amour qui avait provoqué cet état, ces hallucinations ou cette situation particulière ?

Pourtant tout était identique. Chaque jour, si cela en était un, un temps plutôt, était dans le même contexte. Sa mère était toujours là, son chômage paraissait identique. Les murs transpiraient les mêmes peurs, les mêmes sentiments. Tout aux yeux d'un de ses semblables était du même moment, seule Angélique semblait vivre deux existences, deux époques, la sienne et celle d'une autre Angélique, dans une autre galaxie.

Petit à petit, la jeune fille reprenait ses sens, sans savoir si c'était vraiment les siens, elle redevenait elle, petit à petit. Dehors, ce sera la dure réalité que la lumière blessante de ce jour illuminerait, franchi le pas de cette porte frustrée.

Elle en avait subi pourtant des séances de psy. Elles lui faisaient du bien et elles la soulageaient un instant seulement. Passée la porte, tout reprenait la couleur des instants passés.

Elle en avait conclu que c'était à elle de découvrir les racines de ce mal s'il en était un.

Elle avait décidé de replonger dans les souvenirs, les seuls de sa lucidité dérobée, de ce papy résistant à ce mal qui la mangeait.

Elle plongeait goulûment dans tous ces moments passés avec ce vieux aux allures apaisantes, mais aux opinions brutales pour ses proches en tout cas. Lui, qui maintenant, était bien loin, immergé dans cet état qui n'était de folie mais qui rassurait les consciences dévotes de ces sevrés de liberté. Il s'était enfermé en une prison sans mur où les mots ne franchissent plus les oreilles et où ses maux ne dépassent ses pensées, murées dans le mutisme qui tranquillise. Lui seul avait encore les clés de son monde, il avait même réussi à écarter sa petite-fille de lui, sans doute pour la protéger, tant ses proches pensaient qu'il avait trop d'influence sur elle. Plus rien ne transpirait de son regard, plus rien ne coulait de sa bouche, une aphasie complète baignait ses journées et chacun y trouvait son compte sauf Angélique. Elle était venue le voir chaque jour, mais maintenant tout devenait difficile, son père et sa clique avaient isolé ce pauvre homme au plus loin des rêves, derrière des barreaux de convention qui vont trop bien à leurs rancœurs. Elle le rencontrait tout de même, mais rien n'était plus pareil. Elle n'arrivait plus à lui arracher une étincelle de son regard, ni un balbutiement de ses lèvres. Seule, restait cette chaleur qu'elle éprouvait quand elle arrivait à lui prendre la main et la serrait contre son cœur. Une brûlure presque, envahissait alors son corps comme si le vieux déchargeait ses dernières énergies par ce contact intime.

Puis un jour tout fut terminé, les bons conscients avaient eu raison de lui, ils l'isolèrent plus encore, derrière

une porte de pierre si lourde pour que nul ne puisse l'ouvrir, triste destin pour qu'on l'oublie. Angélique ne pouvait plus l'entrevoir dans ce dernier asile où il souffrait dans l'abîme profond de ses sangs trahis par les siens, oublié par les autres, sous cette grosse dalle de marbre qui empêche toute velléité. Elle se sentait impuissante à soulager ces supplices ultimes de ce grand-père qui perduraient en sa conscience. Il était parti sans la quitter vraiment et quelque part, il restait toujours prisonnier de ses profonds silences.

Angélique sortait son vélo et sous ce soleil intolérant, toujours le confus entrechoquait son désir de penser. Elle chevauchait cet engin qui n'avait la couleur du temps et fonçait vers l'inconfort du hasard. Était-elle hier ou demain ? Vivait-elle l'instant ou un autre ? Aucune vérité ne se déroulait devant l'engin sur le bitume crasseux qui mène à un autre chemin. Elle se concentra, et décida de passer chez sa mère.

Elle en voulait à son Papy à cet instant, se demandant si elle vivait les rêves aboutis d'un génial visionnaire ou les élucubrations disloquées d'un sénile à la dérive.

Tout avait commencé il y a longtemps déjà, elle avait quatorze ans. Elle avait gagné son premier bras de fer avec ses conventionnels parents.

A cette époque, la jeune fille pétillait d'énergie, elle jubilait de cette jeunesse, avec toute la force naïve d'une personnalité naissante. Mais contrairement à ces jeunes du même âge, elle ne cherchait pas à jouir à plein de l'insouciance. Elle passait beaucoup de son temps à tenter de comprendre les sujets qui bordaient sa vie. Elle croyait malgré tout encore aux dires de ses parents et aux demains qui seraient agréables, ces demains que ces autres nantis du conformisme lui promettaient.

Sa chevelure ébouriffée de l'innocence de son âge tombait autour de ces grands yeux noirs qui buvaient insatiablement la lumière de l'espoir. Mais déjà, des boucles rebelles pointaient et réveillaient les sens d'une adolescente qui sommeillaient en la jeune fille. Elle acceptait difficilement les contraintes parentales, elle ne comprenait pas le pourquoi de ce dirigisme. Elle tentait de plus en plus à s'affirmer et un jour, elle décida de provoquer l'autorité de son père. Elle ne le comprenait plus, il avait du mal à garder une place si près d'elle.

Les vacances de février approchaient, et elle n'avait pas, plus envie de suivre sa famille aux sports d'hiver. Pourtant les années précédentes, et même l'année passée, elle jouissait à la pensée de partir si loin. Que du plaisir de retrouver des parents différents, moins stressés, plus abordables. Mais cette année, elle ne voulait pas émigrer et rester avec ses grands-parents près de l'âtre rassurant qui brûle le même bois depuis des éternités. La bataille fut de courte durée. L'obstination des parents avait eu raison de son entêtement. N'ayant pas eu gain de cause, elle s'était soumise à l'autorité de tutelle, mais à contre cœur.

Elle était exigeante avec elle, elle décida aussi de l'être avec sa famille. Quel mal à demander à rester près de ses vieux rassurants ? Pourquoi ne pas la laisser ici ?

Elle s'engagea dans une résistance agaçante et agressive par le silence, elle s'était promise de se taire durant toutes ces vacances.

Le jour du départ était là, et toute la troupe qui émigrerait jadis joyeuse, devait subir ce comportement belliqueux durant neuf cents kilomètres, dans ce climat tendu. Seul ses deux frères s'ébrouaient de joie au fond de la banquette de la voiture à l'idée de ce congé neigeux. Angélique restait prostrée, coincée entre le petit frangin et la portière gauche de la voiture. La vitre prêtait sa froidure pour soutenir cette tête bouclée. Les parents ne pipaient mot, elle savait qu'ils rumaient de son attitude. Elle savait aussi qu'ils se doutaient qu'elle ne céderait pas et attendrait le réveil de cette tutelle blessée. Elle se jouait d'eux, ils n'oseraient pas le conflit de front et éviteraient de jeter trop d'huile sur le feu, aux risques de provoquer des dommages incurables. Elle, dans sa petite tête de révolutionnaire, pensait que ses parents espéraient que tout s'arrangerait les pieds dans la neige. Ils se trompaient lourdement, ce n'était pas qu'une simple bouderie pour montrer un désaccord, seulement un silence lourd des conséquences sur les demains, un combat dans sa première bataille perdue d'avance.

Le reste des congés se passait de même, Angélique appuya là où cela fait mal. Elle refusait de sortir, coincée dans le minuscule logement qui les abritait, elle cherchait vraiment le conflit ouvert.

Angélique se réfugiait dans des lectures anecdotiques, sans message, sans éclat, sans fond, rien que pour tuer le temps et occuper l'esprit à ne plus communiquer avec les

autres. L'ambiance était particulière, chaque soir notamment, quand les deux frères gouaillaient de leurs exploits. Ils racontaient à qui mieux mieux leurs aventures du jour devant des parents blessés et une sœur détachée.

Le père tenta une fois de rompre ce silence, il ne reçut en réponse qu'une volée de bois vert échappée des prunelles noires et rancunières de l'insolente et un volubilis agressif à souhait. Sa mère sanglotait, plus désarmée qu'un chevalier sans rapière. Il avait compris que ce n'était pas le moment et à contre cœur, il lâcha prise pour attendre d'autres temps. Rien ne servait plus à tenter d'arrondir les angles, la jeune fille se doutait que maintenant nul ne tenterait de trop envenimer la situation, rien que pour ne pas trop gâcher cette semaine d'esclavage.

Il fallait bien que ces vacances soient réussies pour raconter plus tard, à ces autres restés, ces belles journées à gravir et descendre bêtement des pistes pour les remonter encore. Il fallait bien aussi se justifier cet argent dépensé, cela faisait partie de l'image sociale dont se paraissent ces soumis. Le beau quatre-quatre du père complétait cette image de réussite. Ah ! Ces parents étaient bien comme tant d'autres, cousus de fils blancs et coincés à paraître. Ils préféreraient la façade rutilante aux fissures des murs qui se lamentent des enfers des intérieurs cachés derrière des volets clos.

Un autre soir, le père se lâcha, il craqua le premier, Angélique n'attendait que cet instant.

-Angélique, tu nous emmerdes, tu gâches nos vacances, la prochaine fois tu resteras chez mes parents. Puisque tu ne sais pas nous remercier de tous les efforts que nous faisons pour vous offrir ces vacances, tu resteras là-bas. Il y en a marre, tu n'as que quatorze ans et



tu nous fais tourner en bourrique, vois, tu fais chialer ta mère. Qu'est-ce que nous avons fait pour mériter cela ?

La mère gloussa quelques mots, désespérée et meurtrie :

-Chéri, arrêtes, tu es trop dur, nous en reparlerons à notre retour, nous trouverons bien une solution, c'est l'âge bête, ça passera.

-Ah ! Ca suffit! Tu prends toujours sa défense et après tu te plains, vous êtes bien semblable toutes les deux, pas d'ambitions. Puisque c'est ainsi je vais me coucher.

Un silence profond d'outre-tombe plombait maintenant la petite pièce, les frangins s'étaient tus, gênés, cherchant du regard un brin d'autre chose pour conforter leurs fins de vacances. Pour ceux-ci, il était hors de question de se priver de quoi que ce soit.

Leurs yeux fâchés se fixèrent sur la traîtresse de sœur qui gâchait toujours tout. Ils lui en voulaient de n'être comme eux, des petits singes imitant la misère intellectuelle de leurs géniteurs. Et chacun de quitter la table en claquant un objet sur le bois blanc, montrant ainsi leur désaccord à l'empêcheuse de tourner en rond.

Il ne restait plus, autour des assiettes encore fumantes de ce repas LIDDL à pas cher, que la mère et la fille. Hélène, la maman s'approcha d'Angélique, la prit par l'épaule et fit glisser la tête sur sa poitrine.

Elle caressait les cheveux de sa fille.

-Lilique, que ce passe t-il ? Pourquoi es-tu ainsi ? Je ne te comprends plus ma fille !

Angélique était relâchée, elle se laissait aller tout contre sa mère protectrice. Son regard plongeait au loin, là où ne voient plus les yeux. Pas une étincelle de victoire n'éclairait ce front. Elle n'était pas si fière de cette

situation. Tout se bousculait dans sa tête, le cerveau était frustré du prix d'une victoire. Elle prenait conscience que dans son vouloir, elle avait peut-être détruit quelque chose comme une mélodie apaisante qu'elle n'ouïrait plus. Il y a des moments amers que l'on provoque et qui nouent un estomac vide de ces vérités. Elle avait l'impression de s'être prise, elle-même au piège d'une vie, les pieds emmêlés dans un mélo de fils et de cordes dont elle ne savait si elle pourrait se dépêtrer.

Angélique embrassait sa mère tendrement et chaleureusement, avant de se glisser dans des draps qui lui parurent plus froids que le linceul d'un mort coincé dans le tiroir d'une morgue anonyme. Elle grelottait, presque soulagée et meurtrie en même temps. Elle se réchauffait tout de même de ces petits gestes qui tranquillisent, frottant ses pieds sur ce tissu trop neuf et caressant énergiquement sa peau de ses deux mains. Angélique n'arrivait pas à dormir, le temps lui paraissait une éternité, de celle dont on ne sait si elle a vraiment une fin.

Et ce que la demoiselle ne savait encore, quand les paupières voulaient enfin tomber sur ses yeux rougis, c'est qu'elle vivait bien une fin et peut être, sans un véritable espoir.

Pour une fois, le silence respirait une réelle quiétude, comme si chacun avait vaincu un mal récurant. C'était un leurre, un baume hypocrite qui calme la douleur, et qui ne guérit sans doute pas les blessures.

Le reste des vacances feignait un calme provisoire et précaire sûrement. Chacun campait sur ses positions sur une frontière fragile. Pas de grandes phrases, plus d'éclat de rire, la suffisance ponctuait chaque heure qui devait être d'un autre temps.

Le retour de ces vacances féeriques, sans les souvenirs enjoués, ressemblait plus au retour d'une débâcle. Et si chacun, hors Angélique, présentait un hâle de bon aloi, les cœurs saignaient de ce sang noir qui coule en les veines de ceux qui n'ont plus de sentiments.

Les habitudes reprenaient le dessus, et la jeune fille était d'un zen étonnant, sans aucune provocation, une cicatrice se refermait doucement. La prédatrice lâchait sa proie pour peut-être attendre de meilleurs moments.

Et comme avant, un dimanche par mois, pas le plus beau des dimanches au sens des pas Risiens, mais le plus beau pour Angélique, était le repas dominical chez ses grands-parents paternels, un immense plaisir, plus grand qu'une délivrance.

Ici, c'était un bout d'un autre monde qui n'était pas si loin mais si protecteur. Même les propos de son père un peu acides, toujours tempérés par sa mère n'avaient plus la même foi.

Aux yeux du paternel incompris comme il le disait, la Lilique était devenue la Lique. Ce surnom n'avait plus la même consonance protectrice aux petits maux mais qu'importe, un ressort était cassé.

Ici, elle se sentait bien, le temps n'avait plus d'emprise sur cet endroit protégé par la considération de l'âge de ses aïeux. Les photos jaunies étaient épinglées sur le mur au papier peint aussi âgé que la pendule poussive qui rappelait la monotonie des secondes qui rassèrent. Les mêmes objets, ces petits riens témoins d'un vécu, restaient impassibles, plantés au même endroit sur l'étagère poussiéreuse, insensibles aux consciences

caméléonesques. Là, tout était bien qui protégeait la jeune fille, l'air qu'elle y respirait, sentait un peu le renfermé, mais surtout il sentait comme hier. Quelque part c'était un peu comme chez ses parents, à la différence des mots, qui ici sentaient les vanilles du passé. Le grand-père n'avait pas les conceptions du grand luxe que voulait afficher le fils, il en avait pourtant largement les moyens, mais que faire d'un beau quatre-quatre quand il ne sert à rien que de s'embourber dans les prétentions pour parader devant les yeux des voisins.

Ici, le plus gros des plaisirs, était de faire plaisir à tous ceux qui encore avaient ou pourraient avoir besoin, les proches de sang et ceux qui l'étaient moins. La bienvenue était gravée dans le regard et sur les lèvres qui portaient des mots d'accueil. L'atmosphère du lieu semblait inaltérée. La sagesse des ans avait bâti cet univers qui n'était perturbé que par la comtoise belliqueuse qui crachait aux oreilles inattentives, le rappel aux égards du temps qui a passé. C'était relaxant, le rythme était immuable. Chaque mouvement de ces deux vieilles personnes était un bras d'honneur à ce gros mécanisme hypocrite planqué en cette boîte de bois qui cache son exactitude.

C'était le seul endroit où Angélique se régénérait, tranquillement au rythme des aubes qui se lèvent lascivement. Les grands-parents pourtant n'étaient pas d'un autre siècle, la télé laissait s'éterniser sur l'écran les hontes des cerbères, confiants de leur impunité, et le PC pouvait cracher son inter pas si net. La retraite n'était pas forcément une coupure.

Cette situation suffisait à Angélique pour rêver loin des autres. Elle était très intelligente et sans doute plus que cela même. Elle savait aussi son papounet pas bête

non plus. Même si belliqueux, ce vieux portait l'auréole de la certitude d'une foi en des demains qui pouvaient être autrement.

Ce lieu lui suffisait.

D'autres dimanches suivirent et si le vieux se plaignait trop à son fils que ceux-ci étaient trop espacés, il acceptait cet état de fait, rien ne servait à empoisonner cette situation. Il comprenait bien cette petite-fille. Il se contentait de ces parenthèses tant il avait peut-être trop de chose à dire.

De tous ses petits-enfants, elle était la seule à tendre l'oreille à ses afflictions, elle semblait aussi fragile que l'esprit du grand-père. Elle était si frondeuse, comme lui le fut dans sa jeunesse, blessée comme lui l'était quand nul n'écoutait ses propos. Tous, l'avaient considéré tel un radoteur avec ses opinions saugrenues d'un avenir qui n'était encore arrivé et qui n'arriverait jamais.

Enfin vint, le grand jour. Un jour, qui aurait pu être comme les autres, mais qui pour Angélique était vraiment le signe d'un différent destin, une aurore boréale aux parfums de l'espérance.

Le père devait avoir la honte des sentiments qui blessent l'orgueil des parents. La mère était seule, sans ses monstres de fils qui n'avaient droit au sourire de la vaincresse. Crispée sur le volant qui conduit le destin autrement, elle allait larguer sa fille chez ses beaux-parents pour leur temps des vacances dues et qui ne devaient être entachées, garantie du comportement de sa fille, inquiète d'une première séparation si longue.

La voiture stoppa sur une allée d'une autre époque, près de la porte qui sans doute aspire aux respects des passants qui ne s'arrêtent plus jamais.

Quel plaisir de tomber de la voiture familiale et courir vers ces vieux comme ils se le disaient.

Un débarrasement sans doute pour ses parents mais qu'importe, Angélique galopait vers cette libération de son histoire. Depuis longtemps, elle aimait quand la voiture s'arrêtait là, à ce bout du monde qui n'était plus que le sien.

Elle explosait de cette liberté qu'elle avait gagnée et si méritée à son avis.

Enfin Angélique était quitte de ce milieu qu'elle pensait trop carcéral.

Le sourire agacé de sa mère était déjà loin, et elle était trop proche de ses desseins.

La cheminée crachait les vérités de la violence de son feu, rassurant de la chaleur de ses flammes. Angélique était aux anges, elle avait fait plier le père obstiné dans ses opinions, libre d'un je ne sais quoi, assurée d'un puits de vérités.

Son grand succès, son premier, elle l'exhibait, exilant ses parents dans leur monde qui n'existe pas, pour se retrouver là plantée tout près du réconfort.

Longtemps pourtant, la poitrine apaisante de la mamie avait réchauffé les répréhensions parentales.

Le refuge de cette maison lui parlait encore plus que les mots de ces aïeux usés. Et déjà en ses veines, elle sentait couler le sang de ces vieilles pierres.

Pour la première fois, elle embrassait son grand-père comme une délivrance. Ce vieux contestataire et débonnaire paraissait plus apaisant qu'une vieille légende.

Mamie était le réconfort facile et naturel d'une vie sans histoire quand le papy renfrogné était le monstre familial qui dictait de ses mots, aux autres, les règles que plus personne ne suivait.

Elle ne savait pourquoi, mais elle sentait que la plus grande histoire d'amour de son histoire se plantait parmi ces grandes fleurs, dans cette terre que l'amour engraisait.

Elle embrassait ce vieux grand-père telle une découverte, inconsciente que des demains seraient bien autrement.

Planté là, rigide comme un chêne de vingt siècles, prémuni de ses pensées, il avait les yeux qui brillaient, convaincu d'une victoire, que la belle ne se souciait.

Un sourire éclairait toute la pièce et venait de la terre pour raconter une chimère. Son roman commençait ce jour là.

Elle comprenait que ce moment était un premier et qu'après plus rien ne serait sans lui, ce rabougri de corps, vêtu des fringues qui n'étaient plus de mode, raccommodées des scléroses du destin et pourtant si propres par les mains de la mamie, mais usées des frustrations. Il était là, debout, droit devant les volets bleus délavés des pluies de la rancœur, sûr de lui et convaincu de rien.

Quelque part, ses habits élimés et râpés étaient tapés de la reconnaissance du temps. Angélique lisait déjà sans le savoir vraiment sur ses lèvres ses mots et dans ses maux aussi. Ce jour là, dans ces vêtements de vieux mais avec ce sourire tout neuf, il était beau, comme un ange de la délivrance de ce qu'on attendait plus.

Merci Papy, pépère, papounet ou qui que tu sois, c'est grâce à toi que je suis là. Tu es, tu as été, et tu seras l'image de ma victoire.

Pourquoi ce soir lui parut différent et le plus adorable, elle ne savait le dire. Un jour peut-être, le connard qui pousse l'encre sur le papier pourra l'écrire sans doute.

-Viens dans mes bras ma petite-fille, nous avons tant de chose à nous raconter.

Ces mots étaient étonnants de la bouche de cet âge, lui qui ne disait pratiquement jamais rien, les paroles ne s'envolaient que des lèvres de la mamie volubile.

-Viens tout t'attend ici, même le silence de la nuit, je t'ai préparé la chambre bleue, il y fait si bon.

Elle ne voyait déjà plus sa mère, même si l'œil restait fixé sur l'ombre de sa génitrice. Angélique se sentait bien, tout ici exhalait une plénitude, un bien être qui attendrissait l'ingénue.

Déjà, elle entendait encore au loin s'éloigner la voiture familiale. Un sourire à décrocher une lune même pâle, éblouissait le regard attendri de ces deux usés de l'existence.

-Viens par-là poser ton sac ma chérie.

La Mamie ne lâchait plus sa proie, l'enveloppant d'amour, la couvant des baisers oubliés.

-Ah ! Ma puce, que je suis heureuse, je vais m'occuper de toi.

-Et moi, je ne compte pas !

-Mais si Henry, je suis désolée, je ne pense qu'à moi.

-Ce n'est pas grave, j'ai l'habitude, je blague ma chérie, mais pensons à Angélique ma petite souris.



Angélique était aux saints, satisfaite d'être là, et réjouie que ces grands-parents ne verraient plus que par qu'elle, durant ce temps au moins.

La soirée fut douce et tranquille comme quand on suce un bonbon trop sucré. Après un dîner plein des attentions qui tranquillisent la jeunesse, la demoiselle partit se coucher en des draps qui avaient une autre odeur, un parfum d'une liberté totale. Elle savait qu'il fallait estimer ces vieux, au risque que l'aventure ne se répète. En fait, tout était facile ici, et nul effort n'était nécessaire pour y apprivoiser le temps. Angélique était déjà plongée dans une somnolence réparatrice, ses paupières clignaient de ce bonheur et pour la première fois depuis bien longtemps, elle luttait pour ne pas s'endormir tant le moment devait être béni d'un dieu qu'elle ne connaissait pas. Le repas déjà, était aussi tendre que la mie du pain qui sentait bon la campagne. Toutes les sollicitudes de ce monde avaient été pour elle, elle ne pouvait même plus lâcher un merci tant tout était trop. Angélique comprenait cette mansuétude sans pouvoir pour autant, saisir pourquoi tout devenait si différent.

Baignée dans ce silence qui tait les souffrances, elle plongeait doucereusement dans la plénitude d'un sommeil réparateur.

Un rai de clarté d'un nouveau jour caressait ses paupières, une impression d'un autre temps baignait de plénitude sa chambre. Elle regardait tranquillement ces poussières révélées par ce jeu de la lumière tel un faisceau apaisant. La jeune fille s'ébrouait doucement dans les draps de lin frais, elle entendait les deux vieux chuchoter, elle percevait des bribes de messe basse qui devaient parler d'elle.

Elle ne s'en souciait, trop convaincue d'une incontestable tranquillité, elle tournait dans les draps, fainéante à se lever, protégée d'une belle journée.

Cela ne pouvait durer, elle se redressa enfin, et vêtue de sa nuisette, elle décida de rejoindre la table familiale.

Tout était déjà servi sur la vieille toile cirée et usée. Le pot de beurre était près de la baguette fraîche, un croissant tout chaud léchait les parfums de la confiture de la mamie, d'autres gâteries aussi trônaient sur la table. Et plus encore, l'air était baigné du parfum du café qui passait tranquillement dans la chaussette. La comtoise crachait ses gongs et indiquait à Angélique l'heure tardive de ce jour.

-Ah ! Ma puce que tu es belle, je te fais chauffer le lait.

La Mamie était déjà ceinturée de baisers, et son grand-père souriait d'une béatitude facile. Coincé à l'autre bout de la table, il insufflait un réel apaisement.

-Alors ma petite Angélique, tu as bien dormi ?

-Oh ! Papy, ce fut une drôle nuit, j'ai rêvé de vous et de moi, de bonheur quoi.

-Tu sais ma fille, à notre âge, le rêve ne nous appartient plus, et pourtant moi aussi, j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir, quel plaisir que tu sois là ! Mamie aura au moins à qui parler.

Le vieil Henry voulait être rassurant, jamais auparavant il n'avait été aussi protecteur.

La Mamie ramenait du lait chaud, mêlé au café frais. Le parfum d'un bien-être attendait qu'Angélique baigne le croissant frais dedans. Le grand-père était toujours à la même place, un sourire simplet coincé sur les commissures, sage d'entre les sages. Il était beau dans sa langueur qui ressemblait plus à une sérénité.

La belle trempait sa pâtisserie dans ce bol aux dessins des bretons qui portent le prénom de chaque enfant du monde. C'était une jouissance silencieuse, les mots vissés aux bouts des lèvres, le sourire trempé dans la confiture de la Mamie, un bonheur si rare qu'elle le fit durer longtemps. Angélique était heureuse, d'un bonheur facile que les grands-parents pouvaient offrir sans les contraintes de la vie quotidienne.

Le temps continuait tranquillement à égrener son errance, la demoiselle aidait la mamie à débarrasser les miettes du petit déjeuner.

Le reste de la matinée était histoire de femme, une promenade au marché du village, plus pour montrer la belle petite-fille que le porte-monnaie tout aussi bien géré.

Le repas du midi approchait déjà, il sentait bon la cuisine de mémère, et le festin était quiet, la vieille femme avait cuisiné les attentes d'Angélique, que du facile pour la jeune fille. Le grand-père était toujours assis au bout de la table, silencieux à regarder le visage réjoui de la jeune fille et aussi celui de sa femme que le bonheur avait sans doute rajeunie de quelques jours au moins. Après le café mouillé d'une petite goutte, il se leva doucement, déroulant les muscles contrariés par une sciatique persistante.

-Je vais faire quelques pas au jardin.

Il laissait ses femmes aux travaux ménagers, on n'efface pas comme cela des années d'habitude où chacun avait ses tâches quotidiennes.

Après un coup de balai énergique, Angélique quitta aussi la pièce pour un tour au potager, la mamie avait besoin d'un peu de repos. Elle s'était allongée sur le canapé pour plonger dans un de ses bouquins qui repose plus le corps que l'intelligence. Le papy était avec son chien 'Cabot' penché sur ces vilénies qui dérangent ses jeunes fleurs plantées au printemps dernier. A la vue de sa petite-fille, il se releva doucement.

-Tiens ! Angélique, ta mamie est dans le canapé ?

-Elle se repose.

-C'est la première fois que nous gardons un de nos petits- enfants si longtemps, alors, je vais essayer de me libérer de mes petites contraintes de chaque jour. Tu veux bien me faire réchauffer un autre café et si tu en veux un, nous le prendrons ensemble sous la tonnelle ?

-Bien sûr papy.

Du pas souple et vif de l'insouciance de son âge, elle courrait vers la cuisine, elle croisait la mamie toujours

occupée à sa lecture. Elle avait relevé le visage, repoussant ses lunettes plus près du regard et dodelinait de la tête, devinant le but de la course de sa petite-fille, son mari attendait ces moments depuis si longtemps.

Quelques minutes après, elle réapparut avec deux grandes tasses de café, pas de risque pour les nuits du grand-père, c'était du décaféiné.

Henry se préparait une cigarette roulée, moment privilégié du petit vieux. C'était un rituel, une feuille de tabac coincée entre le pouce et l'index gauche, une pincée de tabac retirée avec soin du paquet, pas question d'en perdre une miette. D'un petit geste rapide, il pré roulait le papier, ensuite, il portait à ses lèvres la clope et mouillait le bord de la feuille sur toute la longueur. Le grand-père posait ensuite la cibiche sur ses cuisses et d'un mouvement vif, il roulait celle-ci sur le pantalon, il la tapotait sur la table pour tasser le tabac puis l'allumait enfin.

-Viens ici Angélique.

Il essuyait du revers de la manche la table du jardin, jetant au sol les miettes restantes d'un dernier déjeuner.

-Tu ne peux savoir quel plaisir de t'avoir avec nous, sans tes parents, seule comme un cadeau du ciel.

-Moi aussi, papy, je suis contente, j'en avais marre de ces vacances forcées, toujours la même chose chaque année.

-Tu sais ici, tu vas peut-être t'ennuyer ! Nous ne sommes plus de bonne compagnie, le temps a usé nos veines et nos pensées aussi, et nous avons nos petites règles.

-Je ne pense pas que ça me gêne grand-père, et puis j'ai des devoirs à faire. Je suis bien là pour l'instant avec vous, nous verrons bien après.

Ils discutèrent ainsi longtemps de choses et d'autres rattrapant ainsi comme un temps perdu ou plutôt comme une frustration réparée.

La journée finissait comme elle avait commencé, avec le calme qui sied à ceux qui comptent les secondes pour qu'elles passent plus doucement.

Chaque jour était presque le même, un peu de temps avec la mamie, le matin aux courses, seules sorties de la grand-mère, et un bout de l'après midi avec le grand-père et ce partage du parfum d'un café qui n'était plus tout à fait frais. Ils papotaient des riens qui meublent les conversations sans intérêt, mais avec la chaleur d'une complicité qui seyait bien à Angélique. Il y avait aussi ces autres moments, qui étonnamment ne gênaient plus la demoiselle, quand seule, elle appréhendait ses devoirs et ses leçons. Isolée dans ce bout de monde, et après une journée si plaisante, elle se plongeait dans son histoire à elle, pas question de donner à ses parents des motifs de refus à revenir ici.

La belle jeune fille savourait jours après jours ces minutes du repos de l'esprit et assurément d'une âme. Elle voyait les heures s'écoulaient telles une promesse tenue mais arrivait déjà à la fin des vacances. Tout était sublime pour elle, le plus difficile serait de convaincre ses parents de revenir au plutôt ici.

La fin du séjour était venue bien vite, la voiture de sa mère toujours aussi vide de famille pointait le pare-chocs au bout de l'allée. Angélique devenait plus triste, mais dans ses yeux une étincelle de malice éclairait la pupille.

La portière s'entrouvrait, la maman étouffait déjà sa fille de baisers. Elles étaient heureuses de se revoir. Après quelques propos apaisants sur le séjour d'Angélique et les politesses qui vont si bien à ceux qui reviennent de congés pour qu'ils puissent parler de leurs investissements à perte, la mère et la fille repartaient déjà.

L'embrassade à ces deux anciens était poignante.

Angélique se retournait dans la voiture pour mieux saluer ces deux complices d'une semaine, une larme coulait sur la pommette, témoin d'un bonheur en sommeil. Les deux vieux se tenaient immobiles, la grand-mère agitait le torchon qu'elle portait sur l'épaule et le papy agitait mécaniquement sa main droite, doucement, comme pour retenir encore un fil qui suivrait la jeune fille. Ils devenaient plus petits à chaque mètre avalé par la voiture, et plus grands dans la mémoire de la belle.

Le retour au bercail fut d'une banalité frustrante, la mère tentait d'arracher à sa fille des informations sur ses vacances, et la jeune fille restait muette dans sa solitude du cœur. La mère enchaîna sur un long descriptif de leurs villégiatures de rêve vierges de toute ombre et surtout des comportements d'adolescente exacerbés d'Angélique.

Angélique hochait la tête par politesse faisant croire à sa mère un intérêt à ses récits, mais elle était loin, baignant dans une confiante plénitude qui ressemblait plus à un univers dédié à la jeune fille.

Son père lui réserva un accueil des plus froids, il pensait sans doute que la jeune fille regretterait d'avoir rater des vacances de rêve, mais il voyait devant lui une adolescente resplendissante, claire de ses bons choix et arrogant le plaisir paternel. Bien vite, il quitta le regard de sa fille pour retrouver son quotidien insouciant aux

silences de cette petite prétentieuse. Les deux frères étaient de même, un bisou raide et sans saveur et déjà ils s'étaient évanouis dans leur monde.

La vie restait ainsi comme une incompréhension, relaxant chacun, et libérant tout le monde. Angélique trouvait son compte dans ce monde hypocrite telle un Guillaume sans Tell et sans flèche. Un soir pourtant, il fallut crever un abcès ulcéreux, une gangrène de la destinée des gens bien rangés. Le père jeta à l'ambiguïté ses mauvais regards, il parlait de l'absurdité du monde où chacun cherchait à assouvir son égoïsme. Il visait bien entendu, sa fille, confiant que son comportement à lui était le bon. Inconscient de son attitude de mâle bafoué par une donzelle irréductible, il récitait sa vérité, la seule qui était, tout le reste, n'était que vie de raté. Il n'osait croiser les yeux d'Angélique, blessé dans son arrogance, irrité de cette provocation qui pourtant en n'était pas. La jeune fille l'observait, amusée de voir son père d'adulte se prendre les pieds dans le piège d'un temps qu'il ne maîtrisait plus. Elle n'osait sourire, de peur d'amplifier le désastre, elle voulait quand même laisser à cet homme qu'elle respectait pourtant encore, une raison de croire qu'il exerçait un pouvoir sur son petit monde.

Quand il eut fini, fatigué de parler aux murs sans aucune réponse.

-Papa, je peux aller chez papy et mamie ce week-end ?

-Ah ! Ça, c'est le comble ! Il ravalait sa salive difficilement, détruit par cette demande incongrue, il s'assit lourdement sur la chaise qui n'en demandait pas tant.

-Tu m'emmerdes Angélique, tu ne penses qu'à toi, j'ai tout fait pour partir de cette maison naphthalinée pour



vous offrir un destin ouvert à la lumière du siècle. Et toi, tu veux retourner là bas. Mais que cherches-tu donc ? M'empoisonner la vie ?

La jeune fille ne s'en laissait conter.

-Papa, est-ce que je peux aller chez eux ce week-end ?

Il se releva brusquement repoussant bruyamment la chaise contre la table.

-Fais ce que tu veux ! Je m'en fous, tu me fais de la peine, tu ne nous aimes plus.

-Papa, ce n'est pas cela, j'aime bien être chez eux, c'est reposant et papy est génial.

-Ah ! Ce père, il continue à dicter sa loi, ce n'est plus sur moi, il profite de ma fille maintenant.

Il quitta la pièce pour un tour dehors, sans doute pour retrouver des souffles égarés au coin d'une incompréhension. Angélique lui prit le pas pour retrouver son bras. Elle tira ce père vers elle et lui tomba dans ses bras si raides, elle sanglotait mais ne savait si c'était d'une réelle joie ou bien d'une blessure qu'elle ne voulait empirer. Longtemps, ils restèrent ainsi, la fraîcheur de ce printemps naissant n'avait d'emprise sur cette étreinte, les muscles des bras du père se relâchaient enfin. Il se laissait aller, reniflant une larme pour qu'elle ne tombe pas, blessé et réconforté quelque part.

-Allez ! Rentrons, ta mère doit être dans un état.

Hélène s'affairait comme si de rien était, un sourire belliqueux sur des lèvres avides de mots. Elle jouissait en silence de constater que cet homme qu'elle avait toujours connu imperturbable, était froissé tel un torchon sale et usé.

Tout retrouvait un calme qui raconte les colères réfrénées. Angélique aidait sa mère à terminer la vaisselle

et le père reconqu Coast son fauteuil, l'œil rivé sur l'écran aux images oubliées.

Angélique avait encore gagné, ce n'était plus une bataille mais une guerre. Elle était maintenant convaincue de ses loisirs et c'était le plus beau cadeau qu'elle s'était offerte.

Le temps s'écoulait aux rythmes du sourire réconfortant de ses vieux qui s'usaient doucement, imperceptiblement, mais qui s'affaiblissaient quand même.

Il y en eut des week-ends, des vacances d'été, d'hiver et qu'importait le temps, les sourires étaient naturels, les poussières du temps s'accrochaient aux dentelles qui vêtissent les fenêtres usées des pluies, pour ne pas retomber sous les pas inconscients des gens trop pressés.

Et puis un jour, les secondes égrenées par cette boîte de bois lâchèrent le balancier pour qu'il s'arrête un moment, se vengeant de cette obstination de ses vieux à vivre.

La mamie s'éteignait plus vite qu'une bougie mal éteinte. Angélique venait le plus souvent possible au chevet de sa grand-mère, la réconfortant de ses mots d'adolescente. Le grand-père était plongé dans le mutisme d'un mur chancelant.

Ce fut une époque difficile pour la jeune fille, elle était confrontée à ces périodes où on ne sait à qui se vouait tant l'injustice du temps assène ses contre vérités. Elle était forte devant son monde, redorant la fierté de son père abattu, mais ses solitudes étaient si douloureuses. Elle ne s'endormait que quand la fatigue gagnait la lassitude, tout s'éteignait, les rêves et ceux qui n'en étaient pas. La lumière des nuits n'était plus, le poids de l'ombre

pesait sur les paupières épuisées à soutenir une lueur d'espoir.

Un jour, celles de la vieille dame glissèrent doucement pour ne plus jamais s'ouvrir. Un silence du plomb plus lourd que la conscience tombait sur le soir, et le noir cachait aux regards des indiscrets, les peines étouffées dans ces gorges assoiffées des mots qui ne veulent plus se crier. De longues journées coincées entre des nuits plus interminables encore, jetaient leurs dévolues secondes pour rougir des yeux jusqu'aux hontes d'être vivant devant l'intraitable mouvement des aiguilles d'une pendule.

Angélique regardait son clan d'un œil nouveau, devant les peines trop voyantes de ceux qui se plaignent des chagrins d'être respirant et de ces autres comme son père et son grand-père prostrés dans leurs maux, livides du sang qui ne veut plus circuler. Elle comprenait bien ces derniers, ne pouvant plus, ni consoler l'un et encore moins l'autre. Elle passait son temps à observer leurs souffrances muettes, assurée que ces deux hommes perdaient plus que la vieille femme qu'ils glisseraient dans la terre, couverte des fleurs hypocrites qui cachent le couvercle de bois qui empêche de voir une dernière fois cette dépouille aimée.

Le jour tellement redouté, pointait ses lumières délavées, le noir revêtait autant les corps que les esprits blessés. Il fallait retrouver cette boîte trop vite fermée et accompagner cette mamie, là où certain viendrait remémorer quelque temps agréable et où d'autres ne viendraient pas, pour plus vite oublier après une politesse obligée. Il y eut cette messe presque indécente quand le curé volubile crachait ses prêches comme une répétition à d'autres évènements semblables. Il énervait Angélique, sa

mamie méritait sans doute bien mieux. C'était sa première cérémonie de ce genre, et elle avait imaginé le moment tout autre. Elle avait imaginé un éloge mélodieux, une sorte de spectacle à l'honneur de cette femme qui lui avait tant donné d'amour.

Tout se résumait à cet hypocrite instant, la jeune fille voulait que les heures s'accélérent pour enfin en finir avec cette parodie de cérémonie.

Mais le pire pour la demoiselle était à venir, les soi-disant remerciements, mais remerciement à quoi, pour qui.

Elle trouvait les gens bêtes, à forcer leurs larmes de bon aloi, pour embrasser où serrer la main et cracher leurs condoléances dont ils ne pensent peut-être pas un mot.

Il y avait bien sûr les sincères, mais il y avait aussi les autres, ces feutrés de noirs venus par obligation familiale ou pire, parce que c'est la coutume d'accompagner un voisin vers le désert des affections.

Et il y avait surtout ces croyants aux histoires des dieux qui se lamentaient d'on ne sait quoi, où plutôt des certitudes de ces prêcheurs parce qu'ils ne peuvent eux-mêmes croire en leur destin.

Il restait à accompagner cette grand-mère au cimetière qui n'était si éloigné. Le grand-père avait décidé que ce bout de chemin se ferait à pied, derrière le corbillard.

Le cercueil était glissé dans le véhicule orné des fleurs et des gerbes qui fleuriront une nouvelle demeure.

La jeune fille était au premier rang soutenant le bras du petit vieux et son pas aussi. Elle était fière d'accompagner sa grand-mère ainsi. Les autres étaient relégués derrière.

Des curieux ne comprenaient pourquoi les enfants étaient derrière la petite-fille, mais c'était la volonté du papounet.

D'un pas lent, pour retarder sans doute l'ultime salut, le cortège avançait plus près des autres tombes qui peuplent cet endroit balayé des vents froids d'hiver.

Après la bénédiction du curé, Angélique lut un long poème qu'elle avait écrit avec son papy. L'instant était poignant, cette sollicitude semblait tellement sincère que les larmoiements étouffés dans les mouchoirs du dimanche taisaient les arrogances de la nature qui s'était repliée.

Henry prit le goupillon pour bénir sa compagne, livide et paraissant trop calme, il se mit un peu à l'écart pour saluer les derniers amis. Angélique en fit autant et puis vinrent les hypocrites mots des condoléances et ces embrassades inutiles.

Il était temps que la journée finisse, ce n'était plus la mamie que les gens venaient saluer, mais les autres pour bien montrer qu'ils étaient là.

Déjà trois ans qu'elle fréquentait ses grands-parents et bien plus que de raison. Son jeune âge lui donnait l'impression qu'elles les avaient toujours connus et que la mamie partie, c'était comme un membre dont on l'aurait amputé. La cérémonie avait été éprouvante, Angélique lâchait enfin ses nerfs et laissait ses yeux se remplir des larmes qui réconfortent la douleur. Tout était d'une tristesse sincère, même le soir, quand les familles lointaines étaient retournées à leur tâche d'existence, il restait ce petit noyau du cercle intime, calme et peut-être soulagé, silencieux et respectueux d'on ne sait plus quoi d'ailleurs.

La mamie avait rejoint les ténèbres proches encore des pensées de ceux qui l'ont aimés et déjà loin des réalités du quotidien de chacun.

Le grand-père était tombé dans son fauteuil refusant tout aide et tout réconfort, blanc comme une virginité, sombre comme la lumière de la nuit. Angélique avait la permission de rester, seule dans ce crépuscule des profondeurs d'un oubli que personne ne veut, attendant sagement que l'épuisement fasse choir la paupière sur son regard sevré. Elle attendit, assise aux pieds de son grand-père, la tête sur ses genoux, la main coincée dans les siennes. Longtemps la vieille comtoise continua trop lentement à balancer sa désinvolture jusqu'à ce que les premières lueurs d'un lendemain poignent. Les doigts du vieux se décrispèrent alors et lâchèrent ceux de la jeune fille. Il dormait, ou plutôt sommeillait sans doute. Angélique se leva sans bruit et sans mouvement brusque, elle couvrit son aïeul d'une couverture d'hiver et alla s'allonger sur le divan contigu. Elle savourait ce moment, c'était équivoque, mais elle ne voulait pas perdre un instant du sourire figé de cette femme aimée. Elle souriait

à quelques souvenirs, à quelques images qui s'affichaient sans même une raison et laissait les minutes s'égrener plus encore et glisser vers un découragement. Ce temps fut long et le plein jour fut comme une délivrance, la jeune fille tombait dans un sommeil précaire et court. A son réveil, elle fut surprise de voir le papy lavé et rasé à s'afférer déjà pour préparer un café, le pas lent, blessé de son passé.

La jeune fille repoussait la couverture et se rapprochait tendrement de son grand-père. Elle l'enlaçait d'une douceur attentionnée, et le vieux se laissait faire.

-Ma pauvre Angélique, tu vois ce que je suis, un orphelin. Heureusement que tu es là, je vais aller voir ta grand-mère.

-Attends papy, je viens avec toi, laisse moi quelques minutes pour me préparer, tu veux bien me servir un café ?

Le grand-père s'exécuta tel un servile, le chausson traînait plus près du pavé, mais pour sa petite force de bonheur, il ne pouvait rien refuser. Presque imperceptiblement, une lueur semblait se dessiner sur l'iris fatigué. C'était un soulagement cette gamine blessée, c'était une épaule plus solide que celle d'un rugbyman. Elle méritait bien cette attention.

Chaque jour qui suivait était semblable, la jeune fille était assidue à ses obligations si cela en était, elle n'aurait manqué aucun de ses temps qui marquent plus les mémoires que la mémoire.

Petit à petit, le papy reprenait de la vigueur, obligé à une authentique fierté devant cette petite-fille, qui elle, n'avait comme arrière-pensée, que celle d'adoucir les

tourments tus de ce vieux rabougri par les épreuves infidèles de son sort.

Angélique avait atteint l'âge qui permet de rejeter trop facilement les autorités parentales quand celles du sang ne demandaient rien encore.

Elle s'était installée presque définitivement chez son grand-père. Tout ici qui lui était nécessaire, pendait dans les armoires défraîchies d'un temps pendu aux aiguilles de la pendule fatiguée.

Ses parents, passaient le plus souvent, et voir le vieux qui rapetissait ses habitudes, et leur fille qui devenait la maîtresse de ce lieu. Angélique gagnait en maturité, tout ici fonctionnait par elle et cocasse, le papy suivait ce rythme qui maintenait les ficelles de la vie tendues pour marcher plus loin.

Tout allait ainsi, la demoiselle réussissait et ses études et son rôle ingrat et peu ordinaire d'une femme au foyer. Ce couple peu ordinaire qui voyageait du cimetière aux jardins rajeunis, faisait jaser ce monde qui ne croit aux amours filières. Il était tout de même bizarre de voir ces deux générations d'écart se promener bras dessus dessous, comme un défi à la nature des choses et pourtant tout semblait naturel. Angélique n'avait que peu d'autres loisirs, elle gardait un pied près des gens de sa génération. Chaque vendredi, elle retrouvait les siens d'âge pour vivre un autre destin.

Rien pourtant ne l'attirait beaucoup chez ces jeunes, les garçons ne cherchaient qu'à croiser son regard, pour accrocher sans doute une attente d'autre chose que chaque mâle naissant espère. La jeune fille tentait de les convaincre qu'elle n'était prête à ces morceaux



d'aventure, mais ces bêtas insistaient, comme des jars euphorisés.

Elle n'était pressée de ces aboutissements, un jour cela viendrait bien naturellement, ses nuits n'étaient occupées à ses phantasmes des jeunes gens. Elle avait quitté cet âge d'adolescence pour celui des adultes blessés et quelque part sans profiter des plaisirs de son règne. Angélique s'en moquait, elle avait un autre défi à assumer.

Mais elle avait tout de même besoin de cette évasion du temps, non que le grand-père exige quoi que soit, mais pour principalement rassurer les raisons de ses choix. Il arrivait que ses compagnons de ce voyage viennent un soir discuter autour du feu, le grand-père partait se coucher pour se lever de bonne heure et protéger sans doute très tôt une tâche hypothétique.

Une seule fois, elle s'était laissée aller à la facilité des mots tendres et caressants qui font fondre les volontés dans les brumes des breuvages. Elle le regrettait, elle avait voulu savoir et maintenant elle savait.

Il y avait bien sûr ces quelques temps ensemble ponctués des irascibles propos d'un homme fatigué, mais la jeune fille en avait cure, elle n'écoutait que ce que son ouïe voulait entendre, et c'était suffisant à son bonheur d'être là.

A quelques soirées pourtant, le vieux tentait de résister à la fureur d'un sommeil trop pressé qui voulait taire ses propos. Il prenait son temps comme un infatigable voyageur pour raconter ses histoires de certitude. Il restait alors tous les deux, tel un vieux couple qui regarde les heures s'écouler aux sons des paroles sensées. Le vieux sirotait tranquillement un petit calva qui n'avait plus d'âge et grillait sans vigueur un mégot de roulée à peine allumé.

Il dissertait alors sur nos maux de cette vie qu'il n'arrivait plus à comprendre. Révolutionnaire dans son âge et incompris de son temps, il paradait devant cette jeune fille aux idées encore neuves. Angélique écoutait ses propos pleins de bon sens à son oreille. Il était bien conscient de ce qui rongerait son siècle et surtout avait une vision bien tranchée des déchirements à venir pour sa petite-fille et pour ses enfants, et pour toutes ces autres générations qui ne connaîtraient plus les joies du plaisir simple à ne contempler que les secondes qui passent.

Angélique se souvenait de ses moments, c'était un plaisir pour elle de se remémorer la voix de son Papounet, et plus particulièrement de ce soir d'un hiver oublié du froid, devant un feu de convenance et du plaisir d'être deux. Il avait sans doute abusé de la petite bouteille et s'était lâché dans un monologue politique. Angélique le trouvait bien fier de ses arguments et quelquefois, elle le pensait plus relaxant que tout autre égoïste chantant des propos incongrus.

*Ma pauvre petite fille, j'ai honte de voir ce monde s'écrouler sur tes épaules comme une charge insoutenable pour tes petits reins. Je ne sais même plus si tu peux rêver, tant tes jours à vivre seront plus noirs que mes nuits les plus sombres. Pauvre enfant, pauvres enfants, vous ne pouvez être conscients de cette misère dans laquelle, nous vous avons plongés. C'est comme si la terre était devenue non fertile sous vos pas et qu'aucun espoir ne puisse y pousser. Quels naïfs, nous étions et nos parents aussi quand nous avons cru à ces mécréants qui nous promettaient la lune qui s'est brisée à nos pieds en mille éclats, d'un verre qui ne brille plus.*

*Ma pauvre fille, c'est en partie de ma faute et tu peux m'en vouloir de te laisser cette pouvelle comme jardin pour jeux d'enfants. Tu peux me haïr, j'ai trahi ton amour en me taisant.*

*Je vous ai sacrifié quand ma conscience s'est tue de peur de perdre mon étoile au combat pour la votre.*

*Tu sais, il y a longtemps déjà, ces bonimenteurs qui nous gouvernent nous suçant toujours plus, donnaient à qui bien le voulait les sueurs des travailleurs pour qu'ils n'aient un jour plus le droit qu'au chômage, garantissant ainsi leurs prochaines élections. Ces salopards nous ont embobinés, sans qu'aucune conscience ne réveille celles de nous autres. Nous étions encore à l'âge où les pouvoirs n'étaient que des conceptions des uns et nous étions des moutons aussi dociles à obéir aux promesses, quand aussi fatigués que nos vieux fonds de culotte. C'était le temps où nous savions jeter en ces contrées lointaines les bontes du travail pour exploiter ces miséreux qui crevaient auprès de leurs machines, mais qui nous procuraient un bien être à bon marché.*

*Il fallait montrer notre supériorité sociale, comme ton père avec son gros quatre-quatre bon à écraser les lapins de garenne des terres pleins, pour mieux détruire encore ton avenir. Nous n'avions rien vu venir, mais nous aurions du deviner, ces mesquins d'élus ne traitaient que leurs demains, le vôtre était bien trop loin. Ils ne devraient plus être là à pavoiser devant l'écran de misère, de ces victoires qui ne durent que l'instant du présent.*

*J'aurais du hurler plus fort mes colères, mais tous avaient leurs certitudes, jusqu'aux plus graves d'entre-eux qui se prétendaient plus verts que nos prés et qui partaient en vacances quand un pétrolier coulait sur nos côtes.*

*Tout cela aurait du réveiller nos instincts de conservatisme avant que la cangrène n'emène à l'amputation, le mal était bien caché quand le remède n'existe pas et qu'il n'existe toujours pas.*

*Ma pauvre chérie, il ne faut pas en vouloir à tous ces gens que l'on a éduqués dans les seuls et uniques sens de leur bien personnel. En fait c'était un leurre qui leurs permettait de croire qu'ils grimpaient les échelons d'une société, quand l'échelle elle-même*

*s'enfonçait sans qu'ils la voient vraiment et plus vite encore pour votre avenir, dans ce merdier fumant. Et pourtant, rien que l'odeur aurait du attirer notre attention.*

*J'ai mal dans mon cœur et j'ai mal dans mon âme, nous avons pourri nos villes avec ces banlieues insalubres et nos campagnes avec la pollution des exploitations abusives de notre terre usée. Tout y est désastre, voilà les demains que je te donne et j'en suis peiné au plus profond de moi-même. Je n'ose plus penser à cet avenir mort rose qui encombrera vos horizons. Mais je jure que mes demains ne seront plus comme mes hier. Je tenterai si le possible est encore, de faire au mieux pour qu'au moins si vos générations sont condamnées, vous sachiez comment rectifier la barre pour peut-être d'autres descendance d'humains un petit peu plus chanceuses.*

*Tu es née ma petite, à l'époque où les vieux n'ont le droit de mourir que d'une avérée vieillesse, rassurant les pouvoirs qui peuvent manipuler ces révolutionnaires édentés, bordés des couches qui les protègent de leurs fuites laxatives. Regardes comme cette société est bonne pour moi, je me traînerai plus tard, du soir au matin de mon fauteuil à mon lit. Je n'aurai plus le droit de conduire, les vieux, ils voient moins bien et ils ont moins de réflexes. Je me cantonnerai ici, car dehors, je peux choper un virus et maintenant que les médicaments ne sont presque plus remboursés, je n'aurai pas beaucoup le choix.*

*Tu sais, quand je travaillais encore, et pas à 70 ans comme pour ton père plus tard, on me préfigurait un futur bien meilleur avec un revenu correct qui me permettrait de vivre décemment. Tout est parti à l'eau, c'est une misère que je touche et tant pis, le pire est à venir. C'est en partie pour cela que ta mamie s'était remise au travail à 65 ans. Tu verras plus tard, tes parents devront vendre leur maison pour payer la maison de retraite pour moi et vivre ici pour garder leur indépendance. Quand je ne pourrai plus, mes enfants me jetteront loin de leurs yeux, cela reconfortera leurs bien être et particulièrement leurs consciences.*

*Ils paieront mes fautes et les leurs aussi, tant pis pour leurs vieux jours, ils n'auront que ce qu'ils méritent.*

*Ils crèveront aussi sans doute dans ces prisons qui plus tard seront sans doute moins dorées, à moins que toi...*

*Et pour toi, regarde déjà comme est ta vie ma pauvre enfant. Il n'est pas beau d'être vieux et encore, je ne sais même pas ce qui t'attend toi pour ces mêmes moments que je vis avec toi.*

*Tristesse, grandeur et décadence, la fin d'un règne et sans doute celle d'une agonie finale. Que reste t-il et que restera t-il pour tes vieux os ? Sans doute même plus un cimetière, ils deviennent plus grands que les villes des vivants ou de ceux qui croient l'être. Ma pauvre enfant, la mémoire n'honore plus le passé et ce à juste titre, celle ci a t-elle respecté ton avenir ?*

*Je vois bien comme les choses changent et bien plus vite que j'y avais pensé. L'habitude n'existe plus, nos vieux fonctionnaires doivent être dans des états piteux.*

*Vois comme la ville est démesurée, et pourtant, je me souviens encore quand j'étais gosse, les vaches rumaient sous les pieds qui foulent le goudron et aujourd'hui, c'est moi qui ressasse mon désarroi. Regarde par la fenêtre du temps, il est vrai que tu n'as connu que cela. Regarde, ton horizon s'éloigne chaque jour plus encore, sournoisement chaque pierre construit un nouveau mur d'incertitude qui nous enferme dedans, tant la vie de dehors est devenue infecte.*

*Tu n'as connu que cela, et pourtant, il n'y a pas si longtemps, chez tes parents, d'autres comme toi courraient entre ces herbes hautes, quand maintenant il faut faire des kilomètres pour retrouver un bout de terre qui ne ressemble pas à ces cent mètres carrés de ces jardins modernes où plus rien ne pousse que la déroute définitive de cette société humaine.*

*Il y a déjà bien longtemps que les enfants ne se jettent plus dans l'eau des rivières tant celle-ci est devenue sale et rare. Nous sommes*

*surveillés par ces gardes chiourmes pour ne pas la gaspiller quand eux, bâtissent des piscines pour parader dedans. Ils ont besoin de se baigner, ils ont les moyens que le pouvoir leur a donné, ces privilégiés d'un nouveau monde, pour se laver dans une baignoire, cet objet mythique, plaisir autrefois des enfants. Tu n'y auras pas le droit, pratiquement pas.*

*Regarde ma chérie ce que tu bois, tu n'as pas connu l'eau du robinet, avec son goût de javel, tu ne bois que ces eaux en bouteille synthétique.*

*Je suis trop vieux sans doute, mais je suis convaincu tout de même que ce n'est pas bon pour toi.*

*Nous sommes tant sur cette terre, et la seule solution pour assouvir les exigences de ce qui ne travaillent plus, est de faire des enfants pour qu'ils crachent au bassinet.*

*Nous sommes pourtant déjà trop sur le globe.*

*Quelle est la limite de la population humaine que cette terre peut supporter ?*

*Quel poids d'ignominie sa croûte peut-elle encore soutenir ?*

*Quand nous écroulerons-nous en cette mélasse bouillante de sa colère enterrée sous l'apparence ?*

*N'a t-on pas déjà dépassé l'acceptable, quand le globe ne nourrit plus ce qui l'écrase ?*

*Que nous reste-il pour vos demains ?*

*N'est-il pas temps de dire stop à cette démographie anarchique ?*

*L'animal a vaincu ces autres compères, il règne enfin seul sur son carré de verdure mais ne règne plus que sur sa déconfiture. Le mal est trop bien ancré, le vice du système de ceux qui paient pour ceux qui se reposent, a atteint ses limites.*

*On ne peut dignement accepter ces choix qui plongent nos jeunes dans le racket étatique et nos pimpants retraités à dépenser les héritages de leurs petits-enfants pour voyager encore plus loin.*

*Ces systèmes dépassés qui consistent à faire payer les promesses par ceux-là qui ont trop cru à ceux-ci qui ne les tiennent pas, ne peuvent plus avoir court.*

*Il faut absolument trouver un autre moyen.*

*Supposons déjà que la décision primaire soit de limiter d'or et déjà cette population sur la terre, voir même de la faire régresser.*

*Il y a des solutions, mais encore faut-il avoir des couilles pour oser en parler.*

*Remuer la poussière qui ne retombe pas, n'est pas dans le courage de ces fats qui pensent encore que l'inspiration des mots est plus grande que celle des cœurs.*

*Bien sûr, rien n'est si simple, il faut un courage pour remettre en cause le problème crucial des rackets des jeunes travailleurs, comme la retraite en exemple.*

*Il me semble pourtant qu'il soit assez facile de faire cotiser plus de personne sans augmenter la populace. Il suffit de donner à ceux qui ne contribuent pas, les revenus des labeurs mérités et leur redonner la 'fierté' de ne plus taper dans les économies de ces autres, qui parfois s'usent par orgueil d'homme. Beaucoup ne sont parvenus à cette tâche, il doit y avoir des issues et pourtant....'*

Elle l'écoutait béate, les deux mains soutenant le menton, les coudes posés sur la table. Il racontait bien la vie, trop bien peut-être. Quelquefois, elle l'entendait et d'autres fois elle pensait à ses exagérations. Il se mélangeait, tant sa colère était volubile. Mais pour Angélique ce n'était pas grave, il était si conscient de son monde, et ses propos n'étaient pas dénués de vérité.

Plus les jours passaient, plus la jeune fille l'écoutait, ne prenant que ce que son jeune âge voulait bien retenir, mais plus les jours passaient, moins elle était confiante que ce monde était fait pour elle.

Ces soirées devenaient plus courantes, souvent maintenant ils restaient tous deux, près d'une flamme ou sous la tonnelle. Rarement Angélique contrariait le grand-père, il était si beau dans ses habits de chaque jour, mais habillé d'une avérée lucidité de son temps. Il parlait, parlait et parlait, on aurait pu croire qu'il sortait d'un siècle de silence. C'était un bon prêcheur, et il avait la chance d'avoir un public tout acquis à ses causes.

Pendant tous ces temps, Angélique ne se laissait abattre sur ses autres devoirs, elle travaillait fort à ses études, confiante dans son avenir professionnel. Elle avait obtenu un diplôme haut la main, et maintenant cherchait un emploi, pas trop loin des siens et surtout du grand-père, elle voulait continuer à vivre ici. Les temps étaient difficiles et rien ne se profilait pour l'instant à l'horizon, aucun travail en vue. Elle en souriait devant tous, mais elle souffrait à subir sans pouvoir se battre. Elle rognait son os chaque jour, soutenue par ce vieux qui compatissait à ses désenchantements. Il n'en était pas de même de son père qui la traitait de fainéante, et qui persistait à dire que celui qui ne travaille pas, ne cherche pas et se prélassé aux facilités de la vie. Elle supportait ses propos, elle ne voulait contrer ses mots par crainte de représailles. Elle était si bien ici. Le grand-père assumait les frais de nourriture, pour le reste, c'était la débrouille, la mère donnait bien quelques émoluments pour les menus besoins de sa fille. C'était de toute façon bien plus que ce que cet Etat voulait bien distribuer aux jeunes sans avenir, soit rien. C'était la récompense au diplôme quelque fois si difficilement obtenu, histoire d'occuper ses enseignants démotivés.



Le Papy en remettait encore quand il voyait la jeune fille, triste, le regard perdu vers un monde enfoui.

*Regarde ces beaux parleurs qui paradent à l'écran, leurs salaires monstrueux cachent leurs vrais visages, ils sont contre tout ce que d'autres sont pour, ils poursuivent leurs combats de pacotille pour créer l'illusion comme des coqs empâtés de facilité. J'ai toujours refusé de soutenir et les uns et les autres. Au début je ne savais par pourquoi, j'avais tout de même quelques idées, mais je n'ai jamais cru à ceux-ci, c'était sans doute prémonitoire. Ecoute comme leur voix sonnent plus creux qu'une urne pleine d'abstentions. Ils sont bien habillés pour conforter ceux qui veulent bien l'être encore, mais ils ne protègent en fait que les leurs et leurs opposants aussi. Ces gens pompent si bien les caisses de nos impôts, qu'ils arrivent même à s'enrichir et s'offrir aux yeux des sans abris des résidences secondaires voir même tertiaires. C'est une honte, et au regard de ces ébahis qui les croient encore, ils seraient des dieux! Descendus sur terre, pour protéger des biens moraux. Alors que cette morale ne tapisse plus que les murs de l'incompréhension du billet de la banque gagné au ciel d'Asie.*

*J'ai du mal à comprendre que les faibles d'esprits écoutent encore leurs paroles. Que distillent-elles?*

Le vieux s'arrêtait un instant, pour avaler un peu de l'espérance de la mousse qui cache la bière. Angélique se souvenait de ce moment comme s'il était hier. Le grand-père était rentré dans ses colères renfrognées, grognant, vociférant, criant à l'injustice de ces grands, maugréant sur ces ARAs, si bien vêtus et si mal élus. Ils avaient le pouvoir tout de même, le pouvoir d'assouvir l'orgueil de ces si peu d'électeurs bien naïfs.

*Regardes ma petite, regarde ces vilains, ces beaux qui se reprochent mutuellement le chômage qui ne cesse de faire l'accordéon, un petit accordéon, mais un gros chômage.*

*Ils savent si bien que ce sont eux qui l'ont créés, pour être assuré de tenir dans le creux de leurs mains ces asservis à leur puissance.'*

Angélique était dans sa vingtaine à cette époque, plus peut-être, elle ne se souvenait plus, mais par contre, tout de son grand-père lui remontait en mémoire.

Ses parents étaient si lisses, si conformistes, si bien dans le moule qui les rendait séants, que le vieil homme dénotait dans le décor. La sagesse n'atteignait pas son âge et au contraire, il devenait de moins en moins sociable en son for intérieur. Il jouait assez bien le jeu avec tout son entourage pour ne pas déranger. Il avait quelque part, neutralisé ses sentiments extérieurs. Il devenait si fade aux mirettes des autres, que ceux-ci ne lui prêtaient plus d'attention si ce n'est pour les obligations de bienséance à la vie. Muet, il taisait ses afflictions en regardant son monde comme une statue éclairée qui témoignait de son temps. Sa rancune de vivre taisait les mots sauf aux instants privilégiés qu'il passait avec Angélique, son rayon de bonheur, quand ils se retrouvaient seuls, dans la vieille maison aux sueurs du passé. Son petit ange, comme il le disait, sa poupée agenouillée, buvait les propos de ce vieil homme comme des vérités qui ne nécessitaient à être prédigérées. Sa Lique, quand celle-ci se rebellait à ses parents, de leur conformisme et quand aussi elle reprenait tendrement des propos du papy qu'elle jugeait un peu excessifs.

Il devenait son seul oasis en cet océan d'incertitude, mais ce n'était pas un acquit définitif à tous ses maux.

C'était sans doute aussi pour cela qu'ils s'aimaient ces deux êtres, si confidents de peu de mots mais qui avaient la profondeur de la vraie tendresse.

Cela n'arrangeait en rien ses rapports paternels. Le père ne comprenait pas la vie de sa fille. Il n'avait pourtant pas grand chose à lui reprocher, elle avait décroché le diplôme qui rend les parents fiers. Mais elle n'était pas là, sous le toit de la fratrie, elle préférait ce vieux radoteur.

La jeune fille s'enfermait dans un conflit plus dur encore, l'incompréhension paternelle était poussée à un paroxysme de la bêtise. Comme quoi, une situation non maîtrisée par un être pouvait le plonger dans un incompréhensible comportement.

Angélique se souvenait de cette petite phrase de son papy, il avait ses raisons, et une certaine force d'analyse sur le comportement humain.

*'Il y a des temps où il faut s'arrêter pour comprendre. Le bruit des sabots empêche d'entendre les parlers de la raison qui nous ferait prendre conscience du mal de nos douleurs.*

*Et ton père devrait prendre le temps de t'écouter ma chérie, il serait surpris comme tu vau× bien mieux que lui'*

Ce matin une rosée bleue baignait de ses perles virginales, les boutons à peine nés de la roseraie familiale. Elle s'accrochait aux fils discrets de l'araignée besogneuse.

Une froideur toute relative enrobait les brumes fatiguées de la nuit, dans lesquelles se reflétait le premier rayon palot d'un soleil à peine né.

Le bleu insolent devenait plus clair et chassait les cauchemars d'une obscurité trop noire.

Le tableau était trop bucolique pour rendre la joie perceptible à toute personne, il suffisait de respirer à pleins poumons cet air qui entraît par les grandes baies béantes pour enjouer le matin.

Les oiseaux s'en donnaient à cœur joie et complétaient le tableau pastoral de leur mélodie amoureuse. Un Eden sur terre et pourtant, derrière les volets bleus, clos, dans la pénombre agonisante, Angélique s'éternisait dans ses draps de solitude, affectée en ses tourments. Cette journée à venir n'avait pas les atours du dehors, rien ne pressait à retrouver les incertitudes d'une mémoire capricieuse.

Elle recroquevillait le reste des couvertures autour d'elle, et sans jeter un regard vers les jointures éclairées de ces volets mal joints, elle retournait la tête vers le mur tapissé des années noires, un obstacle à toute aspiration d'être enfin autrement.

La force de ne trop se laisser aller la poussa à tout rejeter d'une main volontaire au pied du lit. Elle était nue tel un ver égaré sur le dallage humide des allées du jardin.

Après un coup d'œil sur le lit, elle ne comprenait pas, jamais elle ne se couchait ainsi, jamais. Que s'était-il passé encore entre un hier aléatoire et un autre oublié pour que

cette couche ressemble plus à champ de bataille amoureux ?

Elle prit sa robe de chambre sur la chaise bancale, glissa les pieds flétris dans ses chaussons élimés. Un regard furtif tout autour reconfortait un temps soit peu la jeune fille, elle était bien chez elle, dans ce coin de bâtiment oublié des amours. Le désenchantement traînait sur la petite table sur ce dossier de recherche d'emploi. C'était bien encore une mauvaise journée qui se préparait. Le moral retombait au plus bas dans les chaussettes jetées sur le tas des linges sales qu'on ne lave plus. Pourquoi tout n'était pas comme dans ses rêves ? Ne vivait-elle pas un délire ? Qu'était vrai et faux ?

Elle se rassit démoralisée, les mains soutenaient une tête bien trop lourde à porter, trop lourde des promesses non tenues, trop lourde des temps espérés et meurtris. La colère embrumait la pupille, une larme de lassitude pointait au coin de l'œil, collée sur un cil comme pour ne jamais tomber sur les pommettes trop blanches. La jeune fille pensait à se recoucher pour tenter de recouvrer un sommeil fuyant la lumière. Elle décida de se ressaisir. Elle jeta, de colère, sa robe de chambre et promena de rage son beau corps nu tel un trophée que ces vieux politiques ne pourront jamais caresser même du regard.

Ces affligés peuvent rester avec leur vieille compagne usée des campagnes hypocrites à râper leurs cuisses flétries, les yeux fermés de peut-être une honte. Ces gens aux faces lézardées des mensonges rebutaient son minois qui méritait autre chose.

Il fallait vite laver ces désarrois et cet opprobre jetés par ces nantis délavés. Il fallait vite retrouver une propreté qui ne sied qu'aux gens sages, purs dans leur tête et silencieux.

Pour ces autres, l'eau ne coule que sur la peau, et même en frottant énergiquement jusqu'à l'usure des rougeurs, elle ne lave plus rien des salissures qui s'étendent en leurs pensées. Heureusement d'ailleurs, sinon le mal se propagerait et il n'est certain que nos usines à nettoyer nos eaux usées pourraient autour réconfortait un temps soit peu la jeune fille, elle était bien chez elle, dans ce coin de bâtiment oublié des amours. Le désenchantement traînait sur la petite table sur ce dossier de recherche d'emploi. C'était bien encore une mauvaise journée qui se préparait. Le moral retombait au plus bas dans les chaussettes jetées sur le tas des linges sales qu'on ne lave plus. Pourquoi tout n'était pas comme dans ses rêves ? Ne vivait-elle pas un délire ? Qu'était vrai et faux ?

Elle se rassit démoralisée, les mains soutenaient une tête bien trop lourde à porter, trop lourde des promesses non tenues, trop lourde des temps espérés et meurtris. La colère embrumait la pupille, une larme de lassitude pointait au coin de l'œil, collée sur un cil comme pour ne jamais tomber sur les pommettes trop blanches. La jeune fille pensait à se recoucher pour tenter de recouvrer un sommeil fuyant la lumière. Elle décida de se ressaisir. Elle jeta, de colère, sa robe de chambre et promena de rage son beau corps nu tel un trophée que ces vieux politiques ne pourront jamais caresser même du regard.

Ces affligés peuvent rester avec leur vieille compagne usée des campagnes hypocrites à râper leurs cuisses flétries, les yeux fermés de peut-être une honte. Ces gens aux faces lézardées des mensonges rebutaient son minois qui méritait autre chose.

Il fallait vite laver ces désarrois et cet opprobre jetés par ces nantis délavés. Il fallait vite retrouver une

propreté qui ne sied qu'aux gens sages, purs dans leur tête et silencieux.

Pour ces autres, l'eau ne coule que sur la peau, et même en frottant énergiquement jusqu'à l'usure des rougeurs, elle ne lave plus rien des salissures qui s'étendent en leurs pensées. Heureusement d'ailleurs, sinon le mal se propagerait et il n'est certain que nos usines à nettoyer nos eaux usées pourraient autour réconfortait un temps soit peu la jeune fille, elle était bien chez elle, dans ce coin de bâtiment oublié des amours. Le désenchantement traînait sur la petite table sur ce dossier de recherche d'emploi. C'était bien encore une mauvaise journée qui se préparait. Le moral retombait au plus bas dans les chaussettes jetées sur le tas des linges sales qu'on ne lave plus. Pourquoi tout n'était pas comme dans ses rêves ? Ne vivait-elle pas un délire ? Qu'était vrai et faux ?

Elle se rassit démoralisée, les mains soutenaient une tête bien trop lourde à porter, trop lourde des promesses non tenues, trop lourde des temps espérés et meurtris. La colère embrumait la pupille, une larme de lassitude pointait au coin de l'œil, collée sur un cil comme pour ne jamais tomber sur les pommettes trop blanches. La jeune fille pensait à se recoucher pour tenter de recouvrer un sommeil fuyant la lumière. Elle décida de se ressaisir. Elle jeta, de colère, sa robe de chambre et promena de rage son beau corps nu tel un trophée que ces vieux politiques ne pourront jamais caresser même du regard.

Ces affligés peuvent rester avec leur vieille compagne usée des campagnes hypocrites à râper leurs cuisses flétries, les yeux fermés de peut-être une honte. Ces gens aux faces lézardées des mensonges rebutaient son minois qui méritait autre chose.

Il fallait vite laver ces désarrois et cet opprobre jetés par ces nantis délavés. Il fallait vite retrouver une propreté qui ne sied qu'aux gens sages, purs dans leur tête et silencieux.

Pour ces autres, l'eau ne coule que sur la peau, et même en frottant énergiquement jusqu'à l'usure des rougeurs, elle ne lave plus rien des salissures qui s'étendent en leurs pensées. Heureusement d'ailleurs, sinon le mal se propagerait et il n'est certain que nos usines à nettoyer nos eaux usées pourraient retenir ces tares qui ne se transmettent qu'en famille.

La belle s'agitait derrière le rideau synthétique de la douche. On entendait couler l'eau lourdement de cette grosse pomme entartée. On devinait à travers ce pare douche infidèle, l'ombre des bras qui caressaient une nudité frêle, savonnant la blancheur pour qu'elle le soit plus encore. Ensuite la chevelure pencha vers l'avant pour une lessive vigoureuse et retomba sur l'arrière pour évacuer l'écume des jours sans lumière. La main sur la pomme pour rincer les restes d'une nuit insidieuse, la demoiselle écarta ce bout de plastique indécent et agrippa une grande serviette posée sur le lavabo. Un essuyage énergique, et Angélique enfila une petite culotte fraîche qui cachait les envies des hommes. Elle glissa dans la vieille pelure qui lui servait de robe de chambre. Elle saisit la brosse à dent aux poils émoussés et frotta jusqu'à user l'émail de ses dents pour être assurée que rien ne polluerait cette bouche au sourire effacé. Tous les mots mâchés par la rancune partaient avec l'eau, stimulant ainsi des élocutions sans méchanceté pour des bonjours hypothétiques. Aurait-elle commencé à agir avec un minimum d'intelligence ?



La toilette de la peau terminée, celle de l'esprit serait pour bien plus tard. Elle retourna vers la table, hésitante de ce qu'elle devait faire, elle s'assit près de la vieille table et machinalement ouvrit son tiroir, comme pour y extirper une réelle conviction.

Elle en fouilla le fond garni des oubliettes et en sortit un vieux cahier écrit des mains de l'absent de ses sentiments. Lentement, elle tourna une page au hasard pour y lire ces quelques phrases griffonnées et se rassit pour plonger le bleu de ses yeux sur les lettres hésitantes et noires de la rancœur.

*J'avais une certitude aujourd'hui, mais pas les moyens de corriger mon aptitude à obéir à cette machine infernale qui nous mène vers la fin, non la fin de moi-même, ce n'est qu'une anecdote du temps, mais la fin de cette espèce humaine. Je savais que quelque part, il m'arrangeait de trop remettre tout en question. Mes descendants ne comprendraient pas que j'éclate leurs espoirs quand moi, j'avais bénéficié des mansuétudes de mon temps.*

*Il fallait bien me regarder dans cette glace au tain plus fatigué que le teint du visage qui s'y mirait. Ou nous étions lâches de laisser nos progénitures sombrer sur la pente devenue vertigineuse de cette parabole négative, ou nous devenions des traîtres à ces héros égarés dans l'obéissance jouissive d'une vie de marionnettes.*

*Les perspectives de la vie derrière ces barreaux qui protègent la prison de l'extérieur m'exacerbaient.*

*Ab! Quelle chance, nous offrons à ces êtres qui naissent et qui inconsciemment comptent sur leurs aînés pour leur préparer un avenir doré.*

*Pauvres enfants, j'ai honte de mon existence, quand je vois ce que je vous laisse.*

*Le nombre ne donne plus la force.*

*Heureusement qu'il y eut tant de guerre et de maladies qui ont détruit tant de vies. Heureusement, car aujourd'hui, où vivrions-nous ? Aurions nous encore le droit de procréer ?*

*Cette terre serait déjà la poubelle de l'univers et le plus grand conflit qui lui restait à connaître serait celui d'une non guerre.*

*J'ai honte parce que je ne fais rien, conscient mais pas courageux, visionnaire peut-être et me voilant la face, criant surtout pour me taire, responsable mais pas coupable ou bien le contraire.*

*Je vois bien l'abîme se dessiner, mon pas trébuche déjà près de ses limites, mais je marche toujours et toujours dans le même sens que je n'ai pas choisi. Ce sera bien pire encore pour cette jeunesse naissante qui se désœuvrera dans cette galère puante et ragoûtante.*

*Il n'y a plus d'espoir, le système est pervers, il draine les nécessités à sa fin mais surtout à ses fins, il ne reste plus que cette puissance élitiste pour un semblant d'existence.*

*Tout est organisé pour que nous croyions ce que nous ne voulons croire. La farce est bien ficelée mais il ne faut pas se tromper, la dinde n'est pas la bête qui va rôtir mais celle qui va la manger.*

*Je ne sais par quoi commencer tant la tâche est importante et tant je n'y suis pas préparé, si ce n'est que pour tenter que vous leviez enfin vos paupières pour voir où vos pieds vont marcher'*

Angélique pleurait à lire ces notes, elle pensait à ce vieil homme enfermé en ces murs qui empêchent les mots de franchir les frontières. Elle tourna une page, elle aimait à relire indéfiniment les écrits du grand-père.

*Et que dire de ceux qui nous gouvernent :*

*Quelle belle populace grasse des résultats soit disant républicains, quels privilégiés qui se serrent la ceinture entre eux toutes confessions*

*confondues. Le job est bien payé, sans risque d'être viré si ce n'est aux prochaines élections, alors ils verront avec le copinage comment se réorganiser. Les amitiés sont importantes dans ce milieu là, à la seule condition de ne trahir ses maîtres. Politicien est devenu un métier, et un métier bien rémunéré qui permet impunément de ne pas être présent aux sessions quand tout autre employé est viré pour une absence bien plus courte que cela.*

*Eh ! Devinez ce qu'il nous prépare dans leurs cathédrales d'avantages ? Des pansements à nos difficultés, des plâtrages de fortune pour que n'éclate l'hémorragie des rancœurs, un petit flic par-ci, un petit impôt par-là.*

*Est-ce vraiment la résolution populaire qui est écoutée ? J'en doute et je crois que la volonté de ne pas être expurgés aux prochaines élections suffit à faire croire qu'ils donnent, quand ils ne distribuent que poudre aux yeux pour que nous ne puissions plus rien y voir.*

*Nous pourrions blâter longtemps encore sur cette masse de favorisés incompétents, ils nous roulent dans les farines qui ne font plus les pains. Pire, ils se multiplient comme par le dessein d'un christ qui n'est pas encore crucifié et qui non seulement gonfle leur nombre et aussi leur faim de ce qu'il n'aurait jamais pu s'offrir sans ce destin de bourgeois mal Calais. Nulle obligation à leurs donner les clefs pour qu'ils franchissent nos portes, c'est par la lucarne maudite qu'ils viennent nous spolier.*

*Je rêve d'autres pouvoirs qui ressembleraient enfin à ceux d'un peuple. Il faut supprimer ces métiers de voleur et retourner enfin écouter la voix des intentions du peuple et tant pis si quelques-uns ne sauvent leurs têtes, ils les avaient déjà sauvées en 1789 ou dans ces années là. Il est peut-être temps d'aller aux barricades fustiger ce pouvoir pour qui nous ne votons plus et pas.*

*Les problèmes sont connus, seuls les remèdes ne le sont pas et je fais plus confiance à la sagesse et aux valeurs des gens qu'à l'orgueil du pouvoir des autres.*

*Allez ! Debors mesquins et mesquines, vous nous avez déjà sucés jusqu'à nos dernières croyances. Quittez ces bureaux dorés ! Partez au loin avant que l'on vous réclame ce que vous avez gâché en compensation d'un travail bâclé ! Quittez nos champs de vision ! Vous y voir me fait piailler, laissez-nous retrouver nos esprits et nommer en cette assemblée, des gens comme nous pour régler nos problèmes, des gens qui ne seraient ici que pour un congé de grâce et de fierté sur une durée à déterminer. Vous laissez bien à ces mêmes personnes, le pouvoir de condamner dans des tribunaux. Ici ils vous condamnent déjà à déguerpir loin de nos voix. Supprimons les partis politiques qui pour exister nous pompent notre respect et nos fonds de poche aussi ! Laissons au peuple à proposer et diriger. Fini les débats sans fin par ces politiques qui ne justifient leurs présences qu'en s'opposant aux opposables. Il faut bien pousser aux pinacles les misères des en bas pour que vous puissiez faire croire que vous sauverez ces gens là.*

*Vous n'êtes rien, pas plus que nous autres, vous ne représentez rien que le mépris de vos querelles centenaires et l'amertume de vos promesses embrouillées. Vous nous avez fait croire à tant de choses qui s'écroulèrent à nos pieds que nous ne croyons plus à vos principes désuets.*

*Il faudra sans doute un contre pouvoir à celui-ci peut-être trop naïf, peut-être une assemblée de sages, suffisamment âgés pour que l'on ne soit pas obligé de les rémunérer, de sages de quelques choses, de valeurs entières et non partisans, des économistes, des sociologues, des industriels, des gens qui auraient montré leur vaillance en des réussites individuelles et non sur des copinages d'énarques.*

Angélique retrouvait un peu le sourire. Elle voyait devant elle, ce vieux, arrogant les foules invisibles, comédien d'un autre siècle, à une époque où les guillotines coupaient plus les têtes que les langues des gens trop bavards. Elle appuyait sa tête trop lourde sur son bras fatigué de ne rien faire et tournait encore quelques pages pour s'arrêter sur certains de ces textes préférés.

*La justice du peuple:*

*Nous donnons au peuple la lourde décision du devenir de décisifs jugements. Il serait tout aussi normal que nous leurs laissions le choix de leur demain et celui de leurs enfants. Il faudrait de même qu'il juge l'incompétence des gouvernants d'aujourd'hui et prononce les sentences nécessaires à l'apaisement de leur colère.*

*Il serait bien normal que ceux qui, sous le couvert d'un poste important et fonctionnaire jetant nos argents en des contrées lointaines comme Exécute Live, soient redevables et qu'ils remboursent jusqu'à leurs derniers deniers, les sueurs de ce qui ont perdu l'honneur du travail.*

*Il est tout de même rageant de voir ces Jean Marie Messier, Bernard Tapie et consorts bénéficiers de retraites indécentes de millionnaire si ce n'est bien plus, quand nous voyons le gâchis dans lequel ils nous ont plongés.*

*Honte à ces politiques qui protègent ceux là quand les muselés de la vie perdent leur emploi. Honte à ces robes noires qui les protègent des souffrances qu'ils ont procréés.*

*Ces beaux corbeaux se repaissent dans les quartiers chics snobant les démunis pour se pacser avec l'illusion des pouvoirs*

*Cela leurs changerait bien le quotidien d'échanger leur belle résidence de NEUILLY avec un clapier des MINGUETTES.*

*Ab ! Justice, tu devras retrouver une dignité perdue au milieu de ces pourfendeurs de bonnes paroles qui s'arrachent les yeux en public quand ils ont déjà arrangé leurs comédies au bar de l'assemblée.*

*La parabole négative :*

*Ce monde grouille de l'incompétence humaine à traiter ses travers. Nous arrivons à tarir ces ressources qui nourrissaient notre soif d'expansion. Le poisson se raréfie et pour satisfaire le besoin grandissant de nos faims, nous élevons celui-ci. Il n'est pas grave pour l'homme qu'il perde une fois de plus son autonomie naturelle à manger frais, il préfère dorénavant ingurgiter ce poisson carré aux yeux rangés dans les coins pour qu'il ne puisse le discerner, encore un exemple de notre incapacité à gérer nos richesses.*

*Il est encore heureux que beaucoup en ce monde n'aient le droit de manger à sa faim, cela en laisse plus aux autres pour tuer plus vite leur destin.*

*A la chine, qui se réveille, comment fera t-elle pour nourrir les siens, quand les eaux ne pourront plus alimenter ses habitants et que la terre sera usée à fleurir ses printemps ?*

*Cruel monde qui, non content de ses divisions et ses différences, continue impunément à conquérir ce qui le nourrit maintenant.*

*Que restera t-il à nos enfants, quand chaque mètre carré sera approprié à l'homme ? Que restera t-il à nos enfants quand il faudra leur dire qu'ils sont trop sur la terre ?*

*Seront-ils obligés de se nourrir de leur chien et des poissons rouges qui grandissent dans l'eau croupie des jardins ? A t-on déterminé les limites de cette évolution exponentielle ?*

*Quand arrêtera t-on cette démographie galopante ?*

*Et nous nous plaignons encore que cette jeunesse ne procréé assez pour que leurs petits, condamnés à ne pas vivre, le soit pour payer les retraites de ceux qui n'auront rien fait pour eux.*

*Stoppons l'hypocrisie ! Arrêtons d'être des imbéciles ! Ne nous voilons pas la face ! A force de faire que tous meurent centenaires, il y aura encore bien plus de vieux à satisfaire.*

*Les forêts se dépeuplent, les océans aussi, la terre se réchauffe (et ce n'est plus un argument électoral des verts déchus) Bientôt il fera plus chaud en nos chaumières normandes qu'aujourd'hui sur cette côte parisienne d'azur.*

*Et cela ne sera suffisant, celle-ci sera toujours envahie à l'été pour que cet astre de lumière jette ses cancers sur ces peaux flétries qu'il faudra chèrement soigner.*

*Homme, tu ne devrais être fier, tu t'embourbes dans tes contradictions, tu ne sais plus apprécier les beautés de l'instant et les protéger du temps. Tu t'enfonces encore plus à ne pouvoir revenir en arrière. Tu auras tout fait ici, détruit tes animaux que tu jugeais sauvages et les autres aussi. Tu auras vaincu ces indigènes qui ne vivaient comme toi, abattu les forêts qui protégeaient leur toit. Il est temps que tout change avant que la marmite explose, les frustrations de la nature seront plus fortes que toi.*

*Regarde au-delà de ton champ de vision et vois comme elle est amère cette existence de détenus, les chaînes aux pieds. Tu n'as pas à être fier de tes mégalofoles qui enferment comme en une cité médiévale tes oubliés du temps et leurs tortionnaires.*

*Il est temps d'arrêter ces développements anarchiques, ces détenus de la connerie humaine se multiplient pour pousser plus loin encore les portes des jardins.*

*Stoppons cette démographie anarchique, il faudra faire comprendre à tes descendants comme ils vont être bientôt aux bouts du rouleau. Et quand ils feront risettes aux dernières générations*

*nées, cela ressemblera bien plus à un rictus de remords. Tu vois, cette petite née aujourd'hui, elle vivra sans doute cent ans et bien plus peut-être, et pourtant quelle vie lui offres-tu? Cinquante ans de travaux forcés, vingt opérations esthétiques, un cancer de la peau avant d'autre. Tu aurais pu envisager facilement l'ampleur des dégâts, d'autant plus que l'évolution n'est pas linéaire mais plutôt selon une loi mathématique qui fait ressembler son horizon à une parabole négative. Le bord du gouffre est tout près, son fond est imprévisible comme l'avenir de cette petite.*

*Dis-moi grand-père, qu'est ce qui ne va plus, pourquoi mammy retravaille t-elle ? Pourquoi papa grogne après les vieux, il ne jure que sur eux et pourquoi il dit: 'Ma pauvre dans quel merdier ils t'ont foutu ces vieux cons là'.*

*Dis-moi grand-père ? Pourquoi tonton va travailler avec tous les bobos qu'il a et pourquoi maman gémit tous les soirs parce qu'ils n'ont plus d'argent ?*

*Pourquoi n'y aura t-il pas de Noël cette année ? Pourquoi n'as-tu plus de bonne viande dans le congélateur ?*

Le pauvre vieux avait écrit ces phrases, il y a pourtant longtemps, et même si certaines d'entre-elles n'étaient d'aujourd'hui, le fond lui crachait encore des vérités. Une larme coulait doucement sur la joue blême de la jeune fille, elle ne se consolait de l'isolement du grand-père. Il n'avait rien fait de mal pourtant, et il croupissait tel un condamné à ne plus vivre. Angélique le connaissait bien, il se laisserait doucement finir telle une journée d'été polaire, dans le plus grand silence, seul comportement qui pouvait encore montrer l'orgueil d'un esprit mutilé. Quel danger représentait-il envers cette société ? Ses élucubrations portaient-elles des messages de vérité pour qu'on l'isole ainsi près de rien et loin de tout ? Ce sont



des manières d'un autre siècle, cet homme était puni sans aucun jugement, pire encore, y avait-il lieu de le juger et sur quoi ? Seules, sans doute les cancanières avaient encore ce droit.

Un matin comme un autre, le reflet de l'âme d'un nouveau jour caressait le petit déjeuner sous la tonnelle. Angélique cajolait son grand-père d'attention maternelle, elle versait doucement ce nectar d'un autre continent. Les effluves donnaient aux papilles l'envie de tremper plus qu'une lèvre pour satisfaire un réveil presque aléatoire. Et, bafouant les habitudes naturelles, un vrombissement d'un moteur pointait au portail déjà trop ouvert. Le bout du nez d'une voiture montrait son impatience à arriver. Angélique tournait la tête de dépit, elle reconnaissait bien et le bruit et la couleur de l'intruse. C'était l'automobile paternelle, suivie déjà d'une autre, et encore peut-être d'une autre. Que se passait-il ?

La belle prenait le vieux par le bras pour le rentrer au plus vite, elle se doutait que rien n'était bon dans cette ingérence. Elle pensait déjà qu'une fin de quelque chose s'approchait pour ne pas repartir.

Tous deux étaient entrés dans la pièce principale, blottis l'un contre l'autre, comme dans un thriller quand le tueur pointe une arme pour lessiver les esprits de peur avant de détruire les corps.

Déjà la porte s'ouvrait bruyamment, le père d'Angélique trônait sur la pénombre tel un empereur convaincu de sa victoire. Il était rapidement rejoint par d'autres ombres qui faisaient remonter à la mémoire de la jeune fille des visages mal aimés.

Le frère et la sœur du père étaient là, seuls, sans leurs conjoints et conjointes, habillés de la grisaille qui seyait si bien à leur teint blafard des gens de la ville.

L'instant devait être grave et pourtant le silence baignait l'assistance. Plus personne ne bougeait,

Angélique se cramponnait aux manches de ses certitudes, plus fort qu'à jamais un autre moment.

Elle blémait d'avance de voir ces autres des noires vellétés habillées, ils faisaient peur dans leur placidité, ces pingouins. Ils n'étaient pourtant que trois, ils bouffaient déjà toute la lumière qui passait par la porte. Enfin, comme après un autre silence qui tue la nuit, son père faisait un pas de plus. La jeune fille sentait l'acier tranchant de la guillotine caressait son cou. Une froideur envahissait la peau, elle transpirait quand même, elle passait par tous les états d'un animal traqué.

Son père prit une chaise et s'assit à cheval sur celle-ci, tremblant de ses exigences, confiant d'être là pour quelque chose.

**-Angélique !**

Ce nom prononcé par ce père qui n'avait plus d'aplomb résonnait en ces murs. Le grand-père jusqu'ici stoïque avançait le pas assuré qui l'avait quitté depuis longtemps pour cracher un 'Qu'est ce que ça veut dire ?' D'un ton sans équivoque et qui n'attendait surtout aucune réplique.

-Papa ! C'était la tante qui tentait de s'exprimer.

-Il faut que l'on parle.

-Mais de quoi ?

-Papa, cela ne peut plus durer, tu fais trop de mal à mon frère et à Angélique.

-De quoi vous mêlez-vous ? Je suis si bien ici, papy n'y est pour rien, tout est de votre faute, vous ne comprenez rien, pauvres égoïstes que vous êtes.

Angélique n'en pouvait plus, elle sentait que le vin tournait au vinaigre et que l'heure devenait trop grave.

Elle serrait plus fort encore le bras du papouet comme pour ne pas perdre le vrai sang de son sang.

**-Angélique**, c'est terminé. Tout est terminé, tu ne peux rester avec ce vieux fou, nous allons nous occuper de lui et de toi aussi.

Le père était furieux, la bave aux lèvres montrait son impatience à en finir tel un taureau prêt à foncer.

Angélique tombait à genoux, elle voyait face à elle le bras vengeur de son père pointant l'index vers le vieil homme. Elle rapetissait seconde après seconde, ces trois personnes grandissaient à ses yeux par leur présence. Elle sanglotait devant ce tribunal familial. L'index de son père grossissait quand elle le vit poindre sur elle. Elle se souvenait un instant d'un vieux film du grand-père, quand un juge de crayon condamnait un fœtus à vivre la destinée des autres. Mais elle, à quoi la condamnerait-on ?

Ils étaient beaux ces trois corbeaux, le noir de leurs pensées leur donnait l'image d'une justice, mais quelle justice ?

**-Angélique !** Répétait le père violemment après un silence compatissant.

**-Angélique**, tu rentres à la maison, ta mère t'attend dehors, nous allons nous occuper de ton grand-père.

Cela faisait mal à la belle, pas une fois son père n'avait dit 'père', l'ignorant, le condamnant, l'observant comme on veut dévisager un pervers. Son regard était des braises qui brûlent les convictions. Les flamands roses n'avaient pas tort, la justice de ces hommes n'était que de leurs faiblesses. Angélique était aux pieds du grand-père craignant le pire. Elle se doutait que la fin serait violente.

Elle se releva telle une Jeanne fière et brava l'autorité familiale, elle reçut en retour, une violente claque assénée par ce père qui la fit tomber par terre.

-Père indigne, regarde ce que tu fais à ta propre fille ?

Par retour le vieil homme ramassa lui aussi une gifle plus violente encore, et était-ce une gifle ?

Le vieil homme restait droit comme sa façon de penser, blessé dans son orgueil d'amour, coïncé dans son âge et redevenu muet dans ses blessures, une larme de sang s'échappait d'une narine

Angélique se releva pour se plaquer contre le vieux, ses cheveux se collaient au sang qui lui coulait des lèvres. Le tableau était difficile devant ces trois autres immobiles. Un nouveau mutisme taisait les blessures. Le père d'Angélique était blême et sa fille le fusillait de son regard embrasé.

-Vas ma petite rejoindre ta mère, il ne sert plus à rien de lutter contre cette fratrie, je n'existe plus pour eux, mais toi, sauve ton avenir, nous nous reverrons ma puce, l'amour ne meurt ainsi.

Angélique tremblait de la honte que ce pauvre vieux affichait généreusement. Elle ne pouvait accepter cette justice des non droits mais de ceux qui croient encore qu'ils ont le pouvoir de passer outre un amour qui deviendrait éternel.

Son père l'agrippa violemment, le grand-père tournait le regard pour cacher ses larmes, mais les sanglots du vieux, inaudibles aux autres transperçaient les tympanes de la jeune fille. Elle criait à qui ne voulait pas l'entendre cet arbitraire, et qu'elle ne se soumettrait qu'à la volonté de sa propre raison.

Le père tirait plus fort, et l'insoumise luttait en hurlant à son papy de l'aider, mais le vieux ne regardait plus le déplorable spectacle. Il était déjà parti vers un ailleurs feignant de croire que ce serait mieux pour sa petite-fille.

Elle traînait son désarroi par terre se raccrochant à toute protubérance qui déchirait ses ongles. Puis d'autres mains l'agrippèrent, elle retourna le regard encore vers ce vieil homme piteux dans son abattement silencieux. La jeune femme bataillait encore des poings et des pieds contre ces adultes décidés. On aurait pu croire à la préparation d'un exorcisme tant ils ressemblaient à des curetons mal décrottés.

Elle se retrouvait de force, enfermée dans la voiture et près de sa mère.

Longtemps, elle avait vu sa mère s'agenouiller devant cette croix de bois qui trônait au mi du mur, au-dessus des oreillers du lit. Sur celle-ci gisait un christ de bronze crucifié pour qu'on y croie.

Longtemps, Angélique avait souri à ces crédulités des candides soumis. Elle en avait ri plus encore, quand elle imaginait ce personnage immobile soit disant protecteur et surtout, qui se rinçait l'œil lors des parties de jambes en l'air de ses parents. Bien qu'elle voyait mal comment sa mère pouvait ressentir des extases d'excitations et des plaisirs, mais elle était bien née de quelque chose.

Combien de fois plus tard, elle ressentit du dégoût à l'idée que sa mère laissait sa chaire et ses sens être caressés par cette main brutale qui avait giflé son grand-père. Comment avait-elle pu éprouver une quelconque jouissance devant tant de dérision et d'ignominie ? Ce

n'était pas possible, elle devait simuler, tout autre comportement ne serait naturel.

Angélique dans son désarroi tentait de comprendre et défendre cette dernière personne qui aurait du croire en elle. Elle refusait d'appuyer sa tête sur l'épaule maternelle, repoussant violemment les bras pressés de la consoler. Elle craignait une trahison, tant elle ne croyait plus en personne. Elle refusait qu'on la pousse sans doute sous l'eau des déluges de peine pour qu'elle noie ses vellétés au fond des chiottes de la république.

La demoiselle pourtant, avait encore quelques attentions à cette mère, apaisante sans être rassurante, un moindre mal indubitablement.

Comment ces autres pouvaient-ils croire et espérer et se comporter ainsi tels des despotes fascistes ? L'esprit serait-il de leur bon droit ? Leurs actes exhalaient leurs maux, crucifiant l'anathème au pilori de l'oubli. Les corbeaux avaient eu raison de leur justice de pacotille quand le jugement n'est ni de dieu ni d'un autre, mais que d'êtres frustrés qui ne voulaient plus comprendre.

Son père et ces juges d'un jour n'exécutaient que la sentence communautaire de leur décision, si bonne à leur conscience.

Elle était enfermée dans ce véhicule aujourd'hui aux allures de corbillard des âmes, si près de sa mère et si loin arc-boutée dans l'angle gauche, repoussant de ses pieds tout ce qui approchait. Les portes et les vitres, tout était verrouillé, son cœur aussi. Ces cheveux n'étaient plus que de mèches mouillées et mêlées de sueur, son visage paraissait buriné des violences de l'horreur. Elle n'était plus qu'une dépouille, qu'en d'autre temps serait dit

habitée du diable, son tee-shirt détrempe collait à ses formes avenantes.

C'était absurde de voir cette belle enfant, sublime en ses rondeurs et défigurée sur ce minois, crispant ses muscles pour ne plus crier.

Elle relâchait enfin tout ce qui lui restait de force et regardait béate sa mère au sourire indécent à ce moment et qui, s'il ne conforte, apaise un instant les colères. Ce n'était peut-être pas un sourire d'ailleurs, seulement un rictus qui tordait les lèvres pour donner l'apparence.

Angélique tourna doucement la tête pour tenter de voler une dernière fois une image de cet endroit. Elle aperçut dans l'encoignure assombrie de la porte d'entrée, son papy, encadré de ses deux fils. On aurait pu le croire menotté au milieu de gardiens qui ne devaient être de la paix. Elle s'effondra, les larmes ne coulaient plus, seuls des gémissements de chien battu s'échappaient de sa gorge. Elle était au bout du rouleau et elle voyait son grand-père partir pour un destin qui sentait déjà une fin.

-Je les tuerai, je les tuerai, tu entends maman, je les tuerai ton mari et sa clique.

-Calme toi Angélique, calme toi, tout va s'arranger.

-Tu es comme eux maman, tu es comme eux, tu ne comprends rien. Je les tuerai je te dis, tu ne vois pas comme ils font souffrir mon papy.

-J'ai honte d'être sa fille, j'ai honte de ton mari. Dis maman, ce n'est pas mon père ce mec-la ?

Elle s'effondra, trempée des sueurs de la colère, honteuse d'être une dégénérescence de cet homme.

Le père s'approcha enfin de la voiture, violemment il ouvrit la portière.



-Tu es contente, tout ça est de ta faute, tu détruis tout autour de toi, tu n'es qu'une garce qui s'amuse à faire souffrir tous ceux qui t'aiment. Regarde ton grand-père ! Il va être obligé de quitter sa maison, quel gâchis ! Le vieux fou va rejoindre ses congénères.

-Salaud, salaud, je ne t'aime pas, tu n'es pas mon père, j'ai honte de ton nom, c'est toi qui es fou, complètement dingue, je te tuerai.

Angélique peinait à expurger les mots de sa gorge, sa mère la serrait si fort pour qu'elle ne se débâte.

-Connard, connard, tu n'es qu'un connard, tu es né connard, tu mourras connard, je te tuerai.

Des tremblements semblaient venir du plus profond de son être secouant l'enveloppe de spasmes violents, une crise qui paralysait le caractère. L'écume de la colère glissait pernicieusement sur les coins des lèvres telle la bave des naseaux d'un animal moribond couché sur le flanc.

Le père se retourna et frappa violemment la jeune fille d'un revers de la main. Le coup fut si fort, que la tête semblait quitter le corps. Les yeux révulsés ne montraient plus que du blanc, la tête cogna fortement la vitre. Le sang coulait dans les cheveux collés sur le visage, les muscles se tendirent sèchement comme dans un dernier sursaut et se relâchèrent. La jeune fille tombait entre les sièges, inanimée. L'ombre de la mort rôdait autour de cette voiture. Les fils de la vie ne tenaient qu'à la maladresse de cette ombre empotée dans ces coups de faux...

-Raymond, elle meure, à l'hôpital, vite, vite, vite je te dis.

L'homme restait prostré, il se retourna à nouveau déclenchant un coup qui passa si près des joues de la mère.

-Je t'interdis, je t'interdis ! Elle descendit aussi vite de la voiture.

Elle courait :

-Ma fille meurt, ma fille meurt, faites quelque chose ?

La tante Jeannine, qui pour l'instant n'était que le témoin ébahi de cette pénible débâcle, courût vers la voiture.

-Dehors Raymond, tu devrais avoir honte, ce n'est pas de cela que nous avons convenu. Sors, je te dis de sortir. Sors !

Elle le tira de la voiture avec une force qu'elle ne soupçonnait, le jetant par terre comme un malpropre au pied de son beau quatre-quatre. La mère retourna promptement auprès de sa fille tentant de soulever la tête, mais rien n'y faisait, le sang continuait de couler.

-Jeannine, à l'hôpital, vite s'il te plaît ! Vite !

C'étaient les dernières paroles qu'Angélique avait crues entendre.

Elle ne retrouva un semblant de réveil, qu'entourée de murs blancs, masquée d'oxygène, intubée et piquée dans les bras. Le regard était flou, l'image était creuse, elle sentit une main sur la sienne mais elle n'avait la force de tourner la tête. Elle crut entendre :

-Elle se réveille ! Elle se réveille !

En fait, elle ne se ranimait pas, seules les paupières tentaient de découvrir un regard pour un semblant de vérité.

Quelques jours étaient passés et l'état de la jeune fille restait le même. Angélique serrait les dents pour soulager la souffrance, les yeux semblaient papillonner comme tirés par les fils du temps. Chaque jour sa mère venait lui tenir compagnie, elle ne semblait réagir à rien, allongée et si blême qu'elle se confondait aux draps blancs. Elle faisait penser à un Auguste immobile coincé dans une bulle de non temps.

Hélène sanglotait, pas très rassurée des propos évasifs des médecins, surveillant patiemment la moindre évolution, le moindre mouvement. Les pupilles fixes du regard de sa fille restaient coincées au plus loin du mur qui ne devait plus avoir de consistance.

Puis un jour :

-Grand-père, grand-père, où es-tu grand-père ?

-Il va bien ma fille, il va bien. Tentait de rassurer la mère.

-Je veux voir grand-père, je veux.

Ce furent les seuls mots de ce jour là.

La mère n'arrivait à trouver une réponse cohérente. Elle se tut blessée et impuissante.

Angélique replongeait vers ces horizons qui n'appartiennent qu'aux brumes de l'esprit, les mains se serraient pourtant plus fort, longtemps, longuement jusqu'à ce que la jeune fille replonge dans son sommeil artificiel.

Angélique souriait du sourire de l'insouciance, les murs blancs transpiraient son passé, les yeux ne regardaient plus son intérieur mais que sa mère chagrinée. Elle souffrait en tentant de bouger mais taisait ses angoisses, son regard se posait, son esprit se morfondait. Rien à l'extérieur de ce corps meurtri n'attirait ses cris, le ciel s'était assombri, et le brouillard confondait l'imagination.

Elle aurait pu donner un signe, mais son cœur ne voulait pas. La chaleur de la peau des mains de sa mère ne transpirait pas de confiance. Elle échappait à la fin comme pour un nouveau début et tel un enfant prêt à naître, elle refusait de sortir du placenta protecteur.

Longtemps après, enfin, c'est ce qui lui parut, elle simula un vrai réveil dans un moindre mal. Elle souffrait vraiment encore, mais les blessures de l'âme étaient plus insoutenables que celles d'une chair qui se refermait mal en point.

L'immobilité était une résistance à revivre et ces murs peuplés des ombres qui soulagent la vie, devenaient un réconfort.

Un jour pourtant, la lassitude d'être rien poussait à contempler la vraie lumière. Le geste était encore approximatif, sans rêve, sans demain, mais avec l'exigence de réanimer enfin ses nuits mutilées et qui voulaient exprimer leurs destins.

Le réveil du corps repoussait l'oubli et le bruit silencieux des lèvres qui chuchotent et appellent, réveillait la somnolence de la mère endormie.

Plus rien ne serait comme hier, mais rien ne serait encore un présent. Le calvaire n'était plus pareil, elle revêtait de son linceul, l'hypocrisie de l'ombre de

l'homme qui n'aurait plus le droit de se pencher sur le destin de cette jeune fille.

Angélique, dans ses yeux qui ne fixaient plus son existence, feignait, comme pour un repentir, d'oublier les images de son histoire et les ressentiments toujours pas effacés. Sa mère avait retrouvé les roseurs d'une espérance, excitée et rassurée, quand le sang retournait où il devait couler.

Quelques jours, beaucoup de jours étaient passés, la demoiselle avait retrouvé quelques couleurs même si fades, cela suffisait à sa mère pour attendre.

Un matin, avec l'infirmière qui changeait les poches de ses intras, elle osa le premier véritable vocable de sa nouvelle existence.

-Où est mon papy ?

Une réponse froide, glaciale qui tue la force d'un bras :

-Je ne sais pas et de toute façon je n'ai pas le droit.

-Où suis-je ?

-A l'hôpital, ma petite demoiselle, mais vous avez vraiment l'air d'aller mieux, dites moi ?

-Depuis combien de temps, s'il vous plaît ?

-Trop longtemps déjà, bien trop longtemps pour une belle jeune fille comme vous. Regardez votre maman, elle vous pleure si souvent, elle est toujours là, chaque jour.

-Personne d'autre ?

-Quels autres ?

-Mon papy, mes frères, mon, ma famille !

-Non, je n'ai vu que votre mère. Je ne suis pas toujours là mais avec les collègues, nous en aurions parlé.

Elle blêmit, si l'on peut dire tant elle était encore si blanche, retombant dans un mutisme qui tait les réponses maladroitement et indiscretes. Le regard redevenait vif, la lèvre était bleue des morsures de ses dents. Le tourment était ailleurs, là où elle pouvait entendre les appels tus de ce vieil homme expirant de sa condition.

Cette douleur plus profonde taisait les autres mortifications, la nuit semblait plus réparatrice. Les sédatifs lui faisaient retrouver un semblant de repos

illusoire, qui, s'il n'était éternel, était celui d'une dépouille meurtrie.

Une autre nuit, le réveil violent du souvenir ravivait les plaies à peine fermées. Une goutte de sang giclait de sa bouche après la cinglante gifle de son père et allait s'écraser sur la vitre avant de s'écouler sur celle-ci, doucement, sans bruit. La bouche saignait des lèvres éclatées avant que la tête s'écrase violemment sur le verre brisant l'os qui protège l'intelligence. Un fleuve d'amertume tachait les cheveux du rouge de la honte, le regard se brouillait, et Angélique partait vers le sommeil de l'esprit sans souffrir et qui ne sait si un jour, il y aurait un réveil.

-Non, jamais plus cela.

L'infirmière était là à calmer l'apparence, le fond lui criait encore à la vengeance.

Encore d'autres nuits et peut-être des jours pareils. Pourquoi la lumière fait-elle si mal quand le repos presque perpétuel lui tendait à nouveau les bras ?

Le temps passait encore à tuer ses saisons quand celles-ci n'avaient plus vraiment d'importance.

Petit à petit, le supplice des nuits rejoignait le silence des jours, jusqu'à ce que les médecins décident qu'ils ne pouvaient plus rien faire de mieux en ce lieu. Il était temps que la jeune fille rejoigne d'autres murs blancs, moins sales encore, où l'on soigne le temps pour qu'il devienne plus supportable.

Là, fut le dénouement d'une autre ère, quand shootée des apaisants de la lucidité. Ces prétentieux soignants des

âmes pensaient guérir facilement les flétrissures d'un printemps trop précoce.

Ce fut une période qui ressemblait à l'éternité, au début l'âme était prostrée, ensuite elle faisait semblant de guérir. Rien ne justifiait cet enfermement abusif, les tourments pesaient plus que les sommeils et les nuits avaient les couleurs des ténèbres qui bordent les serments. Elle parlait du trop contenant pour qu'il ne soit plus trop vide.

-J'aimais à contempler ce grand-père, le soir, quand le silence respire la considération et suspend quelques heures les maux que l'on ne voit pas. Il se plantait dans l'ombre du crépuscule tombant, derrière la lueur d'une bougie, pour ne pas trop voir la véracité de ses phrases, seul au bout de la table, quand crépitaient les supplices du bois qui se tord dans les braises de douleurs pour nous chauffer. Rien dans l'atmosphère ne dérangeait, la mamie était depuis quelque temps rangée sous le marbre qui se tait. Seul le bruit imperceptible de l'encre poussée par la plume plus légère que les tourments, crachait ses blessures, pour qu'un jour d'autres yeux puissent lire ces moments. La lumière était pâle, le mystère vacillait au rythme du souffle qui venait de la nuit des temps, la main ne tremblait et les papillons noctambules taisaient leurs ailes.

La soignante en charge écoutait calmement. Tous les propos arrachés aux ombres pouvaient être des pas poussant plus loin vers la guérison.

-Que lui ont-ils fait ? Où est-il ? .....Il me manque tant !



Il n'y avait plus que cet homme pour porter ses paroles, le reste n'était plus que parenthèse de vie, pas encore de l'oubli, sa mère ne le méritait pas.

Hélène n'arrivait à comprendre sa fille et encore moins les propos évasifs de ce psy qui ne voyait dans les demains que des couleurs trop grises. Elles étaient proches physiquement, les mains se croisaient plus souvent, dans l'ignorance de l'instant, mais un gouffre encore de compréhension séparait les deux femmes. La mère ne savait plus comment montrer ses sentiments, la fille refusait inconsciemment ces bienfaits, n'acceptant dans l'apparence que le respect du sang. Un monde se dressait toujours entre-elles.

Des mois durant, les choses semblaient stagner ainsi dans un monocorde cérémonial des visites journalières. Qui n'a pu vivre d'instant semblable, pourrait croire aux blessures irréparables.

Les cicatrices de la peau étaient guéries depuis longtemps, les séquelles de la fracture du crâne se résorbaient aux dires des soignants, la guérison du reste était une lente agonie inversée. Les prémices d'une aube lointaine pointaient ses lumières frigides, écartant imperceptiblement les sombres nuées pour éclaircir peu à peu le regard.

Il fallut pourtant un jour se mettre à l'évidence, il ne servait plus à rien de garder Angélique au baignoire de l'intelligence. Rien que cela devenait un problème, la jeune fille n'avait plus l'espoir de rejoindre son grand-père. Elle ne voulait plus croiser le regard de celui qui

l'avait poussé ici, en des blessures des chairs et en celles du cœur, irréparables.

C'est bien sûr Hélène qui s'attela à la tâche, hors de question pour elle, d'isoler sa fille en un quelconque endroit, pour soulager ces autres, l'ignorant presque. Pas question non plus de réveiller les maux à peine endormis et qui la renverraient en de nouveaux murs blancs, en ces endroits où même les papillons ne s'aventurent pas.

Le personnel était regroupé devant le grand escalier qui mène à la lumière pour saluer cet être qui partait, au moins il l'espérait, vers un bleu aussi profond que celui de ses yeux. Dans le regard de ces gens, traînait comme une tristesse qui se voilait d'incertitude au départ d'Angélique. Elle laissait ici des sentiments profonds. Les longs mois de sa convalescence avaient forcé l'attention sur les profondes blessures du cœur. La grande patience et la compétence de ces gens avaient permis à la jeune fille de sortir doucement du profond des ténèbres. Les étreintes étaient profondes et sincères, imprégnées d'une nostalgie bénéfique. Et quand la jeune fille rejoignait presque à regret la voiture de sa mère, les mains qui s'agitaient semblaient frémissantes d'une véritable angoisse. Longtemps, Angélique posa son regard sur ces étrangers qui ne l'étaient plus. Sa main encore faible caressait encore la vitre quand elle ne les voyait qu'au loin pour saluer de gratitude ces personnes qui s'étaient dévouées à la guérison de son essence. Elle se retournait, pour tenter encore de les percevoir, la bâtisse devenait plus petite et disparaissait au tour du chemin. La lumière du jour était devenue blessante, l'appréhension n'apaisait pas le regard, elle était seule maintenant, plantée au côté de sa mère qui prenait soin à une conduite tranquille.

Aucun mot, aucun signe ne venait troubler l'instant, deux étrangères partaient vers un autre destin. Le chemin parut long à Angélique, elle ne savait où la conduisait sa mère. Mais qu'importe, quand il ne reste plus qu'une mère à comprendre, il suffit d'être près d'elle pour que plus rien ne vous manque.

Au bout d'un moment, elle crut reconnaître les bords du chemin.

-On va chez grand-père ?

-Oui, tu verras, je t'ai fait aménager la maisonnette, elle est pour toi seule, je vivrai dans la grande maison, je l'ai rachetée à ton oncle et à ta tante.

-Mais grand-père ?

-Il est trop tôt ma puce... plus tard.

Cette phrase cinglait les souvenirs de la jeune fille dans son mutisme, elle retombait dans son silence et évitait ainsi les mots qui lui feraient mal au cœur. Elle se moquait complètement du pourquoi de ses changements. Il ne restait plus qu'une centaine de mètres pour aborder le chemin qui mènerait aux souvenirs. Le virage passé, les yeux d'Angélique s'écarquillaient d'horreur, elle se redressa sur le siège, crispa les deux mains qui s'agrippaient au siège.

C'était un univers de désolation qui se jetait devant elle, le passé était blessé. Les grands tilleuls qui bordaient l'allée gisaient au sol sur le terrain nu des herbes d'antan, attendant que les tronçonneuses finissent d'achever leur destin. Un gros engin trônait sur ce qui restait de pelouse pour arracher les racines orphelines d'un passé d'un autre siècle et remodeler les terres pour un autre dessein.

-Il le fallait ma fille, ils étaient tous malades, ils menaçaient de se coucher au moindre coup de vent.

Angélique se rappelait cette phrase du Papounet:

*-Ils ont vu tant de laideur et de misère ces vieux branchus d'un autre temps, qu'un jour, ils tomberont par terre de la honte d'avoir pousser trop tranquillement.*

Un vrai sourire s'esquissait sur les joues de la belle, ces mots remontés à la mémoire étaient presque une régénération.

La maison était bardée d'échafaudages qui masquaient les travaux, elle devinait que tout changeait, se modifiait pour ne plus ressembler à ses hivers. Tout semblait être fait pour chasser les souvenirs de ces deux vieux, réconforts d'Angélique.

-C'est aussi nécessaire ma chérie, la maison nécessitait des travaux.

Pas l'ombre d'un frère, et encore moins celle de ce père violent.

-Que se passe t-il maman ?

-Nous habiterons ici maintenant, moi ici et toi là bas. Ton grand-père te donne la petite maison et il a souhaité que je rachète celle là pour être près de toi.

-Et, les autres ?

-Je ne suis plus avec ton père et tes frères m'ont tourné le dos. Ils préfèrent l'auréole éphémère de la fortune de leur père. Tu sais, ce fut très dur, mais ce n'est pas le moment, nous aurons le temps d'en discuter plus tard.

-Mais pourquoi tant de travaux ?

Pas de réponse, la mère ne voulait rentrer en des explications approximatives et préférait que le temps fasse tout comprendre à sa seule évidence.

-Ne t'inquiètes pas, tu vivras dans la petite maison plus loin, elle est restée telle que tu l'as connue.

La voiture fit le tour de la grande demeure et enfin, s'élevait au fond du jardin au milieu des ombrages qui paraissaient séculaires, la maisonnette de ses souvenirs. Elle avait retrouvé les pimpants d'un autre temps, mais gardait intact l'image du passé, bordée des fleurs et des arbustes d'autrefois. Elle égayait l'endroit, baignant dans la lumière vive d'un printemps finissant. C'était un oasis des temps, une image d'icône qui respire la vraie vie. La voiture s'arrêtait devant la porte. Le bleu des volets gardait la couleur de ce qui n'était plus. Ils n'avaient plus la fadeur de l'usure des pluies, mais encore le ton des images qu'on ne veut pas oublier.

Angélique regardait l'endroit, comme on ne regarde plus rien, un souvenir qui ne peut plus s'effacer telle une encre indélébile, debout, devant l'hagard du regard. Tout restait neuf et vieux à la fois. Ce geste de sa mère était plus beau qu'une sincérité. C'était comme un tableau d'un artiste peintre qui aurait tenté, dans la conviction de la beauté de l'art, d'accrocher l'éternité sur un bout de toile pour trouver la plénitude dans le fond d'un tube de peinture aux couleurs des sangs. Le sublime n'était pas très loin, les images semblaient sortir d'un hier.

Passé le vieux bois toujours usé de la porte, l'odeur de la vie transpirait de la pierre. Toute personne qui l'avait franchie ne pouvait l'oublier, ça pissait la vie sans que pourtant elle ne soit là.

Une âme habitait ici, même ce renouveau n'empêchait les boisures ancestrales qui habillaient les murs de parler des termes d'un autre temps.

Angélique poussait les battants de la vieille porte, la lumière était de l'azur comme ses yeux, dans ces bleus que l'ombre laisse échapper.

-Je suis revenue et je ne repartirai jamais plus.

Elle avait lâché cette phrase et regrettait déjà le sens de ses mots, sans doute par égard au sentiment de bien être semé par ces si bons grands-parents.

*« Angélique, que fais-tu dans nos rêves ? Tu nous parles comme une ombre trop discrète »*

La jeune femme secouait la tête pensant entendre les voix de suaire maladroit. L'heure était propice aux ressentiments qui viennent du fond de l'être, ceux que l'on ne peut simuler tant ils nouent les entrailles jusqu'à une douleur insoutenable. Angélique esquissait un sourire plus franc, un semblant de vie lui brûlait les artères. Hélène était restée, plantée sur le palier, laissant seule sa fille s'enivrer des effluves d'un bonheur presque retrouvé. Le silence bruissait d'imperceptibles sons que seul l'amour permettait d'entendre, le passé s'exprimait pour qu'on ne l'oublie pas.

La mère, dans l'entrebâillement de l'huissierie séculaire, n'était plus qu'une silhouette sombre et encombrante, baignant dans un halo de lumière qui entraînait presque de force dans la pièce pour peut-être protéger la jeune fille. La maison semblait si grande à Angélique, et pourtant, c'était un petit endroit charmant, mais réduit quand même, avec ses deux petites pièces. La salle mesurait à peu près quinze mètres carrés. Elle était meublée d'un

bahut usé et hors d'âge, d'une table bancale et de quatre chaises au paillage ébouriffé, héritage du sang de ses aïeux. L'autre pièce était la chambre d'une dizaine de mètres avec en séparation une cloison qui intégrait le coin douche côté chambre et le coin cuisine de l'autre. Mais quel charme, quelle sérénité, quelle sincérité, que du baume pour les maux d'Angélique.

Sur la table de la petite salle trônait un trophée du passé, planté dans le cristal bleuté et ciselé de la main d'un artiste inconnu. Des pétales de velours oubliées des senteurs ressuscitées, rappelait l'adresse des doigts du Papy qui choyait d'amour ces belles épineuses. Les mains gantées taillaient et gâtaient ces princesses de fleurs pour qu'elles soient plus belles. Coupées, il les offrait à cette mamie, un plaisir simple des fruits de la terre et elle se moquait qu'elles ne soient livrées par un quelconque Interflora. Rien que ces senteurs discrètes dans cette lumière qui l'est moins, donnaient à l'endroit, des couleurs s'échappant d'un album écorné. La subtilité supplantait le sublime. La discrétion de la décoration faisait plus encore ressortir ces instants cachés dans les coins des pierres blessées de la disparition des mains qui les firent assembler.

L'endroit respirait le quiet des spectres discrets. L'humeur d'un fusionnement de l'air semblait encore faire croire à l'effluve d'un café qui passe lentement et qui attendait éternellement ces vieux pour qu'ils y trempent leurs lèvres assoiffées. Angélique ressentait une sève monter en sa mémoire et aviver les meilleurs moments d'un monde qu'elle ne voulait plus oublier.

-Angélique, je te laisse t'installer, tout ici est à toi, regarde dans la chambre, tes affaires y sont rangées.

La jeune fille se retourna d'un pas vif et véhément, elle retrouva sa mère toujours coincée dans le halot de la porte d'entrée. Elle souleva lentement ses grands bras, entoura délicatement les épaules fatiguées de sa mère, l'enlaça et laissa tomber tendrement sa tête contre la poitrine si bien garnie et qui l'avait tant nourrie. Elle l'embrassa avec la douce envie de montrer de l'amour, elle bisa longuement le cou tendu et vieilli de sa mère pour retrouver depuis si longtemps un sentiment paternel.

-Ah ! Maman...

Ce furent les seuls mots, mais la profondeur de leurs sincérités suffisait, aucun autre n'était nécessaire. L'ombre de la génitrice s'évanouissait pour ne plus laisser qu'un grand cadre de lumière. La jeune fille semblait vivre un nouveau moment, le visage avait retrouvé le lisse d'un bien être, quand les rides de la douleur s'effaçaient un instant. Mais, passé ce temps sans nuage, de gros cumulus chargés des pluies assombrissaient le regard. Ses pensées étaient maintenant destinées à ces deux vieux qui bâtirent l'endroit de leurs seules mains, avant de construire l'autre, bien plus grand. Elle humait les senteurs de ce passé qu'elle ne pourrait jamais oublier. Elle eut aussi une pensée pour sa mamie au marbre sans doute déjà oublié des autres. Elle irait demain refleurir les souvenirs. C'est surtout son papy qui occupait son esprit. Où était-il ? Que faisait-il ?

Il était temps de parler à sa mère et que celle-ci lui déballe tout.

Le reste de l'après midi s'écoula lancinant, aux rythmes des regards peu rassurés d'Angélique. L'endroit bucolique apaisait l'anxiété, les parfums enrhumés de cet automne



amputé, parlaient à la mémoire. Dans ce petit monde bien rangé et si propre, Angélique avait remisé chaque chose, chaque affaire à ses convenances. Tout lui semblait presque idéal, les chants des bestioles à ailes endormissaient le jour, la lumière se repliait sur elle-même. Elle se leva de la chaise, repoussant celle-ci contre la table, elle jeta son pull blanc sur les épaules et sortit pour rejoindre sa mère pour dîner ensemble. Angélique tira la porte et la clancha, sans même tourner la clé dans la serrure. Du pas lent des personnes qui ne savent plus où aller ou de celui de ces vieux retraités attendant patiemment la fin de leur histoire, elle se dirigeait par l'allée qui joignait les deux bâtiments. Les graviers gémissaient sous la chaussure, blessant la quiétude de cette soirée. Angélique prenait le temps de promener son regard persévérant à chaque entour, cherchant peut-être un signe réveillé d'un passé endormi. Il n'y avait qu'environ une cinquantaine de mètres et pourtant elle prit le plaisir de choyer l'instant, non qu'elle eut une quelconque inquiétude à dîner avec sa mère. Non, les blessures de l'époque des murs blancs laissaient place à une liberté, liberté de penser principalement.

Elle poussait la grande porte en bois de la bâtisse, passant sous l'échafaudage indécent du renouveau. La lumière fadote d'un réverbère d'un autre âge, usé de ses services, tentait de repousser, l'ombre plus loin. Les gros gonds mal graissés chantaient leurs découragements et invitaient Angélique à franchir le pas. Sa mère venait à sa rencontre. Elle la trouvait plus petite qu'autrefois, le poids des blessures du temps devait peser lourd sur ces épaules si frêles. Une nouvelle et longue étreinte liait les deux femmes pour ne plus faire qu'une. C'était pour la jeune fille un moment de volupté, précaire soit, elle retrouvait

enfin quelqu'un qui pouvait la comprendre hors de ce papy écarté.

Elle la prit par la main et la guida vers la salle baignée de la lumière des lustres qui n'en avaient plus depuis bien longtemps. Angélique avait bien remarqué que tout ici était changé, sauf en cet endroit qui gardait encore les couleurs et parfums d'autrefois. Elle en avait cure de ces changements, cela ne l'intéressait pas, son petit endroit à elle était intact ou presque, rafraîchi à peine, et lui suffisait amplement. Elles s'assirent toutes les deux au bout de la table qui n'avait jamais paru si grande, face à face. Angélique posait son menton dans ses deux mains en vé, les coudes posés sur la table, l'un contre l'autre pour ne pas glisser sur le bois trop lustré. Elle ne quittait sa mère des yeux, le regard rivé dans celui de l'autre, guettant le moindre signe apaisant. Jamais elle n'avait tant regardé ce visage de si près, l'instant était magique, la quiétude pas moins, une atmosphère étrange et liquoreuse comblait de plénitude les deux femmes. Un baume recouvrait les plaies et en ce moment précis, chacune retrouvait la fierté de l'autre. Les sentiments rendaient les gorges muettes, les voix de cette nouvelle naissance attendraient, chacune ne voulait rompre le ravissement de l'instant.

-Ma chérie, que je suis heureuse de te voir là, j'ai eu tellement peur, je sais qu'il te faudra encore beaucoup de temps, je serai là avec toi, rien qu'avec toi.

Ces derniers mots excitaient la curiosité de la jeune fille.

-Mais maman, mes frères ?

-Ne t'inquiète pas pour eux, ce sont des beaux ingrats. Ils sont majeurs maintenant et ils marchent bien dans les

pas de leur père. Depuis que je ne suis plus avec lui, ils ne viennent que de temps à autre, quand ils ont besoin d'argent.

-Ils sont venus me voir ?

-Non, mais il ne faut pas que tu leur en veuilles trop, leur père a trop d'influence sur eux.

-Mais maman, quand est-ce que je les reverrai ?

-Je ne sais pas.

-Et papy, maman ? Mon vieux papy.

-Ma pauvre chérie, il faut que je te raconte tout, le pauvre homme. Tu veux boire quelque chose ? J'ai encore une vieille bouteille de porto de ton grand-père.

-Oh oui ! Un vintage de papy.

La mère se leva, prestement, pour atteindre la porte du buffet. Elle ouvrit un battant et en sortit deux verres un peu poussiéreux, elle prit un couteau posé tout près des couverts près à être servis. Elle coupa soigneusement la capsule qui couvrait le bouchon pour l'extraire délicatement. L'arôme d'un plaisir retrouvé chatouillait, d'une effluve ancienne, les narines de la jeune fille. Des images furtives reconquises dans un passé pas si lointain retrouvaient la mémoire.

-Maman tu te rappelles, quand papy et mamie prenaient leur petit apéro chaque soir.

Le glouglou rougeoyant de ce vin spiritueux glissait dans les verres, un plaisir pour les papilles. Une trinquette complaisante entrechoquait les verres.

-Ton grand-père, ma chérie, c'est un homme bien, il ne mérite pas ses fils et ceux-ci ne méritent non plus un

père comme lui, heureusement qu'il y a ta tante, mais elle habite si loin. Chaque mois pour autant, elle redescend pour le voir, c'est un grand voyage à chaque fois. Ton pauvre grand-père a tellement souffert de te savoir dans cet état. Il se reproche ce qui est arrivé et particulièrement de t'avoir embarqué en sa galère, il pense que tout est de sa faute. Je vais le voir chaque matin, si tu veux demain, tu viendras avec moi ?

-Oh ! Maman, j'ai tellement hâte de le revoir, de l'embrasser, de lui dire combien je l'aime.

Une grande complicité liait les regards, chacune d'elle semblait comprendre l'autre.

-J'ai quelque chose à te dire, mais avant, il faut que je te raconte tout du jour de ce drame. Ton père et ton oncle, au lieu de s'affairer pour toi, s'occupèrent de lui, lui reprochant ce dénouement tragique. Toutes les calamités de la terre étaient de lui et pour chacun d'eux, le sang qui tachait les sièges du beau 4x4 était de sa faute, entièrement et uniquement de sa faute.

Quand l'ambulance des pompiers t'emmenait, ils le firent monter de force dans l'autre 4x4 de ton oncle. Ton grand-père pleurait sans se défendre, malheureux de te voir partir dans l'incertitude de ton destin mais sans savoir la gravité de la situation. Il était stoïque dans la punition, la pureté de ses pensées du cœur ridait son visage, l'honnêteté de ses sentiments pissait par tous les pores de sa peau. Il était blessé, non de la connerie de ses fils, mais de te savoir mal. Il criait à souffrir à ta place, loin de nous, loin de tout.

Ton père et ton oncle le firent interner dans un hospice, le directeur de l'établissement était leur ami de chasse en Sologne.'

La mère reprit son souffle, et avala une petite gorgée de ce baume des souvenirs.

-Et tante Jeannine ?

-Ta tante s'est opposée à ses frères, mais rien n'y put, leur décision d'anéantir la volonté de leur père était si forte, que rien ne les arrêta. Tu le verras demain, ce n'est plus tout à fait le même homme. Mais qu'il est intelligent le papy, il les a tous roulés dans la farine.

-Comment ça maman ?

-Quand ton grand-père apprit ce qui t'était vraiment arrivé, il sombra quelque temps dans un mutisme déprimé passif et si profond que personne ne pouvait plus percer une quelconque intention. Il se reclut dans un silence monastique et refusait de parler. Il n'acceptait de me voir seulement pour avoir des nouvelles de sa petite pépée.

Et un matin comme un autre pourtant, d'un ton autoritaire et sans doute mûrement réfléchi, il me demanda si j'étais d'accord pour porter plainte contre son fils pour ce qu'il t'avait fait. Ce fut sans doute très dur d'envisager cette solution, un homme orgueilleux comme lui, obligé de s'abaisser à cette situation, devait blesser son égo. La police m'avait demandé de faire de même pour engager une procédure judiciaire. Porter plainte contre le père de mes enfants ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Pourtant, j'étais bien consciente du mal qu'il t'avait fait, et je lui en voulais comme à mon plus mauvais ennemi. Mais je ne pensais pas que cela aurait pu servir à quoi que ce soit, les plaintes pour moi étaient affaire de voyous.

Elle s'arrêta un instant pour avaler d'un trait de ce nectar portugais. Elle blémissait à vue d'œil, raclait sa gorge trop pressée de cracher les vérités.

-En fait, il voulait savoir si je voulais mais il ne m'avait pas demandé de le faire.

-Hélène, nous n'avons pas toujours été d'accord et je ne vous ai assurément pas toujours compris, mais maintenant, vous êtes la seule à venir me voir. Qu'importe le passé, je n'ai ni le temps ni le choix. Pour ma petite-fille, je ferais tout ce que je peux, quitte à tout faire éclater, quitte à tout détruire, sauf elle bien évidemment.

La mère explosait en larme, les mains tremblaient comme les feuilles d'automne avant de tomber, elle était bouleversée de raconter un truc pareil. D'une voix tremblante, elle continuait :

-Il t'aime tant ton grand-père, que j'avais honte de ne peut-être pas t'avoir assez aimée. Je me cherchais toutes les excuses du monde, ma vie de travail, tes frères, ton père, toi pas facile, et tout le reste. Mais il n'y avait pas besoin d'excuse, il t'aimait et t'aime d'un amour indestructible comme dans les vieilles histoires des couples impossibles. Vu de l'œil des concierges qui ne nettoient plus les escaliers, ce n'était pas normal, et chacun peut y aller de son imagination quand il ne voit plus rien la porte fermée.

Ton père savait qu'en les chaumières, au coin des âtres indiscrets, les langues se déliraient, et ça le rendait fou. Il racontait à qui voulait bien l'entendre ces sordides histoires d'incestes supposés. Tu te rends compte ! Un

père dire ça de sa propre fille et de son propre père, j'ai honte d'avoir écouté sans crier, j'ai honte de m'être tue.

-Le salaud, il ne comprend rien, il n'a jamais rien compris et ne comprendra jamais rien. A part ses petites vacances, son gros 4x4 et sa maîtresse, je suis convaincue qu'il a une maîtresse. Quand on a sa situation, une maîtresse même analphabète, cela fait bien. Tu sais ma fille, je me suis longtemps posée la question, il y a bien longtemps qu'il ne s'occupe plus de moi, mais je lui ai toujours trouvé l'excuse de son travail. Ses déplacements imprévus auraient du... mais quelque part je m'en foutais. Qu'importe, c'était ma sauce et elle ne prenait plus.

Elle voulait rapidement clore le sujet pour reparler du papy.

-Il était beau dans ses certitudes saignantes, tellement il était blessé dans son orgueil et tellement il ne voulait rien montrer.

Puis, quelques demains après, il m'annonça que tout était arrangé. Je lui ai demandé ce que cela voulait dire, je ne comprenais rien.

Elle ravala d'un cul sec un autre verre, ses joues rosissaient du vin qu'elle buvait et qui n'avait plus le goût, que du parler. La voix était plus chancelante, le geste moins évident, et le verbe pâteux. L'alcool commençait à faire son effet et aidait cette femme à enfin cracher ses vérités.

-Hélène, ma fille, ce fils maudit ne vous importunera plus, ni toi, ni Angélique.

C'était la première fois qu'il me tutoyait, et qu'il me considérait comme une graine de son sang. C'était un

aveu d'impuissance vis à vis de ses propres fils. Quelle douleur pour cet homme si fier jadis, de montrer ses blessures de cœur à une presque étrangère. La réalité était plus blessante que la lumière d'un jour nouveau, mais il voulait aider sa fille et cette autre même si rapportée pour protéger sa Liliq.

-Que voulez vous dire Henri. Moi aussi je m'enhardissais, jamais je ne l'avais prénommé, seuls des 'il' ou 'lui' ou toute autre facilité me permettait d'éviter et le tutoiement et de prononcer le prénom de ce patriarche un peu encombrant.

-J'ai vu hier l'avocat de mon fils, puisqu'il ne dédaigne plus venir me parler. Nous avons convenu que tu ne porterais pas plainte, ni Angélique, mais il faudra que tu lui demandes. En contrepartie, nous laisserons à Angélique la petite maison, ce sera sa maison et définitivement. Il te donnera sa part sur ma maison, et ta part de la votre. Il rachètera les parts des autres pour qu'elle soit à toi seule. Moi, je te signerai une procuration pour valider le tout, ma fille est entièrement d'accord, et pour l'autre, il se démerdera avec son frère.

-Mais Henri, nous ne voulons pas de cela !

-C'est la seule chose que je puisse encore faire. Tu sais, je ne sortirai pas de sitôt d'ici. L'avis de ma fille, Hélène, ne pèse pas grand chose face à ses deux frères, je suis fou que veux-tu, à ce que disent ces deux bâtards. Jeannine placera sa part sur un compte pour mes besoins si j'en ai besoin. Elle est gentille, elle ne ressemble pas à ces deux autres, mais elle habite si loin.

-Mais maman, pourquoi Papy fait-il ça ? Pourquoi ?



-Il t'aime trop ma chérie, tu es son vrai sang, son pur-sang, tu es comme lui, tu penses comme lui. Il est malheureux de ce désastre, il veut que tu ne manques de rien, et il n'a aucune confiance en son fils. Je n'arrive pas à comprendre et je crois que je ne comprendrai jamais cet amour qui vous lie, mais je suis assurée de la force qui vous unit. C'est si rare et si beau, cette fusion est gênante pour tant d'autres qui n'ont le courage d'assumer ce que tu as fait.

-Maman, je me moque de tout ce qui se dit, excuse-moi, je veux savoir comment va papy.

Et là, le plomb écrasait la vérité, il assombrissait le regard d'Hélène, le réalisme reprenait le dessus sur ses paroles.

-Ma chérie si tu veux, tu viens le voir avec moi demain.

C'était une réponse sans vraiment l'être, elle taisait le temps jusqu'à ce qu'il ne file plus, mais suffisait à l'instant. Les mots se tarissaient comme une source de chance, les yeux perdaient de leurs éclats.

-Je t'amène à manger ?

-Non, maman je n'ai pas très faim, un peu de gâteau à apéro me suffira.

-Remarque ma fille, moi non plus, je n'ai pas très faim.

Les deux femmes avaient liquidé la bouteille et le vin bu, commençait à voiler les esprits, tant il avait délié les langues. Les deux femmes étaient un peu saoules, plus rien ne les séparerait maintenant, les doigts de chaque main se soudaient à ceux de l'autre pour que le flux du temps exorcise les sentiments.

-Et mes frères maman ?

-Je ne veux pas en parler ce soir, j'en souffre tellement, quand tu iras mieux ma fille si tu le veux.

Angélique s'était rapprochée de sa mère, les destins mêlés n'étaient plus qu'une enveloppe, les mortifications se portaient sur le même sein.

Longtemps, dans le silence qui encombre les nuits, les deux ombres restaient en une, tel un désir d'entrevoir un demain sans bouger.

La jeune fille s'allongea sur le canapé et quitta la réalité, bordée de l'attention d'un amour qu'elle ne voudrait plus partager. Ce fut le premier jour d'une nouvelle histoire avant d'autres qui ne seraient peut-être pas pareils, avec les blessures des noirs qui se réveillent dans les cauchemars et les rêves inaboutis et sans fin.

La jeune fille s'était assoupie sur le cuir, qui en avait vu bien d'autre. Était-ce l'effet du vin ? Le sommeil était de plomb, sa mère l'avait couverte d'une vieille couverture aux parfums des amours passés, c'était celle qui couvrait les jambes de la mamie, quand elle faisait sa sieste ici.

La nuit fut courte ou si vide que le jour pointait déjà ses premiers rayons qui caressaient les paupières toujours alourdis.

Angélique se frottait les yeux, réalisant où elle était, un peu surprise. Elle se retourna contre le cuir comme pour fuir l'éveil et ses épreuves habituelles. Elle gesticulait pour caler ses fesses dans le creux du canapé, un parfum de café lui chatouillait la narine. Sa mère était déjà debout, les nuits n'étaient que prison pour elle et le jour libérait enfin les caresses du regard sur cette enfant blessée.

C'était, et ce ne serait plus que le seul plaisir, s'il peut en être un, à vivre.

Le peuple des nuits s'évanouissait peut-être ainsi et le bleu du jour retrouvait sans doute un peu plus d'éclat.

-Ma chérie, tu es réveillée. Elle portait, coincé entre ses deux mains, un plateau chargé des plaisirs d'un matin, café, lait, pain frais, confiture du grand-père, beurre baratté et autre gâterie qui éveille l'appétit.

-Maman, pourquoi tant ?

-C'est normal ma chérie, c'est normal.

Le deuxième normal s'allongeait comme un regret et presque comme un reproche.

-Qu'est-ce qu'il y a maman ?

La mère posait le plateau sur la table du salon et s'agenouillait tout près de sa fille. Elle s'effondrait en des larmes si étouffées qu'elle devait venir d'un bien lointain dépassé.

-Ma pauvre chérie, il faut que je te dise, ce n'est pas facile.

Les sanglots empêchaient les mots de s'échapper, coincés dans la glotte qui ravalait des salives usées des remords. Les larmes n'arrivaient plus à couler, elle hoquetait par la peur de parler.

-Il faut que je te dise. C'était difficile d'exhumer des blessures depuis si longtemps enfouies.

-Quoi, maman ? Et contrairement aux hivers, c'était la fille qui caressait les cheveux de sa mère.

-Maman qu'y a t-il ?

-Angélique, c'est ton père... le temps suspendait son élan, les verbes leurs consistances et la mère la sienne, raclant le goitre pour retarder un peu un autre mal.

-C'est ton père Angélique.... Ce n'est pas ton père.

Enfin, elle avait vomi sa vérité, libérant la lumière et les frustrations du passé aussi.

L'instant pesait sur l'histoire de ce monde. Tout semblait s'écrouler en cette bâtisse qui n'était plus que de carton froissé avec ses escaliers de papier, mais le délabrement n'était que dans le cœur, dans celui de la mère.

-Qu'est ce que tu racontes maman ?

Elle reprit ses consciences, le souffle retrouvait un calme précaire, le silence pesait comme une déchirure de l'âme.

-Ce n'est pas ton père, ce n'est pas lui ton père.

-Maman tu délirés, arrête ça ne sert plus à rien, de toutes les façons ce n'est plus mon père, n'en rajoute pas plus pour autant.

-'Il ne l'a jamais été ma pauvre chérie, ce n'est pas lui ton géniteur.'

Un nouveau silence s'installait, même les cris de la nature semblaient s'être tus. Un vide habitait l'instant qui se désemplissait de son importance. Angélique regardait sa mère comme une étrangeté qui s'asséchait de ses souffrances.

-Qu'est ce que tu veux dire maman ?

-Quand j'ai connu ton père, j'étais déjà enceinte.

-Maman !

-J'ai connu quelqu'un longtemps avant mon mari et ce connard le jour où il apprit ma grossesse, il m'a quitté. Pourtant nous étions ensemble depuis quelque temps. Le lendemain, il est parti sans un mot, sans ses affaires avec mes souvenirs, comme si de rien n'était, pour me faire plus souffrir sans doute.

Elle reprit son souffle. Angélique écoutait presque sans surprise, ces mots qui soulagent les consciences blessées des silences de tant de nuits éternelles à ne plus dormir, quand le regard est usé de voir le vide des noirs obscurs et quand la paupière tombe de ne plus avoir la force de penser.

-C'était il y a longtemps, mon mari était le frère de ton vrai père. C'était un homme qui attendait, tapis dans l'ombre de son frère, pour fondre sur les proies, laissées par son frangin. Et ce coup ci ce fut moi, il n'avait le courage de trouver lui-même l'amour, et préférait attendre les miettes de ceux de son frère. J'étais désemparée, et n'avais trop le choix pour sauver un honneur bafoué. Il me promettait monts et merveilles, j'acceptais la situation. Je ne l'aimais pas vraiment mais je pensais que le temps ferait que tout s'arrangerait. Il fallait un homme qui te reconnaisse à ta naissance, il l'avait accepté.

-Maman, alors c'est tonton ?

-Eh bien oui, donne moi un peu à boire ma chérie, j'ai une soif du diable !

-Mais maman pourquoi avoir accepté ?

-Il avait été malin sur ce coup là, il a bien profité de mon désarroi, il savait bien que j'étais au pied du mur,

combien de fois j'ai regretté, et il y eut tes frères, fruits de compromis lamentables.

Le moment était bizarre, une âme se libérait, l'autre comprenait que son sang n'était pas contaminé des haines qui emplissent les mémoires, mais d'un autre qui ne devait être pas plus pur pour autant. Angélique était perdue, elle retrouvait le cœur de sa mère sali des amours avec son propre oncle, et celui-ci ne respirait pas la quiétude. Des tas d'images se mêlaient soudain devant son regard englué, toutes défilaient, sans qu'elle ne comprenne rien ou si peu. Seule certitude, elle n'était en fait que la fille de sa mère. Seuls quelques mots s'extirpèrent de sa bouche empâtée.

-Et mes frères maman ?

-C'est bien leur père. Quand ils étaient petits, j'étais encore leur mère, même si je n'eus beaucoup de choix sur leur devenir. Aujourd'hui, ils savent comme toi, et avec leur père, ils me le font bien payer cash. La jalousie malade vis à vis de toi, tue leur façon de voir les choses, et je ne suis plus qu'une salope qui a couché avec toute la famille.

-Maman, ma pauvre maman, ta vie, ta vie....

Ce furent les seules choses qu'elle pouvait exprimer, les sanglots envahissaient le fond des paroles, elle ne pourrait plus maculer le moment. Le calvaire était pour sa mère, et elle comprenait maintenant les attentions de celle-ci dans le passé. Quelque part cette souffrance la soulageait, les soulageait et ses douleurs lui devenaient moins dures à supporter tant celles de sa mère avaient du être un chemin de croix invivable. Les délivrances font mal, le gouffre de ces maux obligatoires appellent des

guérissons lentes et repoussent un instant au moins, les limites à la raison.

La nature se moque des épreuves des hommes, convaincue qu'ils ne sont indispensables. Les oiseaux piaffaient d'impatience d'avoir retenu leur cri un instant, les feuilles des arbres centenaires bruissaient après trop de silence.

Le temps et l'inconstance des vérités avaient tu les sentiments.

Derrière les murs des maisons et même les volets ouverts se cachent des calvaires que personne ne soupçonne. Mais l'amour reprend toujours le dessus.

Le tableau était trompeur, les câlins réconfortants pouvaient laisser croire à des amours interdits, comme quoi, l'apparence peut être trompeuse. L'amour n'a pas honte de ses spectacles.

Le calme retrouvait ses esprits, et le zénith retrouvait son soleil extérieur. Les deux femmes étaient toujours l'une contre l'autre, il fallut que le coucou retrouve sa voix et crache son impatience pour que l'heure recouvre sa vraie valeur.

-Angélique, il faut se préparer si tu veux aller voir ton papy.

Ces mots arrangeaient les autres, ces obligations séchaient les larmes, et interdisaient de comprendre les maux d'autres personnes comme ce vieux et sa petite femme, qui avaient du aussi souffrir de ces situations alambiquées. Comment vivre ces compromis sans socle et taire durant tant d'années, le vrai à une personne si aimée ?

-Maman, viens là deux minutes ?

Un bisou bien collant sur la joue éveillait les roseurs. Angélique avait l'œil vif d'une femme avisée, ces aveux avaient éclairé bien des questions de son passé et en éveillaient bien d'autres insoupçonnées. Mais ce n'était pas le moment de poursuivre ces discussions qui faisaient remonter en les mémoires des tourments ignorés et incompris.

Angélique baignait rageusement le pain beurré au sel par sa mère dans le café qui fumait de réconfort, comme pour se venger d'une diète d'amour forcée. Enfin un moment de tendresse du temps, oublié depuis longtemps, la renaissance était fragile, mais elle était un cordon ombilical virtuel, irrigué d'espérance et qu'il ne fallait couper trop tôt.

-Maman, je vais me doucher et me changer.

-Je te prends en passant !

La jeune fille, encore vêtue de son hier, défroissait les plis de la nuit de quelques coups de main. Elle s'engouffrait dans la lumière éblouissante de ce jour d'un printemps trop précoce, à croire que l'hiver cachait encore quelques rancunes, pour des demains de saints glacés.

Angélique était prête, habillée des couleurs du temps, le printemps n'était pas que dehors.

La voiture pointait son pare choc au coin de l'allée, et déjà la jeune fille glissait sur le siège avant, près de sa mère. Il était neuf heures ou plus peut-être, et déjà les sourires des lèvres s'habillaient de quelques angoisses. Elle partait vers un vide de mémoire, un manque d'amour et de bien d'autres choses. Elle allait retrouver son papy



blessé de l'insuffisance de ses fils, le vrai sang de sa vie. Elle était inquiète, nul mot ne quittait son silence, les azurs des dehors n'avaient plus d'importance.

Le chemin ne fut pas trop long, une demi-heure peut-être, et le bâtiment plus austère qu'un mauvais souvenir, grandissait pour rapprocher ces deux inséparables. La jeune fille ne pouvait contenir des tremblements, le visage perdait de ses couleurs, la glotte avalait régulièrement les salives nerveuses. La voiture ralentissait vers le parking, le hideux bâtiment ne montrait aucune âme. On pourrait croire qu'il avait été déposé là par le temps, noirci des orgueils blessés, pour punir les visiteurs d'avoir oublié ici une branche de leur arbre, arrachée aux troncs par des pluies acides qui gangrènent l'insouciance des autres.

La chaleur pesait déjà, malgré l'heure matinale. Etait-ce vraiment le soleil ou le poids d'un amour égaré ? Nul ne le saurait. Les deux femmes, main dans la main se dirigeaient vers l'escalier de pierre qui menait à l'entrée, barré d'une grosse porte de bois fermée. Angélique était pressée mais ne pressait pas le pas. Elle craignait cette rencontre et derrière cette porte, cet univers carcéral de l'intelligence. Un doigt sur la sonnette et le dictaphone crachait d'un son de crécelle nasillard un :

-Qu'est ce que voulez ?

-C'est pour voir monsieur Le Lièvre.

-Attendez un instant !

La lourde porte laissait un battant qui paraissait si petit que pour passer dedans, chacune baissait la tête alors qu'il n'y en avait nul besoin.

La voix avait un regard qui rebutait l'amabilité.

-Venez vous inscrire ici !

Angélique et sa mère remplissaient le livre des visites.

-Je crois que vous savez où c'est ?

-Oui.

Elles quittèrent la matrone, pour s'engouffrer dans un couloir sombre, les peintures ne devaient avoir le souvenir d'un pinceau et l'éclairage moribond semblait d'un autre temps. Il fallut grimper un escalier tout aussi vétuste que des certitudes politiques et franchir un autre corridor tout aussi inhospitalier.

Une porte barrait maintenant le passage. Il fallait à nouveau montrer patte blanche. Ensuite une blouse blanche ou qui le paraissait au moins, guidait les pas pour stopper devant une porte grise des salissures du temps avec un numéro peint par une main insuffisante.

-Je repasserai tout à l'heure, vous pouvez entrer.

La jeune fille était raide de l'incertitude, dans l'obscur, ses habits de couleur semblaient presque indécents.

C'est la mère qui frappa deux coups avant de pousser le battant gémissant. Elle l'ouvrit doucement pour qu'il ne crie pas trop sa souffrance, l'encoignure montrait une autre désolation, à croire qu'ici tout rebutait à l'espérance.

Angélique avait le regard vif de la curiosité, elle attendait de croiser un bout d'une autre image. Une lueur du jour fatigué jetait déjà son dévolu par un petit rectangle dont les carreaux n'avaient pu distinguer depuis longtemps une main caresser ses poussières. La mère passait devant.

-Ah ! Hélène, quel plaisir !

Angélique reconnaissait bien la voix, même si grelottante, elle craignait le pire et le pire était là. Le seuil franchi, elle chercha très vite du regard son papy mais le pied ne put dépasser l'autre, paralysé par l'image.

Elle se mit les mains devant les yeux, et baissa celles-ci quelques secondes après, les larmes mouillaient déjà ses doigts, la fierté lui redonna une réelle prestance.

-Oh ! Papy, papy. Et ce fut tout ce que ses lèvres tremblantes purent exprimer.

Le vieil homme semblait vêtu d'un autre âge, les blessures du cœur et du corps avaient vieilli d'un siècle cet être autrefois alerte. Il se tenait debout, dans l'orgueil de paraître plus droit que les plaies ne le voulaient. Le cheveux gris comme les murs tombait trop long en boucle sur un visage fatigué. Le regard était usé et tentait tout de même une lueur. Les bras ballants tombaient vers des mains aux doigts amaigris et tremblants. Le jogging de service un peu passé donnait une illusion d'un réconfort.

-Angélique ! Le ton surprit, le mot pétillait d'un bonheur acéré, les mains quittaient le long du buste pour tendre leur maigre vers la jeune fille. Angélique s'approchait d'un pas chancelant et tombait enfin en les épaules ossues du grand-père fatigué. Jamais, il n'y eut éclair plus vif en ce regard terni depuis longtemps. La mère était gênée et réjouie en même temps. Les cheveux de la jeune fille mêlaient ses anglaises aux frisures aplaties et jaunies du vieil homme.

-Oh ! Papy, tu m'as tant manqué.

-Toi aussi ma chérie, mais j'avais chaque jour de tes nouvelles par Hélène, elle s'est bien occupée de toi ta mère et de moi aussi.

La bouche d'Angélique retrouvait sa quiétude, elle passait tendrement la main sur le visage du papy, caressant le front et repoussant tendrement de ses doigts fins les mèches rebelles qui tombaient trop devant. La main glissait sur la joue, effleurant les rides du respect, plus longues qu'une vieille histoire et essuyait des larmes pas encore tombées. Les mains s'étaient rencontrées pour croiser les doigts et se nouaient tel celles des amoureux quand ils se promettent de ne jamais se quitter. Elle continuait avec l'autre main de caresser la tête et les bras de ce banni des temps et le vieux laissait faire cette impression de bonheur qui redonnait des couleurs à l'endroit réduit et austère. Longtemps, ils restèrent ainsi sans éloquence, nul ne voulait rompre le profond de l'instant, et la jeune fille en avait tant à rattraper, la mère regardait impassible et souriante aux bonheurs oubliés. L'étreinte était généreuse, les larmes du pauvre vieux tombaient sur la chevelure de la jeune fille, les lunettes s'embuaient d'un excès de chaleur. L'endroit baignait de ces contrastes, la luminosité des deux corps trompait la tristesse grisâtre de cette pièce. La porte se rouvrit et une autre blouse blanche distillait les pilules qui endorment les fiertés et tuent toute velléité.

-Allez monsieur Le lièvre, il faut les avaler.

Un timide 'Est-ce nécessaire ?' S'échappait de la bouche d'Angélique, elle s'assit sur le lit grinçant avant de retrouver près d'elle le vieux blessé de ses soumissions au bon vouloir de ses cerbères.

Ils s'échangeaient goulûment, de tout leur sens, les parfums des sentiments extrêmes que l'adrénaline exacerbait. Les secondes étaient religieuses dans leur sérénité et dans la foi de croire en l'autre comme un ultime destin. De longues minutes, pour la mère seulement, n'étaient ponctuées que par le bruit silencieux des larmes qui glissent sur la peau relâchée. Les regards avaient bien tenté de les retenir, mais le soulagement des âmes perdait toute volonté des orgueils. Les silhouettes parlaient, dans l'ombre des lumières usées des mots que l'on n'a pas besoin de prononcer. Le calme était lourd de ces confidences qui ne s'échangent plus que par les yeux. L'espace de ce réduit devenait immense, la lourdeur des grisailles de ces peintures s'éclairait des vapeurs qui portent la confiance. Angélique et le grand-père vivaient l'intense, tels des avides affamés. La porte s'ouvrit à nouveau, la rombière vêtue des blancs qui trompent la virginité, venait rompre l'instant comme les lames rouillées des guillotines qui chantaient en tranchant les destins aux noms des libertés que l'on enferme ici.

L'au revoir était poignant, une nouvelle séparation, ni l'un ni l'autre n'avait plus foi aux circonstances du temps.

Et pourtant, d'autres jours punctuaient celui-ci sans qu'aucune ombre ne ternisse ce petit coin de ciel bleu.

La mère laissait seule sa fille, près de son piédestal, elle ne voulait obscurcir l'extrême beauté de cet amour hors du temps, quand la conformité dicte ses lois trop complaisantes pour être respectées. Angélique puisait la force de ses pas, dans ces moments. Il n'y avait plus que cela et ces repas du soir avec sa mère qui portaient

confiance aux lendemains. Elle ne retrouvait qu'en ces instants les plaisirs des sens qui éveillent le sourire.

Les retours à la petite maison étaient difficiles de ces non- sens, la jeune fille ne comprenait pas pourquoi la porte de son papy n'était pas si bien gardée. Il devait y avoir autre chose...

Petit à petit, germe dans son subconscient, le possible que cette situation n'était pas normale, et devait être le fruit véreux d'un compromis, d'un marché des dupes. Le grand-père avait dû accepter cet état sans doute en compensation à tout le reste, la maison, cet héritage partagé et tout autre qu'Angélique ne pouvait deviner.

Jamais, elle ne voulut en parler à son papy de peur de briser un deal du déshonneur qui ruinerait les dernières forces du vieux à afficher un orgueil déchu des siècles dépassés et qui partirait en lambeaux.

Ces deux abrutis, son oncle, père de son sang et l'autre d'adoption, aussi ridicules qu'absurdes devaient penser qu'ici, le vieux n'aurait plus d'influence néfaste sur leur devenir d'égoïstes. Ils se moquaient sans doute qu'il crache la vérité à leur dégénérée. Ce qu'ils ne supportaient pas, c'était qu'une tutelle d'âge leur rappelle sans cesse qu'ils n'étaient que le fruit d'une erreur d'existence.

Les vérités silencieuses blessent plus encore que les méprises passagères, même graves. Les chemins des conformismes tuent l'image de paraître. Ces arrogances qui ne sont plus que des inconsistances, prouvaient qu'ils n'étaient qu'une parenthèse d'un destin, la plus grosse révélation d'une inutilité au reste d'un monde trop curieux et qui se lasse d'être mal né.

Angélique réfléchissait à comment venger cet internement forcé. Petit à petit, elle pensait qu'il fallait faire quelque chose pour son papy mais ne savait quoi.

Une lueur qui n'était sans doute d'espoir traversait les lames du volet mal jointes. Elle jetait un rayon indiscret et fadot sur le front d'Angélique éclairant un instant l'atonie et la jeunesse de cette personne entortillée de douleur dans les draps témoins encore d'une nuit agitée. Rien ne transpirait de ses maux, et pourtant il était aisé de comprendre le mal qui rongait plus son esprit que ses os. Une tangible quiétude baignait l'atmosphère taisant les souffrances. Un frémissement précédait un mouvement lent. Angélique se retournait, la paupière fébrile, elle s'étirait à cette luisance coquine et papillonnait, dérangée. La main frottait ses yeux d'ange et ce regard de Lique. Elle se réveillait doucement comme après un siècle de sommeil, lourd comme un passé interdit. Elle aimait à tarder quelques minutes, remontant les couvertures jusqu'au menton, le bras sous la tête, le regard rivé au plafond reflet d'un monde si bas.

D'un geste brusque, elle rejeta sur le côté draps et couvertures, témoins d'une nuit sans histoire. Elle sortit d'abord les jambes et s'assit sur le bord du lit, se frottant les bras et baillant. Le regard était abattu comme une habitude. D'un coup, elle était debout tâtonnant le sol de ses pieds pour retrouver et enfiler ses chaussons. Elle rajustait sa petite culotte en passant les mains entre elle et ses fesses. Elle avait souffert de cette nuit agitée, chiffonnée et mal mise avec comme une gueule de bois, la bouche sèche raclant le fond de la gorge pour expurger les mots de rancœur coincés dedans. Elle était le témoin

pervers de ces troubles nocturnes, eux qui ne devaient être que réparation neutre et docile. Angélique redressait aussi la nuisette aussi tourmentée que l'humeur de la jeune fille. Elle ébouriffa ses cheveux de ses mains tremblantes et quitta la chambre. La température douce trompait le temps et donnait à la belle l'impression d'une immortalité. Elle entra dans la cuisine et s'assit, seule dans son monde amputé du papouet. Ils étaient séparés depuis des mois, et Angélique lui en voulait un peu, mais pauvre homme dans quelle histoire vis-tu ? Elle se sentait bien plus orpheline de lui que de ses parents enfin de sa mère, parce que pour l'autre c'était un désert de sentiments. Elle se savait garant d'un savoir, des réflexions du sage et de ses vues sur un monde différent, une renaissance d'un devoir meurtri.

Les pensées étaient centrées sur ce vieux qui avait réconforté ce regard si longtemps, elle resta ainsi de longues minutes à penser et à dépenser.

Depuis quelques jours, elle avait décidé de poser sur le papier ce qu'elle avait reçu d'héritage de ce grand-père et compléter ainsi les premières écritures de cet homme qui pour elle, était l'assurance d'un avenir moins triste.

Elle se couvrit de la vieille robe de chambre usée et élimée et s'attela à faire du café frais. Rafistolée dans ses vêtements, froissée de son corps, elle se servit une tasse de ce jus qui définitivement la rappelait à la morne réalité de ce jour.

Cette aube était sans doute comme trop souvent, sans parfum, sans odeur, sans visite, sans travail, sans rien qu'elle et ses maux. Ce jour, il n'y avait pas de visite au vieux papy. Une éternité à occuper, un gouffre plein de ces riens qui font de la solitude une souche à la déprime.



Elle brancha le téléviseur d'un geste automatique. Elle promenait son regard sur l'écran sans crainte d'accrocher une quelconque vérité incertaine. Longtemps elle resta prostrée ainsi, à n'observer qu'une lucarne éclairée seul réconfort d'image et de son.

Au bout d'un moment, elle se secoua comme s'ébrouait Cabot quand il était mouillé et décida qu'il était temps. Elle prit sur le buffet un cahier à spirale vierge et ce crayon à papier qu'elle avait achetés la veille pour tenter de laisser une trace positive des enfers de ce papy égaré. Mais rien, rien ne tentait les doigts de s'activer, elle replongea ses lèvres dans le café refroidi et d'une moue avala le fond de la tasse. Elle regardait les dernières gouttes qui s'accrochaient au fond du petit bol. Comme dans un marc de café, où sont des desseins de vie, elle y voyait son grand-père les après-midi sous la tonnelle. C'est bien au fond des choses que gisent les vérités, amères, aiguës, là où les douleurs prospèrent.

Et c'était parti, sans rechercher la consistance ni la forme, elle laissa les écrits aussi décoiffés que sa chevelure tomber par la mine sur le papier buvant les lettres pour toujours les garder.

Le gris des ciels neigeux semblait refléter la lumière qui pour cette fois venait de la terre. Le blanc effaçait les blessures et les cicatrices encore béantes de l'esprit de l'homme. Les bruits étouffés par l'ouate réparatrice n'arrivaient à franchir l'ouïe des volets bleus, clos aux beautés artificielles d'une nature pas rancunière.

Tout semblait endormi, dans cette mi-pénombre, un faux jour, une méprise, une image d'icône écornée des épreuves de certains hommes.

Angélique était déjà assise, ignorant l'esthétique d'une coïncidence du temps. Elle s'usait les yeux à faire transpirer le carbone sur le papier. Avait-elle dormi vraiment ? Sans doute physiquement, le cœur lui dessinait déjà d'autres mots qu'il fallait absolument coucher entre les lignes indiscrètes avant que la lumière ne les vole pour les oublier. La douceur relative d'un zéro non pointé donnait des frissons aux chairs froissées d'un repos frustré.

*Qu'il serait beau ce monde sans ces gangrènes des politicards roudouillards qui s'évertuent à reprendre le métier qui leur allait si bien, dans le silence des autrefois quand ils salissaient l'écran de la télé familiale, de l'intérieur pour que nul ne puisse nettoyer ces volubilis d'une bile d'un foie malade. Ils ont pris le pouvoir pour ne plus le lâcher, pour impunément extraire royalement et indûment ces oboles, si lourdes que le ponctionné devrait se sentir léger. Ils devraient d'ailleurs les remercier de n'avoir comme soucis que le peu qui reste à dépenser.*

*Qu'aurons-nous après, quand ces dictatures usées auront montré leurs limites ? N'y a-t-il plus de souhaits que celui d'accepter ces affres douloureuses ? Est-il possible de trouver un autre chemin que celui de l'incertitude, en confiant nos demains à cette intelligence si nombreuse, éparpillée en ceux qui se taisent tant on les montre du doigt qui torche les fesses ? Nous ne voulons plus jeter l'expression d'une parodie de DEMO-CRASSIE dans les urnes.*

*Il faut laisser au temps le temps et même peut-être ralentir son cours s'il le faut. Il faut laisser à nos petits-enfants, un avenir véritable et propre. Ils s'y sentiront mieux que dans la lie qui s'épand aujourd'hui autour d'eux.*

*Quand ce monde va trop vite, l'autre, celui de la bourgeoisie des fonctionnaires bien assis veut résister pour garder à tout prix ces acquis des largesses des pouvoirs dévots qui les protègent. Ces protecteurs leur donnaient la lune pour qu'elle tombe et se brise sous nos pas endormis.*

*Ils promettent, promettent un bonheur authentique. Il faut ralentir le temps pour le rendre plus pur, rien de bien complexe pour nos chercheurs assoiffés de budget. Ça les changerait que de ne rien trouver.*

*Pourtant, s'il est un avenir à chercher, il devient urgent de découvrir un monde plus serein.*

*Rassemblons ces intelligences sclérosées à celles des concepteurs de téléphones mobiles pour qu'ils dépistent et rapidement ce qui ne noircira plus nos poumons et encore moins ce ciel d'azur. Il ne doit pas être bien difficile d'y arriver.*

*Regarde ces rentiers qui peut-être méritèrent ces murs qu'ils louent si chers. Pourquoi derrière les façades raccommodées et quelque fois propres, se cachent des fenêtres d'un autre siècle qui fuient d'air froid au vent des hivers. Parce qu'ils ne chauffent eux-mêmes les logements ? Pourquoi ne changent-ils pas ces croisées et n'isolent t-il pas les murs ? Parce qu'ils dorment en cette saison en AZUR, la fenêtre ouverte toute la nuit ! Les nuages nauséabonds qui engluent nos villes sont leurs moindres soucis. Ils préfèrent plus montrer leur belle voiture usant abusivement du carburant qui manquera aux véhicules de leurs descendants. Le loyer qu'ils touchent n'est pas une rente à vie, une partie même infime devrait s'investir aux besoins d'aujourd'hui. Ne serait-ce pas un des plus beaux chantiers de demains !*

*Il suffit de lever la tête sur nos façades des villes et de regarder l'état des autres murs, dans les cours que l'on ne voit des rues, pour imaginer que celles des miracles sont entrain de se multiplier.*

*Vous, les élus de ces riens, passez ces apparences, et allez humer comme ces chantiers méritent des truelles.*

La jeune fille leva un peu la main, et relisait son écriture, pressée de noter tout ce qui s'éternisait dans sa tête, mémoire de son papy. C'était brouillon, mais l'essentiel était là, elle reprendrait après, corrigerait, rebâtirait, présenterait autrement ces vérités un peu extrêmes crachées de jours en colère. C'est souvent après avoir vu, lu ou entendu une phrase que l'on rebâtit son sens.

*Et si tout allait à l'encontre des évolutions du temps, il faudra bien un jour nettoyer ce ciel, cette mer, et ces routes qui transportent toute la misère du monde. Il faudra bien que les frontières se rapprochent et que ces voyages pour pauvres supportent le coût de leurs salissures. Qu'elle est belle cette voûte dans laquelle crachent ces gras oiseaux zébrant l'azur, des excréments de kérosène !*

*Il faut retrouver la sérénité des valeurs et sans forcément tout faire disparaître, donner à chaque chose sa véritable estimation.*

*Qu'elle est belle la mer quand ces monstres de métal lavent leurs entrailles sur le dos de ces oiseaux du large et pire encore dans les viscères de nos poissons qui disparaîtront un jour !*

*Peut-on se contenter de ces pêcheurs d'élevage aux poissons gras et sans texture ?*

*Est-il normal de découvrir ces engins à six roues ou plus qui sillonnent nos campagnes pour déverser les engrais qui font pousser plus vite les algues toxiques qui polluent nos plages ?*

*Il faudra bien redonner à ces dinosaures mécanisés les limites à leur méthanisation, chacun a à y gagner sauf ceux qui y gagnent trop aujourd'hui. La mondialisation a les limites de l'avenir de nos songes. Pensons plus à eux qu'à nous, pour que nos générations à venir puissent encore boire de l'eau de robinet sans machine pour la fabriquer, se doucher sans parcmètre et penser aux leurs.*

*L'expansionnisme est terminé, celui de la chine promet tellement déjà, le SUFFISANTISME doit être de nos demains.*

*Il reste, je crois, si ce n'est le dernier combat, un autre plus dur, un autre plus droit. Dès que ce monde des élus du plus petit nombre aura disparu. Dès que l'avidité soif du pouvoir laissera la place à des horizons trépassés, nous pourrons alors construire une mémoire sans honte pour que personne ne l'oublie.*

*Il faut que les privilèges volés sur le dos des usés ne profitent plus jamais. Dame guillotine ne tranche plus que la mie, mais elle peut très vite retrouver le goût du sang pour se repaître et voir rouler à ses pieds des têtes aux yeux exorbités. La colère n'est pas si aveugle, seule la lâcheté d'être lâche donne la cécité, et si cela reste pareil, rien ne dit que le handicap soit éternel. L'eau bénite de Lourdes a, paraît-il, réveillé des sens endormis, l'eau rougie de nos caniveaux réveillera aussi la quête d'une justice plus droite.*

*L'appareil de l'Etat, cette machine infernale enrayée des rouages trop complexes, donne à celui-ci l'image d'un monstre qui a chacun de ses pas trébuché. A chacun de ceux-ci, il vacille un peu plus pour ne pas tomber encore. Il montre bien qu'il suffise de souffler aux cimes de son crâne désertique, ces mots qui font mal pour que ses pieds d'argile défaillent et fassent enfin choir l'image honteuse d'un pouvoir usé depuis si longtemps.*

*Il fut des temps où les chevaliers ou d'autres aventuriers partaient guerroyer pour de nouvelles conquêtes. Peut-on leur en vouloir ? Sous chacun de nos pas, il y a une terre qui sent encore le sang de ceux qui se sont battus ou pour résister ou pour conquérir. S'il fallait qu'on leur en veuille, nous serions sans doute autre chose, d'une autre race, d'une autre humeur envahie du trop de leurs descendance.*

*Il faut voir comment aujourd'hui ces gens du haut, despotes du temps, n'engagent ces mêmes batailles faciles et perdues d'avance. Ils n'ont le courage de partir loin de leur sol pour combattre le mal qui, sournois, entoure nos frontières. Ces gens là, planqués derrière leur bureau doré des avenues parisiennes, attirent le mal comme un pôle magnétique. Il est si puissant que de l'autre bout du monde choient près de nous, des êtres d'un autre univers.*

*Et telle la vermine qui détruit le bois de nos demeures, ils se terrent en nos banlieues puantes et en nos villes quand on y voit plus que des façades sans lézardes. Le mal y est installé, terré comme une revanche du temps, guettant son heure pour lever une armée. Ils jetteront l'opprobre sur les bonnes consciences ne tuant que quelques hôtes accueillants en patientant encore pour pire encore, quand leur nombre sera plus grand. Intégrisme honteux, quand tu ronges les pensées, tu pourris le dessein d'exister.*

Angélique relevait la tête. Après avoir relu quelques lignes, elle s'aperçut que la forme, même si avec beaucoup moins de consistance, ressemblait à celle des écritures de son vieux papy.

Angélique était devant son bol à finir son petit déjeuner, huit heures sonnaient à la cloche de l'église du village. Cela faisait déjà deux ans que celle-ci avait repris du service, histoire de rappeler que le temps avait retrouvé son cours et ne devait donner que vingt-quatre heures à la terre pour faire son petit tour. C'était agréable de boire tranquillement et de manger ce bout de baguette, assurance d'un gagne pain qui lui donnait du bonheur.

C'était il y a cinq ans maintenant que tout avait changé en ce coin du monde, dans ce pays autrefois ravagé par les humeurs galopantes d'un train de députés et de sénateurs. La vie y avait retrouvé le goût des fonds de marmite de grand-mère. Le schisme fut violent entre ceux des grandes villes et ceux des provinces tranquilles. Grâce à cette nouvelle assemblée cantonale, des gens appelés par le hasard et qui maintenant égrenaient les décisions les plus sages possibles, loin des pouvoirs des partis corrompus aux idées dévoyées d'un autre temps. Les grandes villes avaient voulu garder leur privilège du passé. Ces mal élus n'avaient rien compris de l'importance de ces nouveaux choix. Elles engrangeaient les misères et le climat devenait délétère. Les violences multipliaient les rancœurs et on entendait de plus en plus fort monter dans les chuchotements d'un soir chahuté, les véhémences des frustrés. Bientôt, et comme d'autres grandes villes, elles tomberaient sous le charme des tranquiliens.

Ici, les impositions avaient été divisées par trois, seulement le nécessaire à maintenir les investissements utiles, pas de révolution sur le fond, mais tout avait changé sur la forme.

Les élus n'étaient plus élus, ils étaient tirés au hasard et tour à tour sur une période d'un an. Et, pour défendre la bonne marche de cette région, il y avait le contre pouvoir des sages, ces personnes choisies pour leur considération des réussites de leur passé. Ici, les rats des pouvoirs absolus, ces autres aux ambitions démesurées avaient disparu, comme par enchantement, partis exercer leur talent de requin en des océans plus accueillants. Une grande sérénité baignait le climat pourtant humide d'ici. Ce ne fut facile d'en arriver là, il y en eut des sueurs acides, des mots vexants.

Chaque séance mensuelle du conseil voyait des discussions âpres et houleuses sur chaque sujet débattu. Mais tout allait au rythme de l'histoire qui se fait doucement et surtout, elle était maintenant l'aventure des gens qui habitaient vraiment dans leur canton.

Angélique se leva et ramassa son bol dans l'évier avec un sourire émerveillé, coincé dans l'angle des commissures de ses lèvres. Elle espérait que celui qui la courtisait maladroitement, se déclarerait un jour pour un avenir plus évident, pour le reste, tout était consommé. Elle lui laissait croire qu'elle n'avait confiance en lui pour qu'il se bouge. Elle n'était pas une beauté canonique comme on peut en distinguer dans les magazines people, mais tout de même, les regards des jeunes hommes ne pouvaient que se retourner sur son passage. Elle dégageait de plus, un charme plein et rayonnant de bien être.

Angélique fit tomber à ses pieds la robe de chambre bleue, délicatement, elle dénouait sa nuisette, la faisant glisser de ses bras pour la poser sur la chaise. Elle se



frottait les bras de ses mains avec énergie et se coulait sous la douche.

Elle était prête, vérifiait dans son sac, ses outils de travail, le PC, le bloc de papier, les imprimés et sa carte civile, encore une révolution administrative, mais au combien utile. Cette carte à puce était le seul et unique document nécessaire pour toute approche administrative, remplaçant la carte d'identité nationale, celle de la sécurité sociale, celle de l'employeur et pareil pour tout le reste. Cette période avait fait mal à tous ces fonctionnaires qui en fait, étaient obligés de sortir de leur bureau pour de nouvelles tâches et notamment celles de visiteurs civils. Elle enfourchait déjà son vélo à quatre roues ayant casé sa sacoche à l'arrière de celui-ci.

Elle travaillait cinq jours par semaine, quatre à rencontrer les habitants de sa circonscription, et un chez elle à rédiger le rapport de la semaine et aussi pour formaliser toutes les demandes de ses visités.

Ce job était si apprécié par les solitudes, les oubliés et les silencieux des masses populaires.

Le matin était réservé aux personnes âgées, l'après midi pour les travailleurs indépendants, et deux soirs par semaine, pour les gens qui n'étaient joignables qu'à ces heures là. Un samedi matin sur deux était aussi réservé aux personnes qui ne pouvaient être contactées autrement. Le lundi matin était repos, tout comme le samedi après midi et le dimanche aussi, bien entendu.

Ce matin était un mardi, elle avait préparé son itinéraire et sa première visite de ses trois mille habitants était pour le père Joseph. Il déprimait depuis le décès de

Berthe, ses enfants étaient loin et il s'était reclus en une retraite silencieuse telle une agonie intellectuelle.

Deux petits kilomètres et elle était sur le pas de la porte. Il était là, la casquette vissée un peu de travers sur une tête dégarnie. C'était de bonne augure, il y avait bien longtemps qu'elle ne l'avait vu ainsi, pourtant sa visite était impromptue.

D'un geste lent de la main, il lui fit comprendre qu'il l'avait vue, et ce petit sourire dans ce regard fatigué, montrait un incontestable plaisir à la voir. Elle descendit de son engin, le petit vieux l'enlaça virilement et lui smaka un baiser lourd de tendresse sur ses joues rosies. Elle eut une petite pensée pour son papoune sorti de la prison de l'ombre pour vivre lui aussi une fin tout aussi heureuse.

Ainsi, étaient les journées d'Angélique, avec ces moments de bonheur et de détresses profondes aussi.

Les ravages de l'alcool et des enfants battus n'avaient pas tous disparus. Mais tout était vraiment mieux qu'auparavant, et surtout, elle savait où le danger du temps pouvait se poser. Ce n'était une révolution, une évolution, mais d'une grande importance. Plus personne n'était complètement isolé, un petit fil rattachait encore ces malheureux à la réalité et nul besoin de crier pour faire entendre sa détresse. Ce système avait permis d'éviter le pire, d'échapper aux appétits abyssaux de ces élus qui voulaient surtout laisser une trace de leur vie sur terre. Ces beaux ne cherchaient surtout pas à s'occuper vraiment des trop nombreux déshérités qui bordaient leurs élections sans droit et sans plus de croyance à voter. Le plus important pour ces notables, était de choyer les leurs, pour protéger une pérennité à leur carrière d'élus, il faut dire que le revenu est très alléchant.

Dans le passé récent, nous avons vu comment les combats des causes voulues perdues d'avance s'égarèrent dans la non volonté de ces résistants d'un autre âge.

Ce fut de même dans la commune d'Angélique, le 'maire' n'était plus rémunéré, un paysan propriétaire de cent cinquante hectares n'avait besoin de complément à ses revenus. Il n'y avait plus de conseillers municipaux, élus protégés et protecteurs de leur idole de maire. L'assemblée était renouvelée chaque année par une tournante tirée au sort et seules les personnes aux revenus modestes touchaient une compensation, le temps n'appartient pas toujours à l'argent.

Cela avait permis de créer deux emplois, un comme celui d'Angélique et un autre pour soutenir la présence des intérêts de la commune auprès des communautés de villes. Les élus des cantons n'existaient plus, ceux des départements non plus.

Dans son village, Angélique ne pouvait faire partie de ce conseil, elle avait tant de contact avec la population et trop d'emprise possible sur eux, elle pouvait et être trop influencée.

Elle le savait, chaque action dilatoire la ramenait à une case départ, derrière un bureau à mouronner des heures de fonctionnaires. Elle avait un autre pouvoir, quand le vendredi, elle relatait aux choisis et aux sages le bilan de la semaine.

Elle se souvenait quand au début presque tout était à faire, ces heures innombrables passées à débattre des fruits de son travail, Aujourd'hui en une heure, deux au plus les grandes semaines, tout y était passé. Nul ne se trouvait complètement seul, ni complètement déshérité.

Ce n'était pas non plus la solution à toutes les difficultés mais une aide pour les régler, ce qui n'était pas toujours facile.

Elle se souvenait aussi de moments bien plus graves qui lui avaient torturé la santé.

C'était il y a quelques mois déjà, c'était un soir d'une tranquillité habituelle, elle fut appelée par les secouristes, le père Joseph avait eu crise cardiaque.

Jo était seul depuis quelque temps, il avait loué une partie de la maison à une jeune fille étudiante d'une grande ville voisine à un coût très raisonnable. En compensation, la jeune file entretenait la maison et le linge du vieux. Tout se passait bien comme un couple bizarre qui s'accommodait des défauts de chacun. C'était cocasse de les voir certains soirs, se promener bras dessus dessous, ça rappelait d'autres temps à Angélique. Elle avait l'âge de ses petits-enfants qu'il ne voyait malheureusement jamais.

Ses trois enfants avaient coupé les ponts avec lui pour des raisons différentes, mais le résultat était là, le désert affectif.

Sa fille était loin, presque à l'autre bout du monde pour un amour qui l'avait laissé choir sans billet de retour. Elle galérait et n'avait jamais eu le courage de revenir et d'assumer le regard des siens, orgueilleuse comme son père. Le plus jeune avait lui sombré dans les affres des abus qui sclérosent le raisonnement. Nul ne savait d'ailleurs où il traînait ses guêtres, sans doute ni si loin, ni si près, mais quand le fil est rompu, tout est bien éloigné.

Et il y avait Gérard, ce fils aîné ambitieux de ce qu'il ne pouvait pas, il avait renié son père pour de ténébreuses histoires d'héritage.

C'était aussi une évolution de cette nouvelle société, les règles sur les successions avaient changé.

Il faut dire que les propriétés et les terrains, même le plus petit lopin de terre, étaient devenus des investissements de retraite. Les familles se repassaient cet investissement, agrandissant sans cesse leur patrimoine. Il arrivait dans quelques villes, qu'il n'y ait plus rien à acheter, rien que de la location avec des loyers prohibitifs. Ces gens profitaient intégralement des fruits de leur placement sans réinvestir. Les locataires habitaient des taudis, mal isolés ou l'hygiène n'était pas courante, les crépis s'effritaient des murs, les canalisations fuyaient, les toitures aussi quelquefois. Pire, l'isolation était réduite à des fenêtres usagées de plus de cinquante années de service qui laissaient passer l'air presque autant que dehors. Ce n'est pas grave, ce sont les locataires qui payaient le chauffage. Les hivers étaient redoutables, rappelant d'autres époques avant que la guillotine ne chauffe les cous des profiteurs. Il ne restait plus que ces bouts de terre au fin fond de nos régions arides, où ne dorment plus que quelques irascibles. La chaleur gagnait sans cesse des demi degrés quand ils n'étaient entiers au point que ces terres devenaient plus désertiques qu'un Sahara. Les sécheresses devenues habituelles faisaient que l'eau devenait si rare qu'elle n'était vendue qu'en container, mais à quel prix !

Le monde de l'argent facile avait jeté son dévolu sur ces placements terriens.

Qui de tels sportifs de haut niveau, footballeurs ou autres artistes et aussi les notables des écrans télévisés, les politiques, et tant d'autres qui ne transpiraient qu'à préserver leurs emplois, n'avaient investi dans les villages de vacances, les vignes, les plages, les casinos, partout où les transpireurs pensaient prendre un plaisir.

Il était encore plus cocasse que certains expropriétaires, allergiques au parisianisme, vendaient si cher leur lopin pensant faire des affaires. Les malheureux distillaient leur patrimoine, tant pis pour eux, les trésors changeaient de main.

Il devenait difficile de s'offrir quelques jours sur les belles plages pour des ouvriers et pour le ski, là où il restait de la neige qui devenait rare, n'en parlons plus.

La bourgeoisie artificielle et les notables avaient tout squatté, pour tout léguer à leurs oisifs rejetons des sueurs des autres. Ces argentés n'avaient plus besoin de s'activer pour vivre, tant les parents et les aïeux avaient glané de quoi assurer.

La chute fut dure, le revers de la médaille fut terrible pour ces gens. Les mesures prises par les sages faisaient que tout patrimoine ne trouvait plus preneur et pour certains les valeurs n'étaient plus les mêmes. Alors les placements immobiliers perdaient la couleur de la facilité. Le revers n'avait pas la saveur de la face, il fallait plus assumer la pérennité quand l'immédiat devenait long terme. Les sages d'ici avaient décidé avec les choisis d'un jour, qu'une part du loyer serait bloquée pour que l'avenir soit l'investissement du présent et non l'inverse. Comme par hasard, l'équilibre retrouvait ce qu'il devait être, un

contrat crédible. Les héritages des nantis devenaient des affaires à gérer plus qu'honnêtement. Encore une fois, ces lois du passé étaient tombées, et les avantages du sang demandaient de la sueur. Les fondamentaux des uns devenaient des espoirs pour les autres. Les fortunes restaient à ceux qui transpiraient, les autres devaient remettre sur le feu les labeurs de leur demain. La liberté d'entreprise demeurait, les salissures des passés bolcheviques avaient laissé leur sombre vérité. L'eldorado des gens courageux existait encore, il fallait mériter son bonheur.

Gérard craignait qu'à la mort de son père, il ne récupère pas grand chose. La maison de Jo, même modeste, lui venait de ses parents. Jo avait racheté les parts de ses frères et soeurs, et il était depuis bien longtemps redevable de personne.

Gérard savait que le système ne lui permettrait pas de faire une telle affaire quand Jo ne serait plus. Il voulait que Jo vende et lui cède, de son vivant, l'argent de la maison sans les consentements de son frère et encore moins de sa sœur. Il est vrai qu'ils étaient bien loin du propos. Jo refusa, et le fils se mit en une colère que même un dieu n'aurait pu supporter. Le père de plus, eut des propos acerbes, il voulait remettre les pendules à l'heure. Il reprochait à sa bru de se déclarer artiste peintre sans talent et à ses petits-enfants d'être des monstres profiteurs sans sentiment.

Les choses en étaient ainsi jusqu'à la crise cardiaque de Jo. Angélique devait tenter d'arranger le problème, sans bien sûr l'assistance des avocats pompeurs de frics.

Jo avait suffisamment d'argent pour cette grosse intervention, de plus, il était bien couvert par cette

mutuelle régionale surtout pour tous les soins post opératoire. Mais il n'avait plus de réserve, juste cette petite retraite, de quoi assurer la fin de son existence sans rien demander à personne.

Angélique visita les nouvelles règles et les lois qui avaient été décrétées dès cette nouvelle ère. Le sujet était ardu, la priorité c'était Jo. L'opération et le reste étaient pris par l'assurance. Pour la suite, c'était à Angélique de trouver une solution avant que ce soit les banquiers, ces requins de l'argent prêté. Il en restait bien sûr, chacun a un besoin de couverture financière et il était difficile de s'en passer. Les lois avaient bridé leurs appétits et le mode de fonctionnement autrefois barbare s'était assagi. Ils devaient rendre compte à tous leurs adhérents sur le comment était utilisé leurs argents. La nouvelle donne leur interdisait les placements à risque. Il faut dire qu'autrefois, ces banquiers comme les assureurs d'ailleurs s'étaient bien amusés avec l'argent des spoliés. Ils oubliaient trop facilement qu'il n'était le leur, mais une avance sur les problèmes à venir.

Chaque adhérent pouvait sous un mois et sans justificatif, changer d'établissement, en récupérant la totalité de ses fonds

Les gens avaient compris que les assureurs jouaient avec leur argent. Les rapports de force avaient profondément évolué, ce n'était plus les ponctionnés qui étaient grugés mais les ponctionnants, les établissements pas sérieux avaient disparu.

Mais l'affaire de Jo n'était pas simple, les manques à payer devaient normalement être acquittés par les enfants. Le problème pour Angélique est qu'elle n'avait qu'un mois pour trouver un arrangement, voir un deuxième si



les choses étaient prouvées bien engagées. Le cas familial du vieux était rare.

Angélique, dès l'appel des secouristes, avait laissé tomber ses ouailles, pour rejoindre Jo à son chevet à l'hôpital de la ville voisine. L'hôpital n'était éloigné que de quelques kilomètres, elle prit tout de même son engin électrique à quatre roues pour le rejoindre.

Elle arriva pour rien, le vieux était déjà sur le billard. Elle n'eut pas grand renseignement, on lui conseilla de revenir le lendemain, rien ne servait d'attendre.

Cette journée avait ses humeurs qu'il faut supporter. Angélique reprit ses visites.

Ainsi était son travail de proximité, à aider plus ou moins tous ceux qui en avaient besoin.

Depuis quelques jours la température était un peu trop excessive. La colère des cieux, à chaque instant de la nuit, menaçait de ses déchirures. L'air était difficilement supportable, les peaux étaient moites, les sommeils difficiles. Angélique avait jeté, bouloté par ses pieds et hors du lit, tout ce qui protège les vertus. Seule la nudité devenait supportable et encore, en avait-elle le choix ? L'œil était flou, le regard était ailleurs. La jeune fille pensait à son papy, elle espérait que dans la prison des esprits, il ne souffrait de cette situation.

Et enfin la colère de celui qu'on croit qu'il existe, lâcha ses nerfs. Les grondements violents de sa gorge qui s'essouffle, s'entendaient à des kilomètres. Son regard d'être ou de ne pas, lançait des éclairs de mauvaises intentions sur le sombre que les nuages engraisés des lassitudes d'un temps faisaient, éclairant la condition insouciant de soumis aux croyances. La température avait chuté de quelque dix degrés en quelques minutes.

Ces ombres tarabiscotées crachaient maintenant leurs déluges aux environs de la petite maison. Nul besoin de réveil, la nature tremblait dans ses feuilles qui choient.

Angélique avait sursauté, la peau humide de son corps transpirait d'appréhension, chaque endroit de son épiderme que ses mains essayaient, mouillait ses doigts qu'elle essayait sur le drap de dessous détrempé.

Le cheveu collait partout, sur le front et les épaules. Le souffle était ras, la pensée se fatiguait. Elle essayait de tirer malgré la chaleur, un bout de drap pour tenter de cacher ce que personne ne pouvait distinguer de toute façon, sans doute un réflexe pudique.

Les volets n'étaient pas clos ce matin comme à l'habitude. Les zébrures dans le ciel crachaient leurs flashs

pour éclairer furtivement d'une lumière violente chaque endroit de la pièce. Le bruit de la pluie sur les vitres se transformait vite en de violents chocs quand les grêlons voulaient forcer l'ouverture. Le démon était dehors et tentait d'entrer par tous les moyens pour violer la résurrection d'une âme condamnée.

Angélique recroquevillait ses restes, non d'une peur, mais d'une crainte que cette colère exacerbée du ciel ne lui soit destinée. Elle se mordait les doigts pour sentir la douleur et se rassurait ainsi qu'elle existait encore. Une larme s'échappait du regard meurtri, la lassitude de ne pas être, violentait ses pensées. Le courroux du temps éloignait ses excès et pourtant la jeune fille restait prostrée dans une inexistence de raison.

Elle resta abattue ainsi jusqu'à ce qu'une espérance pousse plus loin encore les grosses nuées noires et laisse enfin poindre un rose d'une aurore inespérée se reflétant sur les traînes d'un ciel fatigué, et qui voudrait se faire pardonner.

Le cendrier était plein de ces restes qui partent en fumée, chaque bout de mégot est un bout du temps que l'on peut compter. Et si ceux-ci nous rapprochent de la fin, au moins je sais de qu'elle visage ma mort peut se parer. Cela console de la voir ainsi sans la faux qui tente continuellement de faire choir les certitudes sous un marbre oublié. Ma mère que tu dois trouver le temps long tant tu ne me vois souvent.

Il était affligeant de constater tant d'améliorations, à d'autres yeux insignifiants, être affalées sur ce lit indiscret. Tout semblait en désordre, et le mot était faible, le lit et les tristes pensées qui trottaient dans sa tête. Angélique

avait perdu en une nuit les mois de confiance de sa mère. La moiteur la rendait hideuse à ses yeux, salis jusqu'à la fin des jours par la violence d'une seule minute. Plus qu'un viol de l'intime, c'était celui d'une mutilation de vie qu'elle ressentait.

Elle s'assit tout de même sur le bord du lit, collante de par tout, presque gluante. Elle n'osait plus se toucher, la honte transpirait plus que la sueur, elle se croyait toujours la cause de ses maux, et ceux-ci resteraient éternels.

La porte s'ouvrit brutalement, sa mère était dans l'embrasure, dégoulinante des averses persistantes, les cheveux collaient partout au reste.

-Angélique, comment vas-tu Angélique ?

Elle traversa la pièce pour se retrouver dans la chambre et déjà elle serrait trop fort sa fille dans ses bras des attentions que l'on ne soupçonne pas. La jeune fille tremblait d'une indubitable délivrance à un mal persistant qu'elle ne pouvait plus supporter.

Longtemps elles restèrent ainsi, mêlant les sueurs aux pluies, les songes aux rancœurs de la vie. Les bouches n'avaient pas besoin de leurs mots et de toutes les façons, la chaleur qui traversait les tissus suffisait à calmer les émois. La mère oubliait sa peur et la fille recouvrait quelques couleurs.

La jeune fille se leva, se détachant de l'étreinte et chercha à se recouvrir, mais elle n'eut la force de tirer le tissu du drap toujours coincé, plié sous le matelas.

-Maman, je vais me doucher.

Elle glissa rapidement derrière le rideau. Elle lava et rinça longuement son enveloppe salie par la nuit. Elle ressortit à la lumière aussi nue qu'auparavant, mais

débarassée, au moins pour l'instant des salissures de l'instant.

Hélène avait dans les mains la grande sortie de bain au Mickey imprimé, et la posa délicatement sur les épaules de sa fille. Elle entreprit ensuite un essuyage vigoureux qui requinque le moral, comme quand Angélique était enfant.

La jeune fille se laissait faire, c'était agréable de compter sur quelqu'un qui l'aimait. Elle passa ensuite une grande chemise du vieux bonhomme qui cachait juste ses attributs de femelle.

-Que tu es belle ma fille ! Que tu es belle !

Angélique s'assit dans la petite pièce au bout de la table. Le temps qu'elle réagisse, sa mère avait déjà dans les bras, les draps et les taies d'oreiller pour laver les traces d'une mauvaise plaisanterie des dieux. Angélique souriait ou semblait le faire, elle se leva juste pour atteindre le bouton de la cafetière.

-Dis, Angélique, tu as une autre chemise ? Je voudrais prendre ma douche ici.

-Sers-toi dans le placard maman, vas-y !

Quelques minutes après, elle était presque dans la même tenue que sa fille.

Angélique la regardait ainsi, elle n'avait pas revu sa mère nue depuis bien longtemps. Mais maintenant, avec son regard de jeune fille, elle trouvait sa mère encore bien jolie et l'imaginait bien belle, quelques années auparavant.

Ce matin, pas de pain frais, mais le rassis de la veille bien beurré, suffisait pour tremper dans le café. Les deux femmes ne se quittaient plus du regard, comme deux êtres indispensables l'un à l'autre. Le poids du calme pesait sur les sentiments, les regards s'éclaircissaient, les

bouches se détendirent. Un gros rire libérait le temps de son emprise et les nerfs raisonnés entre des murs trop étroits.

Le ciel avait retrouvé son bleu virginal et les regards aussi.

Encore une aube qu'il faudrait oublier pour en attendre une autre peut-être plus sereine.

Un autre matin s'ajoutait aux autres, ni plus réconfortant ni moins enthousiaste.

Les lueurs se faisaient plus fainéantes à percer les volets clos qui ne crachaient plus la lumière. La douceur des couleurs de l'automne endormait doucereusement les sens. Les feuilles choyaient pour se retrouver au sol déshabillant la nature de sa trop grande arrogance aux calamités de cette terre. Ces vestiges des hautes branches tapissaient le vert des herbes trop grasses.

Ce jour se levait dans la mansuétude des humeurs encore endormies derrière les murs qui protègent des parfums versatiles des extérieurs changeants. La mélancolie vêtais l'incertitude des derniers moments avant les rudesses des primats qui donneraient des réveils plus laborieux.

Angélique paressait dans son lit en bazar comme à bien d'autres aurores. Ce jour était particulier, son planning était bien chargé, de travail et aussi de sourire d'hommes et de femmes ayant retrouvé un semblant d'orgueil à vivre, s'il en fallait d'ailleurs pour cela. Elle jeta vite son corps déjà dévêtu sous la douche. Un savonnage énergique qui réveille la peau et un rinçage à l'eau fraîche accentuaient encore la pêche de la jeune fille, un plus pour démarrer cette journée automnale. Comme quoi, le moral est plus dans le plaisir d'être que dans les couleurs d'un ciel. La cafetière ouinait à cracher ses dernières gouttes condensées qui hurlaient pour ne pas tomber dans le filtre à café, qui attendait celles-ci pour lâcher les dernières saveurs. L'odeur aiguisait l'appétit du matin. Le pain frais que sa mère avait déposé avant de partir au travail, laissait chanter sa croûte dans ses craquelures pour accentuer l'envie pressante de tremper celui-ci dans l'onde noire et fumante du nectar des grains moulus.

Angélique ouvrait le petit frigo qui lâchait sa lueur fadote d'une lampe fatiguée pour éclairer les petits restes des autres jours et surtout la petite motte de beurre salée, barattée de la veille, par la tante reconvertie au produit de la terre, pour vivre simplement.

Elle sortit la motte qui suintait ses larmes salées, à croire que le frigo ne faisait plus beaucoup de froid. Elle posa la soucoupe sur la table. La jeune fille n'avait même pas pris le temps d'enfiler quoi que ce soit. La douceur des températures des jours qui se fatiguent était largement supportable en cette tenue. Quelque part, c'était aussi un plaisir, en cet endroit paisible d'être ainsi nue, ne se justifiant à aucune obéissance.

Elle ralentit son humeur pour étaler amoureusement cet extrait de pis de vache aux couleurs des boutons d'or sur la mie de ce pain croustillant qui gémissait encore de ces souffrances dues à la chaleur du four.

Angélique trempait goulûment la tartine dans le bol fumant. Elle goûtait délicieusement ces plaisirs simples d'un autre temps et qui n'ont pas de prix et ne valent presque plus rien. Elle mâchait tranquillement comme pour savourer ces secondes et pour qu'elles durent peut-être un peu plus longtemps.

Tout plaisir a une fin et rejoint progressivement la liste longue des souvenirs récents qui s'entremêlent quand on veut les retrouver sans les chercher vraiment.

Angélique ajustait ses dessous pour qu'ils sièent mieux à ses formes, presque une deuxième peau aussi fine qu'un baume qui revêt la nudité d'une nature qui s'éveille. Elle enfilait une jupe qui valorisait ses fesses rebondies, un chemisier qui décolletait le suffisant tout en suggérant la fermeté d'une poitrine vierge de mains rustres, et qui



cintrait la taille. Une petite veste donnait au reste le respect du goût qui enjolive ce qui n'était plus nécessaire.

Elle enfilait ses chaussures à petits talons en tortillant le pied pour que le talon trouve bien sa place dans le cuir.

La porte fermée sans être close, elle partait d'un pas nonchalant qui rassure les mères, avec un déhanchement discret qui faisait danser le tissu de la jupe d'une fesse à l'autre accentuant l'image coquine de la jeune fille. Elle évitait la grande maison pour retrouver le vieux chemin du parc qui protège les secrets et les bêtises des enfants et retrouvait enfin le macadam menant à la ville. Plus elle s'écartait du parc, plus grandissaient les murs de la vieille filature abandonnée. Ses maçonneries de briques parlaient du passé et son toit de tuiles rouges, délavé par les pluies des orages, des grèves au temps où il y en avait encore et qui manquaient pourtant en cet endroit. Quand l'histoire se tait, toutes les petites histoires ne sont plus.

Le bâtiment grandissait, les vieux lierres qui encombraient les murs et les verrières assoupies n'étaient plus. Les briques avaient retrouvé leur couleur première et les toits, perdu les fuites de l'usure. Tout ici semblait revivre, les parterres, autrefois envahis des ronces et des orties, retrouvaient les gazons aux petites pâquerettes fleurissant dans les trèfles à quatre feuilles et sans doute plus.

Angélique se souvenait. Quelques années plus jeunes, elle venait ici jouer dans les ruines des sueurs évaporées, quand chaque mètre était une découverte dépassée.

Tant de gens qu'elle n'avait pas connus, avaient usé leurs sens et leurs envies dans le bruit des machines qui filaient le temps et les fringues qui protégeaient des hivers d'autrefois, sans doute moins tolérant qu'à ce jour.

Cette bâtisse méritait l'attention et avait retrouvé un peu de dignité et une histoire d'une fatalité plausible, plus rocambolesque qu'un amour impossible.

C'était il n'y a pas si longtemps, quand la ronce dominait les ruines des fortunes évanouies. Le village ne savait que faire de ce monument funeste d'un passé presque oublié. Personne n'imaginait ici que l'on rase ce vestige d'un hier plus glorieux, que l'on oublie les larmes et les souffrances des vieux du village qui s'évertuaient à donner un sens à leur vie quand d'autres les avaient trahis.

Depuis ce nouveau mode d'expression de ces gens qui peuplent les silences endormis, nul ne voulait que l'ardoise noircie des tableaux qui restent en les mémoires, perde les écrits des vieilles craies blanches qui oublient leurs traces quand la main les efface.

La volition était presque unanime, les moyens plus que minimales, mais ils avaient la certitude de ne pas laisser aux promoteurs des envies vénielles pour qu'ils arrachent les racines de ces murs.

Il ne fallut longtemps pour concrétiser leurs rêves mais les songes n'ont pas les moyens des ambitions néfastes. La douleur des batailles de la liberté avait encore laissé les marques rouges des artères bafouées sur les trottoirs ensanglantés d'une survie à tenter de croire. Les différentes commissions voulaient réhabiliter l'honneur. Déjà les subterfuges des modes d'expression traditionnelle du passé avaient écarté les ombres des incestueux promoteurs des demains.

Angélique se souvenait quelque part des restes des paroles que son papy avait cimenté dans les joints usés des pierres qui soutenaient les déceptions.

De longues heures auprès des âtres essoufflés des mansuétudes, couplées à la certitude du temps, voulaient redonner une âme à ce lieu symbolique.

Seul le mot 'COMMENT' encombrait les esprits.

Mais les vieux écrits qui rappelaient les dires effacés du grand-père aux fins fonds des consciences, réveillèrent les intentions.

Il fallait nettoyer et redorer l'espace oublié, sans argent, plus personne ne voulait que le village s'endette aux hypothétiques réussites.

La seule volonté collective pouvait abattre les obstacles. Une idée désuète ressortait des écrits et petit à petit s'imposait à la tante de la jeune fille. Son esprit de persuasion et sa grande ténacité persuadèrent que tout était réalisable.

Une nouvelle gabelle venait de voir le jour, sans don d'argent. Pourquoi, chacun ne pourrait-il donner un seul jour de son bon temps à traiter le problème ?

L'écho fut si fort, qu'il en fut une vraie surprise, comme quoi, des cendres du volcan peut se réveiller une force salvatrice.

Pourtant ici, tout le monde ne pouvait cohabiter. Mais il fallut seulement que ces élus de hasard jettent leur nom sur le haut d'une feuille de papier pour que d'autres s'inclinent bien plus facilement au-dessous. Contrairement aux autrefois, il ne manquait pratiquement personne. Les urnes n'appellent plus les voix aux promesses de ces riens d'élus, les douleurs intestines appellent encore le courage qui font oublier un instant les travers de chacun.

Cela fut encore plus cocasse de voir cette unanimité jetait un crédit sur ces pierres usées. Il ne fallut longtemps

pour que tout redevienne vraiment plus qu'une espérance. Sentir mélangées les sueurs des anciens, retraits d'une veille, à celles de privilégiés était la plus grosse difficulté, et voir les arrogances mélangées au suffisantisme relevait de l'exploit. Nul n'y croyait et pourtant les murs se montaient. Chacun y investissait sa pierre et son morceau de verre. Des petites oboles collectives, naissait un fringant bâtiment qui coûta bien moins que la salle de sport obligée des temps de nos damnés.

Le problème était tout autre dans la motivation d'un rêve, pour que le sang des délaissés puisse vivre, il fallait que les artères du cœur soient alimentées. Le concept était si simple, redonner du travail aux chômeurs de là et de ces presque d'ici au lieu des hypothétiques mensonges de ces lieux élitistes.

Le travail était si cher en ces provinces des privilégiés des emplois acquis, qu'il devenait anormal que certains boivent le lait quand ils ne savaient plus comment traire la vache.

L'idée sur le devenir de ce bâtiment était si simple que les intellectuels du métier n'y trouvaient à redire. Tout ici était prévu pour que les choses durent ou pas, il fallait que chaque seconde puisse retrouver une minute en celles d'un souvenir effacé. Chaque mètre carré devait pouvoir servir à des travaux manuels, que ce soit dans le tissu ou pour des métiers de l'industrie automobile ou tout autre nécessitant les prestances des mains.

Chacun savait que pour réussir le challenge, il fallait aplanir les cimes des montagnes et celles-ci n'étaient loin des regards pourtant.

C'est Jeannine, la tante d'Angélique qui prit la tête des frondeurs de ces jours, elle ne ménagera ni son temps, ni ses forces.

Elle monta un dossier d'exonération de charges et de taxes et réussit à trouver une piste, il fallait se préparer à une certitude, vivre hors des aides étatiques. Elle trouva deux partenaires locaux intéressés par le projet pour assurer les débouchés nécessaires à toute entreprise.

La force du dossier était qu'il était bâti de bon sens et ne nécessitait aucune aide supplémentaire des différentes institutions sclérosées.

Tout était d'une simplicité enfantine. L'entretien resterait à la charge de la commune et comme ici l'intelligence des désirs primait sur les orgueils des réussites personnelles, les bonnes idées étaient retenues et d'où qu'elles viennent. Le bâtiment était scindé en deux parties, une encore vide qui servirait à accueillir une vingtaine de courages endormis, et une autre plus grande et qui de toutes les façons devenait nécessaire à la vie du village. Cet autre endroit servirait aux activités multiples utiles maintenant au bien être des habitants. Il pouvait accueillir des loisirs de maintien physique qui ne nécessitent pas une salle de sport surdimensionnée. Il y aurait aussi, une salle de jeux pour les jeunes, sans oublier un petit coin destiné aux petits vieux silencieux du village pour qu'ils arrivent à croiser leurs solitudes et leurs ennuis. Au milieu de tout cela, se dressaient les tables aux nappes à carreaux blancs et rouges de la petite brasserie. Elle remplaçait un peu le vieux bistrot fermé depuis longtemps, elle regroupait aussi tous les petits services autrefois disparus ou en train de mourir à petit feu. Là, trônait un kiosque tout simple à journaux, un guichet de poste avant que celle-ci ne ferme définitivement, et une

étagère avec les marques suffisantes de tabac. Il y avait aussi bien d'autres services qui n'avaient jamais existé ici tant l'image et le fonctionnement du village avaient bien changé, comme des livraisons gratuites à domicile des produits épiciers de cet endroit. Une licence même avait été créée par dérogation, elles avaient toutes fui dans les galeries marchandes de ces monstrueux supermarchés.

Une jeune femme dynamique, autrefois du village, avait investi dans les lieux, les murs appartenaient à des villageois qui les avaient achetés à parts égales. Cela ne leur donnait qu'un seul droit, une remise annuelle sur l'impôt de la commune. Cette jeune fille était envahie de courage, les trente-cinq heures étaient bien loin, l'endroit respirant une joie de vivre lui donnait un peu le charme des auberges d'autrefois.

Cette vieille bâtisse cachait encore en ses murs les sangs des mains des exploités d'une époque bien révolue. Mais l'endroit n'attendait plus que des doigts experts pour recouvrir complètement un lustre complet.

Pour éviter aux poussiéreux fonctionnaires de secouer leurs habitudes séculaires, tout le dossier avait été bâti pour qu'on ne bouscule les imprimés d'un autre siècle.

Le salaire était entièrement payé par le premier partenaire mais sans aucune charge. Un salaire net de tout et d'un montant défini par avance, sur la base du minimum légal avec une prime de zéro à vingt pour cent en fonction de critère de quantité et de qualité entendue avec tous. L'intention était que chacun en un endroit, travaille comme s'il était indépendant, et la prime prendrait en compte les paramètres convenus par avance par tous. C'est un industriel local du textile qui accepta le challenge tant il trouvait le projet intéressant. Il accepta une marge fixe et connu de tous, pour caler les frais de

fonctionnement et une rentabilité minimum mais suffisante. Il y retrouvait, un coût de fabrication correct pour combattre les invasions des ridés par une flexibilité et une qualité qui pondéreraient largement des différences atténuées. Tous les coûts de gestion de ces projets lointains, téléphone, frais de déplacement au bout d'Asie, personnel sur place, agrément par les clients au fin du monde et particulièrement ces coûts de transport qui ne cessaient d'augmenter tant le jus de la terre se tarissait, devraient être compensés. Cet homme était un patron, mais avec des vues qui étaient loin de la facilité à gérer son entreprise. C'était un patriarche pas facile, mais qui préférait sentir les parfums des ateliers d'ici, plutôt que les fermer pour jeter au fin fond des misères de la chine, les salaires de misère. Cet industriel voulait et croyait fermement à l'aventure. Il savait aussi, qu'en cet endroit, il ne pourrait pas faire ce qu'il veut, ce ne serait pas lui le patron, l'atelier ne serait qu'une nouvelle sorte de soustraction. Par contre, il avait demandé à donner plus de poids à la crédibilité du dossier pour éviter des emplois coûteux. Il créa deux postes de son entreprise dans le même bâtiment. Ils s'occuperaient de toutes les charges administratives, qui étaient de toutes les façons nécessaires à ces travaux qu'ils soient ici ou ailleurs plus loin.

La tante avait trouvé le travail et le salaire, et en fait, malgré la difficulté et le temps, c'était sans doute la partie la plus facile du dossier. Il fallait maintenant s'attaquer à la monstrueuse et immuable administration et malgré les engagements d'un ministre de pacotille du coin et sans doute les consignes établies, le système semblait sourd au changement.

Les charges directes seraient issues du RMI versé de toute façon. L'électricité, l'eau seraient à charge de la commune, et cela coûtait bien moins cher que pour d'autres bâtiments. Il était convenu d'une exonération complète des autres charges, telles les différents un pour cent qui, cumulés, font des dizaines ou la taxe professionnelle ou toute autre d'apprentissage et ainsi de suite, tant la liste est longue, et pas de comité d'établissement non plus. Sans ces emplois, nul ne toucherait quoi que ce soit, il était donc facile à priori de s'en affranchir. Mais tout le monde ne l'entendait pas ainsi. L'opiniâtreté de la tante avait soulevé beaucoup de poussière qui tardait à retomber. Mais surtout elle avait trouvé écho auprès de quelques croyants qui préféraient croire au concret qu'aux hypothétiques pardons de l'esprit. Un petit journal régional avait aussi pris fait et cause pour l'aventure. Il avait réussi à ce que le dossier tombe dans les mains d'un autre ministre de passage, pour poser la première pierre d'un quelconque délire d'élu d'une grande ville voisine.

Les lèches culs de ces gros médias, eux voulaient ignorer l'entreprise.

Et contre toute attente, contrairement à toutes autres propositions qui avortent avant d'exister, celui-ci retint l'attention de ces politicards des hautes sphères qui vivaient grassement des promesses à réduire le chômage qui persistait. Leurs pouvoirs vacillaient et ils voyaient dans ce projet, sans prendre beaucoup de risque, un moyen de redorer leur blason terni dans les urnes, en cas de réussite.

Rapidement la tante fut invitée à la capitale, là où les cieux s'assombrissent plus vite sous le soleil artificiel qui brûle les ailes. On lui promet rapidement une réponse à



ses demandes et sans qu'une vague ne déverse les rancœurs habituelles, une lettre ministérielle arriva officiellement sur la table d'un petit déjeuner tardif. La tante tremblait à ouvrir ce courrier lourd de son contenu de sincérité ou de déception.

Contre toute attente et loin des habituelles tergiversations, une encre dessinait sur un papier par une main inconnu, les demains d'un ici.

Longtemps, le regard se figeait sur tous les contours et sur ces marques officielles. La main frissonnait de froisser le papier, et il fallut que la lame du couteau de cuisine glisse sous le bord encollé. Cette lame déchirait doucement le papier sans un cri sans un dommage et libérait enfin une lettre aux entêtes prétentieuses mais qui invitait la battante à venir présenter directement et argumenter des détails du projet.

Le papier faisait allusion d'une possible dérogation pour un essai d'un an.

La tante s'était vêtue des atours pour les grands évènements qui marquent la vie, et avec l'aide d'un avocat retraité au village elle partit pour une ascension vers les cimes décisionnaires.

Trois jours passèrent avant le retour, mais chacun de ses proches était informé des résultats de chaque entrevue, la petite brasserie était devenue l'ancre des nouvelles.

Le retour fut festif, l'aventure pouvait démarrer sous les regards intransigeants de ces notables élus, qui attendraient les suites à donner. Ces rats donnaient un permis pour tester leurs avenir compromis et si cela marchait, ils pourraient de leurs propres initiatives, s'attribuer les bienfaits du remède pour vacciner une

population assistée. La procédure restait assez proche du projet initial, il fallait seulement une discrétion et ne rien demander de plus à cet état en manque d'intention.

Voilà comment une vision simple devint un rêve éveillé.

Angélique était arrivée près de la porte. Celle-ci s'ouvrit sans qu'elle ne la pousse. C'était le patron du supermarché de la grande ville d'à côté qui précédait sa tante.

-Ah, bonjour Angélique ! S'exclamait la tante.

-Bonjour Angélique. Répliqua l'homme.

Cet homme avait pris part aussi à l'aventure, il s'était engagé à prendre toute la production de l'atelier pour la vendre dans son magasin. Lui aussi avec son ami industriel pensaient que les prix d'achat étaient très intéressants et lui aussi s'investissait à ne pas charger la mule. Et même si les coûts restaient encore supérieurs à ceux fabriqués derrière la muraille qui ne protège plus les invasions et surtout dans l'autre sens. Il jugeait que la différence était largement vendable, vu la qualité attendue et la réactivité possible sur les changements de modèles. Il attendait aussi un autre avantage qui ne l'obligerait plus à stocker des quantités à brader. Cet homme était quelque part remarquable. Depuis longtemps déjà, il avait fait le choix de promouvoir les productions locales, négociées bien sûr à un prix vendable mais aussi pour que les producteurs puissent vivre d'une décence convenue.

Son idée était simple, le prix de la matière et le prix de la main d'œuvre au prix du marché, et une marge convenable. Ils estampillaient tous ces produits d'une

étiquette bien voyante avec un made local qui flashait devant le produit et cela plaisait à une nouvelle clientèle.

Et puis fini, les intermédiaires qui se sucraient au passage des sueurs des contrées lointaines et sans aucun remord quant aux conditions de leurs existences.

Une partie de ces acheteurs avaient du quitter leur confortable bureau pour aller sur place découvrir les produits, soumettre les améliorations et traiter les affaires avec les gens d'ici.

Le système était moins administratif et demandait aux employés des qualités oubliées, les senteurs de la sueur et les parfums locaux avaient d'autres plaisirs. Ces gens furent triés sur le volet pour la polyvalence loyale et leur honnêteté bicéphale.

Et cela marchait, suffisamment pour résister à la concurrence de l'autre grande surface, propriété du père d'Angélique. Il n'avait lui les mêmes scrupules. Tout chez lui venait des moins chers de la terre et cela ne le souciait que peu.

Deux mondes différents se montraient à la populace, l'un proche des siens, l'autre de celui des pagodes. Et pourtant le courage du premier donnait des couleurs dans les yeux endormis des demains prometteurs.

Angélique attendait seule, que sa tante la rejoigne.

-Ah Angélique ! Nous venons de signer un contrat de trois ans, et il nous prend toute la production, c'est bien n'est-ce pas ?

-Tata, que tu es belle dans ton courage !

-Allez ! Viens ma belle ! On va prendre un café avec les filles avant qu'elles ne se mettent au travail.

Voilà les plaisirs de ce matin, les plaisirs simples des gens qui ne sombrent pas dans la facilité. Elle pensait à son père qui devait maudire sa famille.

Les volets étaient toujours clos le matin, à croire qu'ils protégeaient jalousement l'intimité redondante d'Angélique.

Les nuages crachaient leurs rancœurs, la jeune fille entendait les gouttes rancunières s'écraser sur le bois bleu des fenêtres. Il faisait plus frais maintenant, la jeune fille avait passé négligemment un vieux châle sur ses épaules, elle n'avait pas vu la nuit passer, assise au bout de la table qui semblait un bout du monde. Elle se releva pour tendre son dos droit et étirait ses bras vers le ciel en secouant son poignet gauche sclérosé d'avoir écrit tant d'heures.

Elle avait noirci presque complètement le cahier. Il y avait déjà quelques semaines qu'elle écrivait les mémoires de la vie de son grand-père, usant de ces brouillons que lui-même avait consignés, des mots encrés dans sa mémoire et des images qui n'arrivaient à s'écorner. Cela commençait à peser son jus de carbone et quelque part la belle sentait bien qu'elle arrivait à une fin d'histoire, quand elle était encore.

Elle arrêta enfin de chauffer la mine, le regard était fatigué, les paupières clignaient en signe des sommeils.

Elle se radossa à la chaise, croisa ses mains derrière la tête et fixa de son regard hagard, le plafond trop blanc, y cherchant sans doute une incontestable vérité.

Le café finissait de se faire, la cafetière avait chauffé cette nuit et elle savait qu'elle n'irait dormir tout de suite. Elle craignait de ne pouvoir se réveiller et rater ainsi la visite à son grand-père. Cela faisait plusieurs mois déjà

qu'elle était ici et sa convalescence ne se faisait qu'en ces écrits. Elle ne pouvait encore complètement retrouver une vie normale. Mais cela convenait bien à l'existence calme de la jeune fille, partagée entre les soirées avec sa mère, les bouts de matin tolérés pour le grand-père et le reste du temps à cracher ce qui pourrait devenir une conviction.

Le jour avait montré son arrogance à éclairer la misère, la nature s'était lavée des outrances de l'homme.

La porte s'ouvrit brusquement, la mère pressée et enjouée se jetait dans ses bras. Elle avait visiblement quelques vocables qui devaient être coincés au fond d'une gorge trop pressée de cracher quelque chose.

-Ma chérie, ta tante arrive dans quelques minutes, elle te ramène l'ordinateur de ton papy, elle l'a fait réparer et en plus je t'emmène un truc, je ne sais pas à quoi cela sert, mais cela te permettra de te connecter à Internet.

-Mais maman, ce n'est pas possible, il n'y a pas le téléphone ici.

-Je voulais te faire la surprise, ma fille, il y a un câble qui est maintenant relié à la maison. Regarde là en dessous ? Il y a une prise.

Angélique n'avait pas remarqué ce connecteur caché sous l'étagère bancale.

C'était une grande nouvelle, la jeune fille retrouverait un lien avec le monde qu'elle avait presque oublié, depuis cet accident de vie de triste mémoire.

Il y avait une bonne semaine qu'elle s'était mise à tout retranscrire sur le PC du grand-père. Tout y était maintenant, il lui faudrait aussi mettre tout en page. La jeune fille avait oublié d'être bête. Elle trouva facilement

comment manipuler toutes ces données pour leur donner une forme, une consistance.

Dans la grande maison, la mère avait aussi un ordinateur qu'elle utilisait pour son travail chez elle. Elle avait choisi ce type de travail pour s'occuper de sa fille et pour rester proche d'elle. La société qui l'employait avait accepté qu'elle continue ses travaux de comptable ainsi, avec un salaire bien sûr revu à la baisse. La seule obligation de cette organisation était de passer deux demi-journées au siège régional.

Cela permettait à Angélique de transmettre ses données et d'avoir accès à l'imprimante, au scanner et aux autres périphériques.

Un soir, pendant le petit apéro journalier, Angélique fit imprimer la première mouture de ce qui pourrait ressembler plus tard à un LIVRE. La soirée était plus excitante qu'à l'habitude, un rêve, une fatalité s'imprimait en noir sur du blanc, un révélateur de beaucoup de vérité.

A chaque petit verre de porto sifflé, les deux femmes vérifiaient bien que la mémoire du PC restait fidèle à celle de celui, sclérosé dans le noir des nuits éternelles, épilogue prématuré d'un chêne sans feuille et qui souffrait à garder ses branches bien droites avant de tomber.

La soirée fut plus arrosée qu'à l'habitude. Elles étaient si énervées à observer se former des feuilles pleines de mots, qui quand on les lisait, parlaient des vérités qui s'affolaient sur la machine. Chaque page qui tombait était une victoire sur les monstres qui l'avaient fait enfermer.

Après le repas, l'imprimante belliqueuse avait tu sa voix agressive comme si elle avait imprimé à contre cœur ce qu'elle ne pouvait comprendre.

Le tas de feuilles trônait fièrement sur le bout de la table, arrogant de ses arabesques noires qui enfin dessinaient de petits mots accolés et qui voulaient bien dire quelque chose.

Angélique était nerveuse de voir ainsi une première promesse tenue tenir sur ces bouts de papier. Elle rentra chez elle pressée, la protégeant contre son sein, avide de nourrir ses yeux pour relire enfin une histoire qui se tenait.

Elle poussa la porte de son home qui avait grandi démesurément de la perspective de paroles figées sur ce papier blanc qui n'était même pas recyclé.

Le sombre portait les lueurs pour guider la main jusqu'à l'interrupteur. Tout ici n'avait plus les mêmes valeurs, le trésor porté contre le nu de la poitrine réchauffait l'esprit pour de nouvelles batailles non encore engagées. La jeune fille posait délicatement la liasse sous la lampe suspendue. Très rapidement, elle jeta sur une chaise ses habits du jour, pour revêtir une tenue plus pratique à porter. Fagotée ainsi, la jeune fille retroussa ses manches et sortit le fer à repasser et une vieille serviette. Elle s'assit tout au bout de sa solitude qui ce soir ne pesait. Elle prit la première feuille et avec beaucoup de soins, la plia en deux pour que le texte enfin puisse se lire sur les quatre cotés. Un petit coup de fer sur la pliure donnait un aspect de feuillet. Elle en fit de même pour les autres pour les assembler. Toutes les feuilles donnaient alors l'apparence d'un livre normal.

Angélique était fière et se trouvait conne en même temps, comment pourrait-elle photocopier chaque page pliée ? Pas grave se disait-elle, demain elle réimprimerait un autre exemplaire pour le corriger, celui ci serait pour le papy, une première impression brute de coffrage.

Le séjour du grand-père devenait difficile, la grande bâtisse triste étouffait toute envie de vivre. Le pauvre vieux faiblissait moralement, et cela se voyait sur lui. Les épaules tombaient, la petite bedaine des gens heureux fondait, le creux des joues s'accroissait, le cheveu blanchi devenait terne. Cette vie des enfermés, oubliés au fond des certitudes égoïstes, sapait petit à petit le pauvre homme. Angélique avait décidé de lui transmettre un exemplaire du manuscrit. Il n'était encore complètement terminé, des corrections rébarbatives restaient à faire. Elle réfléchissait comment lui transmettre et comment il pourrait le lire. Il faut dire qu'en cet endroit, tout était interdit, les lectures du dehors, les gâteries pâtisseries et toute autre chose qui pourrait adoucir les acidulations des décisions de ses fils. Ce matin, fraîche comme un orgueil protégé par un sommeil profond, elle finissait son bol de café, elle avait acheté la veille une petite lampe à diodes qu'elle décida de cacher entre ses deux seins. Il n'y avait pas de fouille pour l'instant dans ce mouvoir des esprits, mais il valait mieux ne prendre aucun risque, son père veillait à ce que le vieux tienne sa parole et soit bien isolé du monde. Il tenait à sa liberté de pensée tout en privant son père de la sienne. Elle avait tout écrit en caractère assez grand, cela tombait bien car le vieil homme n'avait plus le droit à ses lunettes. La seule concession de ses fils maudits était la visite de la jeune fille et celle de sa bru. Sans doute encore une exigence de l'homme, et il fallait bien donner à leur conscience une authentique paix qui justifiait mieux ainsi leur décision arbitraire.

Dans la cellule à peine éclairée, Angélique serrait encore sous son corsage les feuilles de papier qui gémissaient d'être froissées quand elle enlaçait le papy.



-C'est quoi Angélique ?

-Chut papy, chut.

Elle jeta un regard aux alentours pour être assurée qu'aucun œil ne vienne piéger une transaction interdite. Jamais personne ne les avait dérangés, mais ce jour, elle se sentait en faute, et elle ne voulait surtout pas que son audace ne puisse pénaliser leur rencontre. Elle dégrafa deux boutons pour sortir les feuillets un peu écornés et baignés des parfums qui couvraient le corps de la jeune fille. Elle glissa le tout, le plus doucement possible sous les draps du lit et tout aussi discrètement elle posa dans la main du petit vieux la lampe miniature qui s'évanouissait déjà dans les grands doigts refermés du papy.

-Papy, fais attention, nous n'avons pas le droit.

La seule réponse fut une nouvelle étreinte et un énorme bisou dans le cou sous l'oreille que beaucoup de jeunes amants envieraient d'embrasser.

Le reste de la visite fut une conversation de regards quand les mots ne suffisaient plus pour exprimer les sentiments forts et tellement refoulés.

Le retour était euphorique, malgré l'endroit. Elle avait quelque part donné un peu du bleu de son regard sur la grisaille des murs.

Les jours suivant, Angélique s'occupait à consolider l'écriture et ses formes, puis rapidement une dizaine d'exemplaires traînaient sur la table.

Elle était persuadée des valeurs des phrases couchées sur le papier, pour qu'on les libère quand on ouvre les pages.

Sa mère et sa tante participaient grandement à la bonne formulation des écrits et toutes deux soutenaient la

belle pour qu'elle recherche un éditeur, confiantes de la force des mots et des maux.

Le travail était moins intéressant que l'écriture par elle-même, mais il fallait bien arranger le contenu pour qu'il mérite une lecture sans reproche.

Pour la première fois depuis l'accident, Angélique alla voir son papy, seule. Cela lui faisait bizarre, mais c'était bien dans le processus lent des guérisons aléatoires qui bouffent le temps. L'étreinte fut proche et très fusionnelle, nul ne pouvait violer l'instant, longtemps cet amour éclairait le funeste de la cellule de survie du grand-père.

-Angélique, mais qu'as-tu fait, c'est génial, ma fille !

-Papy, il fallait bien le faire, pour faire comprendre à ces incultes de nos avenir, que tu as des bonnes intentions.

-C'est beau, c'est bien écrit, mais il y a un petit hic.

Le grand-père arborait un sourire à décrocher une lune.

-Quoi, papy ?

Le vieux bonhomme enfourna ses mains dans ses poches et fouillant tout au fond, en sortit des petits bouts de feuille de papier pliés en quatre. Il en sortait des deux poches, riches de ses carrés. Il en déplia un pour montrer les griffonnages au crayon de papier.

-Mais papy comment tu as fait ? Personne n'a le droit de te donner du papier.

-C'est l'infirmière de nuit, je l'ai connue, elle est de notre village, elle allait même à l'école avec ton père. Elle me donne de temps à autre une feuille de papier et un bout de crayon. Et quand rien ne bouge plus et que les autres sont au silence comme moi, pendant sa tournée

du milieu de la nuit, elle me laisse la lumière un petit quart d'heure.

La jeune fille cueillit rapidement ces fruits de morceaux de nuits et les glissa dans le soutien gorge.

-Papy, c'est extraordinaire, je vais les lire et les intégrer dans le manuscrit.

-Ce n'est pas nécessaire ma chérie, j'espère en écrire d'autres. Ce que tu as fait est déjà si formidable. Je te redonnerai tout dans quelques jours, j'ai encore envie de te relire, je te redonne la petite lampe, tu comprends que je n'en ai pas besoin. Tu sais ici il y a si peu, que quand ils font le ménage, ils arrivent à trouver des moutons qui bêlent sous le lit, heureusement que ce n'est qu'une fois par semaine. Si jamais ils trouvaient quelque chose, je ne donne pas une heure avant que ton père et ton père ne rappliquent pour poser des barreaux inviolables.

-Tu as raison papy, il faudra tout me redonner rapidement.

Un énorme baiser ponctuait la visite. Il était temps, car des doigts frappaient déjà à la porte pour rappeler que le petit quart d'heure de visite était déjà terminé et qu'il fallait se séparer.

L'orgueil des deux êtres ne montrait aucun sentiment, comme une séparation normale. Ni l'un ni l'autre ne voulaient donner une chance à ces gardes chiourmes de nourrir les blessures qu'ils sèment trop facilement.

Ces embrassades gênaient les mentalités extérieures, les partisans des amours trop simples ne pouvaient pas comprendre et pourtant, certains d'entre eux vouaient un amour impersonnel à un dieu qui cependant ne pouvait pas exister.

Angélique quittait les murs noirs pour retrouver ses nuits blanches.

Elle ramenait la voiture devant chez sa mère, elle ne pouvait s'extraire à une visite maternelle.

Angélique lança les clés sur la table d'un geste libéré, et jeta son cul sur le canapé.

-Eh bien, Angélique, qu'est-ce qu'il se passe ?

-Maman, viens là, viens, c'est un trésor !

La jeune fille éparpillait les petits carrés sur la table.

-C'est papy, c'est papy qui a écrit tout cela.

-Fais voir, ma puce ?

Les deux femmes déplaient chaque petit morceau avec l'attention de découvrir quelque chose d'exceptionnel.

-Lis, maman, je ne peux pas ?

-Angélique, tous ces bouts d'amertumes sont pour toi, tu es ma fierté, tu n'es plus que le seul amour qui occupe mes pensées, et c'est tout pareil pour ton grand-père. Mais je suis désolée, il faut que tu lises toi-même ces bouts de puzzle de ses nuits. J'espère que tu comprendras, moi mes nuits sont peuplées de mes mots que personne n'entend plus. Moi aussi, j'ai trop mal à lire ces morceaux.

Angélique comprenait bien ce que sa mère ressentait, elle ramassa les miettes d'écriture et les rangea dans un petit sac que sa mère lui tendait.

-Ma chérie, je les lirai plus tard, tu veux bien me laisser seule, ce soir.

-Mais qu'as-tu maman ?

-Je t'aime, mais je crois que cet homme t'aime tant, que quelque fois j'en suis jalouse, j'ai du mal à comprendre, je n'arrive pas à comprendre.

-Maman, tu comptes beaucoup pour moi et pour papy aussi.

-Ce n'est pas pareil, ma chérie, j'ai juste besoin d'un peu de solitude, je suis un peu fatiguée.

-Tu es sûre maman, tu as besoin de quelque chose ?

-Non, va ma fille, à demain, je t'amènerai du pain frais.

La jeune fille, à regret, et après un câlin très fort de chaleur humaine, quitta la maman, plantée sur la porte à agiter une main fébrile.

Angélique débarrassa sa table et y vida le sac des malices d'un petit vieux qui avait encore le courage de surprendre. Elle s'assit et déplia chaque morceau de rien avec soin. Chaque petit bout démarrait par une majuscule et finissait de même et chaque autre démarrait avec la même majuscule d'une autre fin. En fait, cela facilitait la tâche, pour qu'un enfant de cinq ans puisse recoller les humeurs éparpillées.

La jeune fille avait déjà regroupé les petits bouts de plaisirs pour qu'ils soient un entier.

Papy disjoncte bien, mais tout se tient à l'écouter

*Ma chérie, ce message n'est que pour toi et toi seule, c'est encore un coup de gueule dont tu es la seule avec ta mamie à vraiment pouvoir comprendre. C'est trop une vérité, c'est trop un mal qui ronge mes nuits et qui me parle. Seul ton sang comprend le mien.*

*Si aujourd'hui, tu vis tes problèmes, c'est de ma faute, je n'ai pas crié assez fort pour qu'on m'entende. Mais qui peut comprendre, j'en ai marre d'entendre, de voir, de sentir ce monde croupir dans ses insuffisances.*

*Je ne suis ni dieu, ni personne à la fois, mais j'ai mes façons de penser, et ce bout de crayon me permet de te parler quand le verbe ne se suffit. Ce monde ne m'appartient, ces illustres sombres qui se jettent dans nos écrans, n'ont plus de crédits, ils n'ont plus que le costume qui sied à leur identité.*

*J'en ai marre de ce parisianisme qui décide de ce que l'on ne veut plus, dans leur pouvoir de beau quand ils sont si laids. Ils écrivent leur nom avec cette première lettre P pour être plus parisien, quand on s'en fout royalement.*

*Ils n'ont rien compris, ils se suffisent à eux-mêmes et leurs autres pareils. Ils nous grugent d'espoir quand encore beaucoup veulent y croire.*

*Angélique, ce monde est mort, il suffit de dire non pour qu'il ne soit plus rien.*

*Ce monde que je vis n'a plus ses vérités, tout est mensonge et fortune protégée.*

*Ma pauvre Angélique, il suffit de croire que l'on puisse vivre autrement pour que ces gens là bouclent leur caquet, quand les urnes ne présentent plus qu'une alternative vicieuse à pas mieux.*

*La terre croule sous le pas de l'homme tant il pèse de son inconscience et de son nombre, elle souffre de son poids. La colère a toujours ses larmes qu'elle garde en son cœur avant de les cracher en des cratères de feu. La nature a changé, l'être humain a créé deux mondes à s'opposer, celui qui vit à grossir ses tripailles et l'autre à se suffire de riens, miettes de l'inconsistance.*

*Et de qui ces bourgeois alambiqués des fortunes volées, piquées des banderilles, veulent parler ? De ceux qui gueulent ou de ceux qui n'ont plus de voix tant ils n'ont pas le droit de s'exprimer.*

*Ma fille nous sommes trop sur la terre, les banlieues parisiennes sont si grandes que les yeux ne peuvent plus les regarder.*

*Il est tant de dire assez. Ces provinces collées aux villes ne sont plus que des réserves sans indien, où atterrissent les misères d'un*

*monde que des despotes jettent dehors tant celles-ci n'ont pas le courage de se battre pour leur liberté.*

*Va leur dire Angélique d'arrêter d'opposer ces deux mondes. Ici je ne veux plus les voir ni entendre leurs cris que vous n'avez pas.*

*Les emplois qu'ils promettent pour leur réélection, ne sont plus là.*

*Elus des capitales, ne nous demandez plus de couvrir vos dessous, ils ne sont pas plus propres qu'ailleurs.*

*Va leur dire d'oublier leurs orgueils et de laisser à nos rivières que le mal de leurs méandres.*

*Ils promettent la lune et nous n'avons que des nuits noires.*

*Ils sont trop nombreux, à se goinfrer de leurs émoluments gracieux quand beaucoup d'autres d'ici et d'ailleurs n'ont plus que le pain sec.*

*Va leur dire ma chérie de détruire leurs banlieues dont ils ne s'occupent pas, et qu'ils nous laissent vivre de nos airs qui ne sont pas encore ceux des périphériques.*

Angélique s'arrêtait un instant pour réfléchir. Mon papy a toujours eu la violence volubile mais c'est notre destin qu'il défend.

Si ces maux n'ont plus la grandeur qu'ils méritent, ils ont la force des cris des fonds bâtisseurs. Elle essayait les larmes qui suintaient du regard.

*Va leur dire que nous sommes trop sur la terre, et qu'un jour, bier peut-être, il faudra limiter les naissances à trois enfants ou moins.*

*Va leur dire que dans les villes les miséreux se reproduisent plus vite que des lapins dans une garenne de béton quand les protégés bien maigrichons, dans leurs clubs de gymnastique, s'évertuent à*

*perdre les grammes qui plairaient aux enfants noirs de pays d'Afrique.*

*Regarde ma petite chérie comme est l'horizon d'ici, tout semble pareil qu'il y a cent ans. Les vieux arbres jettent leurs feuilles pour rassurer et donner l'illusion. Ce vieux soleil s'évertue à combattre ses arthroses pour tenter d'éclairer un subterfuge de réalités.*

*Vois comme cette rivière est fatiguée et pourtant quand ton père était gamin, nous y faisions des pêches quasi miraculeuses rejetant à l'eau le trop plein de la bourriche. Elle se heurte maintenant à ses rives attendant patiemment la colère des cieux pour grossir son flux et inonder les laideurs des hommes.*

*Hier le loin était bouché de ces haies qui barraient les lumières et protégeaient du vent, aujourd'hui, je ramasse les tuiles au moindre souffle du vent.*

*Te souviens-tu quand tu jouais dans ce chemin disparu, bouffé par la charrue de notre maire avide d'arrimer quelques mètres carrés à ses cent cinquante hectares ?*

*Nous te disions de faire attention aux vipères qui se repaissaient à la chaleur des rayons d'un été faiblissant. Tu traînais alors avec tes frères dans ces fossés qui retenaient les pleurs des nuages prospères, maintenant elles s'écoulaient dans les rues des villes et des villages*

*Te souviens-tu quand nous partions ensemble en nos familles de Bretagne ou de Mayenne ou d'ailleurs ?*

*Ton plaisir c'était la baratte, tu rigolais comme une folle à tourner la manivelle qui ne remontait pas le temps. Tes frères courraient les champs avec mon père pour finir les moissons à l'aube des fatigues sincères.*

*Te souviens-tu comme le temps était difficile, mais comment les sourires étaient naturels ?*

*J'ai mal dans mes souvenirs quand je ne vois plus ce monde devant mon regard. Ce ne sont pas les morts qui me font souffrir, je*



*vais les voir dans mes nuits sans sommeil pour les fleurir des gerbes de pensées.*

*Te souviens-tu quand le dimanche, ta mamie, se vêtissait de ses meilleurs atours pour traîner à l'église ? Je ne sais plus qui elle allait voir, ses vieilles amies ou ce vieux christ de bronze qui ne parlait plus depuis longtemps.*

*Te souviens-tu quand vous traîniez dans les jupes de votre grand-mère quand elle avait jeté la grande plaque qui protégeait la cheminée ? Elle sortait alors le vieux trépied qui en avait vu tant d'autre, huilé pour patienter dans ces saisons sans feu dans l'âtre. Elle ressortait la raclette de bois usée de ses galettes, et sous le feu vif qui attise les gourmandises, elle étalait enfin la pâte pour en faire des délices saupoudrés de sucre qui s'évanouissaient plus vite dans vos estomacs affamés.*

*Je te dis, tu, toi, mais c'était sans doute tes parents, je perds mes repères et je parle d'un temps que vous ne pouviez pas connaître. Je me confonds, mais tant pis, c'était sans doute ta tante, mais qu'importe, il fut.*

Le suffisantisme, grand-père a raison, trop, nous sommes trop sur cette terre, mais pas forcément où nous le croyons, il faut stopper les démographies galopantes, il faut arrêter les évolutions exponentielles.

Chacun a le droit à la vie quand il est né, mais avait-il le droit de naître ? Comprend t-il les naissances de ses mêmes ? Acceptera t-il de suffire aux besoins de ceux qui ne sont pas les siens ?

Je te comprends trop bien papy, nous avons nos malheurs, ces beaux, les outils pour les créer.

Cela suffit qu'ils se dévêtent de leurs habits électoraux comme ils le font au pied de leur douche, pour avoir un air un peu plus vrai. Mais qu'ils nous laissent vivre et que nos enfants vivent aussi dans nos frontières aux senteurs de nos révolutions qu'ils méritent. Plus tard, nous verrons s'ils peuvent encore déjeuner avec les gris d'un autre monde pour bouffer notre quotidien.

Et si nos enfants doivent être si peu nombreux, qu'ils le soient, mais avec des perspectives. Tant pis, si les efforts des uns ne méritent pas nos frontières.

Assurons les naissances et nos lisières et un jour peut-être, la terre suffira à les nourrir.

La terre s'affaisse, sous nos poids, le niveau des mers ne remonte-il pas !

Il faut bien se rendre aux évidences, nos aides attirent les indigents que nous créons, quand leur pouvoir bâtit des palais d'or et d'argent plus grand qu'un Versailles oublié.

Les richesses naturelles s'épuisent. Il ne restera bientôt plus que des miettes à partager aux prix des mortifications de ceux qui creusent de leur main ces veines usées des galeries souterraines s'effondrant sous la charge de la populace qui s'impatiente.

Il faudra bien laisser de l'air pur à nos enfants et moins de rançon à nos aïeux qui peuplent et peupleront plus longtemps encore notre univers.

Les vaches ne broutent pas le bitume, et encore moins les cent cinquante mètres carrés des jardins de banlieue.

Il est temps encore de laisser à leurs yeux, des ciels bleus, que ne méritent les poitrines flétries, tombant en escalope sur un passé qu'elles veulent cacher.

Angélique pianotait à longueur de journée sur la toile pour tenter de trouver des adresses salvatrices. Elle en remarqua des tonnes qu'elle devait sélectionner, le monde d'Internet est prolifique, le meilleur côtoie le pire sans qu'on puisse les distinguer.

Elle en retira quelques-unes, triées à son instinct, certaines au nom connu ou que l'on croit, et certaines autres, au feeling. Les enveloppes étaient déjà manuellement écrites avec leurs adresses, fermées avec la salive de la langue de la jeune fille. Il ne restait plus qu'à rejoindre le bureau de poste pour y coller les fameux sésames à voyager pour qu'enfin elles tombent dans une corbeille qui ne conforte pas de leur destination.

Le destin était en marche, il ne suffisait plus que d'attendre.

Angélique n'était pas le genre de personne qui laisse traîner ses pieds coincés dans un seul sabot. Elle ne pouvait reprendre des activités trop physiques, elle n'avait pas encore assez récupéré. Il fallait reconstruire doucement le corps et la pensée pour envisager un avenir plus glorieux, mais il y avait bien d'autres occupations pour si peu d'énergie. Comme quoi, les pratiques de la vie, petit à petit reprenaient leur place. La jeune fille, dans ses brumes des pensées, commençait à bâtir des demains plus prometteurs.

Elle décida de faire une formation pour utiliser le NET, un organisme offrait à toute personne coupée du monde par blessure, maladie ou situation familiale difficile, un nouveau départ. Cela tombait bien, elle en avait besoin. Continuer à inscrire la vie du papy lui

redonnait goût à l'effort qui pour elle, n'en était pourtant pas un.

Elle avait organisé ses journées pour avancer au plus vite dans sa formation et profiter pour autant des douceurs agréables que la comtoise lui offrait. Le temps s'arrêtait comme chacun le voulait quelque ce soit le jour.

Une matinée fraîche écumait les rosées des pleurs de la nuit avant que le ciel ne soit zébré des kérosènes mal brûlés dans les rayons d'un soleil qui commençaient à fatiguer. Cela faisait quelques jours que le baromètre était paralysé et son aiguille était figée en des pressions que tant voudrait éternelles.

Ce matin, comme à chaque autre, le petit déjeuner avalé, la jeune file rejoignit sa mère pour attendre avec anxiété les réponses aux courriers adressés aux éditeurs. Elle imaginait chaque nuit le parcours de chacun des exemplaires, dès l'instant où la préposée des postes les avait jetés dans le panier du départ. Elle voyait dans ses raisonnements, leurs voyages vers des boîtes regorgées d'autres manuscrits, et toutes les pérégrinations qui les faisaient passer du secrétariat au service de lecture. Elle imaginait ces lecteurs professionnels dévorer des tonnes de livres par des lunettes fatiguées qui surmontent des sourires de rictus et cachent des regards dubitatifs devant les fiches qu'ils devaient remplir.

Déjà deux semaines, et les mains du facteur ne tendaient que des factures et autres courriers sans importance. Ce lundi pourtant, une première enveloppe jaune au format plus important avec sur le coin gauche, un sigle coloré imprimé, dépassait du tas des autres missives.

La perspective mêlée d'inquiétude, donnait des fourmis aux bouts des doigts, Angélique n'osait trancher l'enveloppe. Elle retourna le pli dans tous les sens, tentant de distinguer au travers le papier une quelconque assurance.

Elle ouvrit le tiroir aux couverts, pour en retirer un couteau à la lame effilée, elle passa le bout de l'acier dans

un des deux coins du revers où la colle ne prend pas en général. D'un geste rapide et franc elle trancha le mystère. Elle retira doucement la missive, pliée en trois. Elle tardait à déployer la lettre et regardait longuement la richesse des ornements qui créditait le pouvoir connu de cet éditeur.

La lettre était imprimée. Sur le troisième pli, une formule de politesse et la signature qui sentait la dignité. Enfin, elle déplia pour laisser un petit texte, heurtant son regard. Tout était trop poli pour annoncer une victoire, c'était un refus.

C'était un non, le premier avant bien d'autres. Toutes les réponses furent négatives quand elles étaient. L'assurance tombait au plus bas dans les chaussettes un peu altérées des odeurs d'une journée. Angélique se demandait ce qui clochait dans le manuscrit.

Un soir, elle retrouva sa tante chez sa mère et la conversation ne tournait que sur un seul sujet, le paquet de feuilles qui vagabondait sur la table. Chacun n'arrivait à comprendre ces refus qui leur paressaient non fondés, tant elles restaient persuadées de l'intérêt d'une lecture différente et qui avait vraiment un message.

La tante avait pourtant une petite idée sur le sujet:

-Angélique, ma chérie, ce bouquin n'est pas de ceux qu'on lit sur le drap de bain d'une plage, un été en côte d'azur. Je crois qu'aucun éditeur ne prendra le risque d'un petit tirage. Ce truc est bon, mais il dérange. Je pense qu'il faille essayer le Net.

-Comment tata ?

-Tu sais, il y a des éditeurs sur Internet, et ils n'ont pas besoin d'imprimer des tonnes de papier qui végètent dans les librairies, quand non vendues. Et puis, tu peux peut-

être faire mieux encore, créer un site, sur lequel tu exposerai les feuillets à ta convenance. Tu as tout frappé sur le PC, tu as la matière, il te reste à trouver comment la présenter, cela ne doit pas être si difficile !

-Tu crois ! Tu as peut-être raison, de toute façon, je ne risque rien de me renseigner.

La demoiselle y tua ses nuits, ignorant le temps et ses déboires. Elle y récolta les cernes des regards maudits et une volonté à se battre contre le monde des austères.

Quelques jours après, beaucoup de jours après, elle invita ses chaperonnes à un dîner dans son antre.

Angélique avait créé une ambiance de messes noires. Une pénombre artificielle irriguée des lueurs de bougies scintillait dans les regards comme une magie, un irréel qui trône entre les murs qui n'avaient plus de mesure. Sur la table, trois grands verres transpiraient des embruns de Belzébuth avec dans leur fût, un breuvage aux couleurs exotiques qui donnait l'effroi.

La tante et la mère étaient joyeuses de ce repas imprévu, sans doute grâce à une réelle vertu de l'âme à refermer ses blessures. L'ambiance était trompeuse et Angélique l'avait voulue. Les trois femmes trempaient leurs lèvres avides dans le breuvage mystérieux et euphorisant l'instant.

Angélique avait éteint complètement les lumières tamisées et alluma l'écran de l'ordinateur.

-Regardez si c'est beau.

L'écran montrait une image superbe et animée, mêlant la mélancolie naïve et l'agressivité des couleurs que prônaient les idées du grand-père.

-J'ai trouvé sur le Net un artiste anarchiste qui m'a offert la page de garde, mais regardez la suite !

Les deux femmes applaudissaient au résultat.

-Mais comment as-tu fait ma fille ?

-J'ai trouvé un site qui aide à promouvoir des nouvelles idéologies, il explique presque tout, ce sont les Connarchistes.

-Mais c'est quoi cela Angélique ?

-Ne t'inquiète pas maman, ce sont des gens comme papy.

Le reste de la soirée fut pour une fois festif, il est vrai que l'affaire était bien montée et le résultat spectaculaire.

Des aventuriers du Net se connectaient à discrétion. Le papy n'était informé de rien, il continuait à griffonner des bouts de papier grâce à la bienveillance de cette infirmière du village.

Pourtant, un jour, le réel rejoignit l'horizon. Petit à petit, le nombre de visiteurs grandissait, le site aussi, jusqu'à contenir, chaque phrase, et chacun des mots pour ne pas les oublier. Il y eut tant de fidèles que le site saturait, il fallait passer à la vitesse supérieure.

La réussite était là, toute mesurée qu'elle soit, c'était tout de même une victoire. Angélique ne savait plus comment faire, ce testament du grand-père, ne lui appartenait pas. Il fallait en parler au papy et lui demander conseil.

Le vieil homme était abasourdi dans son cloître de bonnes sœurs oubliées dans les murs de l'indifférence. Il mit quelque temps à réagir, ses vieilles artères demandaient de la patience. Il reprit enfin des couleurs, il



trépignait de ne pouvoir franchir cette prison d'ombres sans linceul. L'œil frétillait d'une reconnaissance, une authentique fierté redonnait de la carrure à ses épaules usées.

-Viens ma chérie, regarde dans ma main vide, il y a un verre qui pétille de ta réussite, ma vie finit comme l'eau croupie de ce morbide robinet et pourtant tu vois, je bois du meilleur champagne sans l'avoir demandé. Tu trinques ma puce, pour que toi tu réussisses ce que j'ai raté. Peut-être qu'un bout d'histoire commence ici dans le bruit de nos verres qui s'entrechoquent.

-Papy, je vais te faire sortir de là, j'ai gagné un peu d'argent avec des travaux sur le Net. J'ai porté plainte contre mon père, pour harcèlement moral et internement abusif.

-Ne fais pas cela ? J'ai convenu avec ton père d'un arrangement et c'est bien ainsi.

-Il est trop tard mon papy, il est trop tard.

Le papy caressait les boucles jamais aussi sincères de la chevelure de son sang.

-Tu as allumé de la dynamite ma puce, tu n'as pas conscience des conséquences.

-Papy, mon papy, ne t'inquiète pas, j'ai avec nous l'avocat de ton fils, il ne veut plus le défendre. De plus, je crois qu'il en pince pour tata. Et pour la bataille, je suis prête, je ne peux pas accepter ce qu'il te fait, je crois qu'en d'autre temps, tu aurais fait pareil ?

Le pauvre vieux s'essuyait les yeux, une larme s'échappait du coin de chacun d'eux, le regard restait embué. Sa petite, sa battante allait à la baston contre une muraille sans dimension. Le vieux pleurait vraiment maintenant, à chaudes larmes. Il lâchait enfin ses forces

dans ses faiblesses et montrait ce qu'il était vraiment, une sensibilité fragile de mie de pain cachée en une croûte d'un pain qui voulait se montrer invulnérable.

Angélique était trop nature pour comprendre ce que le mauvais sang des uns, était capable. Elle avait déclaré une guerre sur deux fronts et n'avait aucune conscience des conséquences.

Elle partait telle la Jeanne sans arc, bouter ses anglais hors de ses frontières d'un rêve meilleur, espérant accrocher à son panache de plus en plus de courageux pour purifier nos airs et purger nos rivières.

La rumeur se répandait plus vite qu'une traînée de poudre. La tante rapportait les propos des conversations de comptoir de bistrot et des langues bien pendues des coiffeurs. La plainte d'Angélique alimentait les commérages et les baragouins mal attentionnés.

Une autre aussi parlait des écrits du vieux. Des gens voulaient les lire pour comprendre les propos de celui qui était déjà baptisé « vieux fou », celui qui était enfermé dans les oubliés intéressés par ces pervers de certitude.

-Tu es au courant Angélique ?

-Oui, je crois, beaucoup de gens ne connaissent pas papy et pourtant sont avides de connaître les convictions qu'il peut soulever. J'ai déjà des contacts pour organiser des rencontres et débattre un peu sur le sujet, mais rien de plus, je n'ai pas regardé mes mails depuis hier.

-Tu peux te connecter d'ici ?

-Oui bien sûr, mais pourquoi ?

-Tu verras.

Angélique s'attabla pour démarrer la machine de sa mère. Elle était connectée sur son site, c'est vrai qu'il était bien illustré.

-Regarde tata, c'est de la folie, il y a plusieurs centaines de personnes en lignes, je n'ai prévu que trois chiffres et le compteur est coincé à 999.

-C'est de la folie Angélique ! Regarde les messages !

L'écran débordait de messages gris sur le fond bleu. C'était la panique. Angélique arrivait à repérer quelques habitués déjà fidèles du début, mais de là à imaginer ce flot continu de phrases qui dégueulent les rancunes de gens fatigués à supporter l'intransigeance des autres. Il faut dire que le slogan agressif devait attirer. C'était aussi incontestablement une autre voie pour ceux qui ne voulaient adhérer aux appels des océans poissonneux, qu'ils soient politiques, religieux, syndicalistes ou tout autre groupement qui veut imposer des opinions. C'était aussi une vision nouvelle pour des regards vierges des théories prédigérées de ces autres oppresseurs aux grandes gueules qui ne soignent que leur ego.

Après de longues heures à tenter de lire et comprendre tous ces messages, dans le silence religieux des messes que l'on pourrait croire noire, les deux femmes se retrouvèrent l'une face à l'autre, un sourire figé, teinté d'une crainte assurée habillant des regards un peu perdus.

Elles n'arrivaient à exprimer un mot, quelque part cette naissance violente, leur faisait vraiment peur.

-Qu'est ce qui se passe les filles ?

Hélène ne comprenait rien, ce silence l'inquiétait à la frontière des angoisses non maîtrisées.

-Mais qu'est-ce qui se passe ?

-Maman, c'est trop, c'est trop, tout va trop vite. Je ne pensais pas que tant de gens souffraient d'un isolement de la pensée, je ne comprends rien. Je voulais seulement que les opinions de papy soient lues et comprises. Mais je ne comprends pas ce débordement, ils sont des milliers, maman, ils sont des milliers.

-Certains proposent déjà une rencontre dès samedi, je ne sais plus quoi faire, papy avait raison, j'ai allumé une mèche et je ne sais pas ce qui va exploser.

Il semblait bien qu'au loin, un ouragan se formait dans les têtes d'inconnus, pour ravager les habitudes. Sa force serait-elle du silence qui voudrait se faire entendre ?

La mère en tremblait de toute sa blancheur, elle ne comprenait rien à cette marée des sens, mais se doutait bien que quelque part, il était temps de sortir des poussières, les rancunes débordées. Elle courut à petit pas dans la salle et revint bien plus rayonnante avec trois verres et une bouteille de champagne.

-Les filles, cela se fête, après tout, nous verrons, peut-être qu'en ce moment s'écrit une page d'une histoire différente, il faut la vivre avant qu'elle ne soit oubliée.

Les trois femmes prirent du recul et s'assirent regardant l'écran volubile qui continuait à vomir à l'infini, des maux égarés en de lointains vestiges. Elles trinquaient sans vraiment savoir encore à quoi, dans une ambiance particulière, entre les peurs et les espoirs. Le bleu des yeux s'évanouissait dans le noir qui couvre les pauvretés des humeurs.

La soirée continuait ses extravagances. Les femmes inconsciemment restaient proches, sans doute l'appréhension de se sentir ensevelies dans cette couleur de la nuit qui étouffe les cris et de ne pas retrouver la

sensibilité de la peau quand on s'effleure des doigts de la main. Ce bouillonnement silencieux commençait à peser. Chacune ne voulait franchir le pas, protégeant l'intérieur, le sommeil était absent, la curiosité alimentait les paroles internes rassurantes.

Les écrits scintillaient dans l'écran et demandaient à Angélique de parrainer un désir qui devrait se concrétiser par une première rencontre inaugurale à la naissance d'un autre univers. C'était presque comme pour une rencontre amoureuse par le Net.

Angélique tremblait, elle n'arrivait plus à maîtriser la souris, la flèche devenait folle, elle lâchait ses clics qui ne servaient plus à rien.

-Mais qu'est-ce que je vais faire maman ? Que vais-je faire ? Je ne pouvais imaginer, j'ai vraiment peur, j'ai lancé quelque chose et je ne sais pas où cela va atterrir.

-Ne t'inquiète pas ma chérie, si les choses sont ainsi c'est que tôt ou tard, elles auraient du l'être. Si ce n'est ton papy, dans un mois, dans un an ou peut-être moins, demain, il y aurait un autre papy et une autre Angélique qui appuieraient sur le détonateur.

-Mais maman, comment peux-tu dire cela ?

-Ecoute ta mère, belle demoiselle, je crois qu'elle a raison, quand on sème le mal, il faut bien un jour récolter quelque chose.

Angélique était sur le cul, sa mère et sa tante avaient le recul plus serein et quelque part une juste logique que le temps ne pourrait plus éroder.

La nuit continua à égrener ses heures ombreuses sans pour autant faire tomber les paupières. Seule l'aurore rassurait que le jour puisse encore être là et que des

demains existeraient. Enfin les trois femmes semblaient de commun, en vrac, sur le canapé, soulagées que la nature maîtrise toujours ses sens éternels.

Un matin bien entamé jetait violemment sa lumière pour que ses raies traversent les clos volets et fassent cligner les paupières à peine reposées. Il fallait pour autant ne pas perdre bêtement un instant à dormir. L'histoire frappait à la porte et il fallait bien entendre ses maux pour continuer à comprendre.

La mère à peine rafistolée des restes d'hier et vêtue des assurances qui donnent bonne mine, était partie chez le boulanger chercher un réconfort pâtissier et une petite baguette fraîche. Elle subit quelques railleries des commerçants peu habitués à cette tenue négligée. Mais l'engouement et la liesse qui cachaient les blessures d'une nuit, lui donnaient une autre allure, un autre respect. Quand elle piétinait l'allée à son retour, sa belle sœur et sa fille rigolaient en s'en fendre une lune de la voir, comme une gamine taquinait les graviers d'un pas insouciant et léger.

Le café tombait de la chaussette, lâchant ses arômes accrocheurs, le beurre salé était déjà sur la table, attendant patiemment le pain de la baguette pour s'y épanouir.

Le jour était nouveau dans leur tête au moins et les imaginations étaient bien plus verbeuses que la veille. Le monde se refaisait déjà sans aucune véracité, l'histoire était brouillonne, tout s'y mélangeait.

La visite au papy devenait bellequeuse, et il fallait la sagesse d'un homme aux matrones blanchies de blouse, pour ramener un peu de sérénité dans les regards.

Il n'était plus question 'du que faire', mais 'du comment faire'. Angélique accepta de promouvoir cette première occurrence, et pour ce, il fallait qu'elle rencontre ces gens qu'elle ne connaissait ni d'Adam, ni de Eve. Elle ne connaissait rien d'eux, ni leurs pensées, ni leurs rêves, mais ils avaient inévitablement croisé un bout de souffle qui ressemblait incontestablement à un bout du sien.

Le seul et unique problème que la jeune fille ressentait, c'était d'être assurée de la sincérité de ces rencontres.

La tante eut encore une idée intéressante c'était de créer un engagement moral minimum sur le désintéret de l'argent et des conséquences d'une quelconque promotion à la renommée.

Tout le reste de la semaine, quelques nouvelles personnes envahissaient son vide, elle chercha à comment être prête et sans aucune prétention pour cette première soirée pour un commencement réussi.

Il y eut bien moins de prétendants à s'afficher qu'à chatter incognito. En fait, une dizaine de personnes seulement serait là, mais cela était suffisant pour une première. Elle avait bien fait de cacher la couleur de son sang derrière un pseudo un peu anonyme. Il fallait garder une intimité sans pourtant se renier. C'est le nom du village qui servit de pseudo, il suffisait à montrer qu'elle n'était pas une ombre cachée derrière dans un écran noir.

Ils avaient déjà choisi le thème de cette première aventure le « NOUI » qui réunissait les gens à qui on ne peut forcer de dire oui et non quand ils avaient tant de chose à raconter.

Chaque jour était plus long que la promenade d'un soleil et chaque nuit plus courte qu'un songe usé. En si peu de temps, un noyau de fidèle se rencontrait et sympathisait sur le net. Les heures n'avaient plus assez de secondes, la minute encore beaucoup moins. Angélique ne se souvenait pas d'une telle activité avec d'autres. Rapidement, un climat amical remplissait les vides des voix d'autrefois. Le groupe ressemblait à quelque chose sans doute l'esprit d'une reconquête d'un avenir, hier douteux.

-Maman, où peut-on se rencontrer ? Je suis prête et il faut bien assumer cette chose qui enfle plus vite qu'une rumeur. Je ne voudrais pas que la baudruche ne se dégonfle en ces jours qui sentent le printemps d'une ère nouvelle.

-Ma puce, tu parles comme ton papy écrit, tu es bien de son sang, mais comment cela se peut que cette nature si bonne et qui vous sied, ait pu oublier ton père.

-Tu sais maman, les erreurs ne sont pas de la nature, mais du temps qui pourrit les bois qui n'ont de noblesse d'essence.

Et la tata de rajouter :

-On fait ça chez moi, je préparerai avec ta mère des toasts et un petit cocktail léger.

-Mais tata ?

-C'est une bonne idée Jeannine.

Le train était en marche, la révolte des oubliés s'élevait au vent qui vient d'un large fatigué de transporter les misères d'ailleurs quand nos intellectuels oublient les nôtres à leurs pieds. La soirée approchait plus vite que



voulue. Tant d'espoirs s'accrochaient au temps, qu'il fallait bien préparer les détails d'un événement qui s'avérait exceptionnel.

Les premiers invités d'un soir portaient déjà leurs doigts sur la porte, que celle-ci s'ouvrait de l'impatience à découvrir de vrais visages. Les sourires croisaient d'autres sourires, la certitude de rencontrer enfin des personnes qui partageaient peut-être une vision d'un air nouveau. Un feu chatoyant caressait les briques d'unâtre loin d'être usé et le bois crépitait en ses bûches, les réduisant en un éphémère brasier qui criait ses souffrances d'une condition trépassée. Tout était arrangé pour que ces nouveaux amis, que de peut-être un seul soir, se sentent bien.

L'assemblée était maintenant complète, une dizaine de nouveaux visages aux regards pétillants de comprendre enfin les sources d'une nouvelle fraîcheur des desseins qui enfin pouvait germer dans les cœurs. Un silence de gêne poli baignait l'atmosphère, seul le chant du bon bois qui se meure, parlait au temps qui en cet instant ne passait plus.

Quelques mots de politesse s'évanouissaient dans les fumailles des bougies dont les flammèches dansaient aux rythmes d'une brise nouvelle. Les trois femmes s'affairaient à servir les invités un peu stressés et sûrement surpris de ne rencontrer que des gens normaux, à croire que l'intelligence ne sied pas à tout le monde.

Petit à petit, les vapeurs des alcools déliaient les langues et ce petit monde cosmopolite des âges, des sexes et des conditions trouvait une place en cet endroit

incongru. Les petits toasts s'évanouissaient dans des gorges affamées d'on ne sait quoi, pour calmer doucereusement les chaleurs discrètes qui faisaient perdre les constances.

Angélique pensa qu'il était temps de délier les envies et aussi d'associer à ce petit monde celui qui se mourait comme un feu qu'on oubliait de nourrir.

-Mes amis, mes nouveaux amis, je ne vous connais de visage que depuis ce soir, mais je pense mieux vous comprendre par vos regards, ceux qui derrière vos écrans guidaient vos doigts sur le clavier pour transpercer les impersonnels écrans qui nous lient. Pour combien de temps je ne sais pas ? J'ai vu dans vos mots aux lettres formatées par les logiciels, des bouts de croyance à autre chose qu'un dieu et pire encore qu'à ceux qui se croient l'être.

Je ne suis là, que pour mon vieux papy qui croupit contre la détermination de ceux qui l'aiment. Mais ce n'est pas de lui dont nous devons nous soucier, je parlerai pour lui tant que ce peut, pour le reste c'est notre problème.

Vous êtes là parce que vous ne croyez plus en ce qu'on vous dit ou montre. Vous aspirez à d'autres concepts plus simples et aussi à un avenir pour vos proches qui ne sont pas encore nés.

Je ne souhaite qu'une chose, c'est que ce soir, naissent des mots d'un « vieux fou », une autre envie de vivre.

Je souhaite aussi que les ambitions s'oublient au dehors. Il y en a tant qui veulent les assouvir. Je souhaite la considération des uns, je sais que nous sommes différents et que nos cris n'ont pas la même voix.

Je crois que nos pieds ont le droit de fouler nos prairies sans qu'une taxe quelconque ne compte chacun de nos pas.

Vos enfants ont le droit, et leurs enfants plus encore, à voir et à entendre cette nature pourtant déjà amputée. Rien n'empêchera que chacun puisse vivre autrement que l'autre, la vie est ainsi. Je ne sais qu'une chose, c'est que l'autre monde va trop loin sans nous demander notre avis. Il y a des façons de vivre et moi celle que je souhaite, ce n'est pas celle qu'on m'impose.

Que votre maison soit plus grande ou plus petite m'importe, l'important c'est que la porte soit toujours ouverte. Que vous soyez comme on vous voit m'importe aussi !

Ce qui m'importe, c'est que des gens comme vous pensent qu'il est possible de vivre autrement, sans croire aux promesses des prédicateurs politiques qui protègent leurs acquits. Je suis heureuse de vous rencontrer, cela me tranquillise et me fait peur aussi.

Vous avez lu et sans doute pas tout, mais tout est trop important et aléatoire aussi.

Je vous propose ce soir seulement d'échanger nos envies de vivre, je ne veux pas et ne souhaite pas être la seule voix de vos maux.

C'est l'esprit d'un rassemblement silencieux qui porte nos voix. Plus les oubliés seront nombreux, plus les ouïes des sourds de l'autre monde seront, et plus elles seront craintes. Je vous sais, quelques-uns d'ici et d'autres de plus loin, et que l'esquisse d'un demain est peut-être en vous.

Moi je n'ai comme certitude que les vôtres, mon vieux papy n'y croyait pas et ce soir je suis certaine, il ne dormira pas, écoutant la douceur de cette soirée. Il rêve, mais c'est un vieux « fou » qui croit que des bouts de terre pourront résister à la dictature des élus d'un peuple avide de ses besoins.

Je vous demande de me pardonner de cette trop longue prise de parole mais je vous promets que ce sera la première et la dernière fois. Je veux combattre ces avides de pouvoir qui croient en leurs tribunes de mal politique et aussi aux leaders syndicaux essoufflés de ne plus être de vrais combattants.

L'avenir n'appartient peut-être qu'à ceux qui y croient vraiment.

Je ne vous demanderai donc que de croire en la puissance de vos silences et tenter de porter vos convictions comme celles de mon papy. La force n'est plus du côté des égosillants des tubes cathodiques fatigués, mais de tous ceux qui veulent marcher vers une autre voie.

Je suis une Nouï, je ne peux accepter qu'on m'oblige à ne dire que ce que les autres veulent, vous comprenez bien, ma langue est si bien pendue.

Il faudra du temps, beaucoup de temps pour que les choses changent, mais je suis confiante que nous et tous ceux qui se cachent encore derrière leur pseudo, feront vaciller cette constitution poussiéreuse et qu'un jour, la lumière sera plus grande. Ce soir, chaque bougie est à votre image, imaginez, que si les choses perdurent, chacune d'elles fera des petits. Et plus tard, si

nombreuses, elles chasseront de nos nuits les peurs et les angoisses.

Merci d'être venu, vous pouvez vous laisser aller à parler de vos envies.

Nous verrons demain comment les choses s'oublient ou pas, et nous en reparlerons plus tard.

Ce soir est peut-être un autre soir, le ciel est couvert et pourtant je vois en vos yeux scintillaient mille étoiles.

Merci encore une fois d'être là.....enfin.'

Un silence, de ceux qui baignent les cimetières, cachait ses larmes naissantes et qui ne voulaient pas couler.

La maman enlaça poliment la jeune fille, beaucoup moins Jeanne et bien plus Angélique.

La soirée restait discrète, la jeune fille avait marqué les consciences, plus profondément que le fer rouge. Mais quelque part, une bataille était engagée dans le silence extérieur d'une maison trop tranquille quand personne ne peut imaginer qu'un complot se fomenta derrière les volets. Quiconque regardant les murs aux lumières enfermées, ne peut comprendre que là, et quel que soit l'avenir, un rêve prenait corps et enfin tétait son demain.

Elle vécut les lendemains comme une délivrance, moins seule à partager un poids qui n'était que de paroles, celles-ci, elles étaient gravées comme les tables de Moïse, trop lourdes à porter, dans le cerveau de la belle.

Chaque jour ne ressemblait plus à un autre, chaque matin avait des aurores chatoyantes, la nature n'était pas si sympathisante. Mais en cette période, le bleu était pourtant partout et cela donnait du 'peps' à Angélique.

Les visites au grand-père étaient bien plus souriantes que la peinture des murs. La cellule semblait plus lumineuse que l'éclat du regard du vieil homme et bien plus grande que la moindre créance. Ils passaient tout le temps autorisé de la visite, assis sur le bord du lit, une main dans celle de l'autre à se pétrir les doigts. Le vieux bonhomme pourtant perdait de sa superbe physiquement, il s'atrophiait de si peu d'activité. Il perdait ses derniers cheveux qui lui couvraient le crâne, les joues se creusaient. L'appétit n'était plus, et s'il continuait à se nourrir chichement, c'était pour sa petite-fille. Angélique se rendait bien compte que le bonhomme ne suivait plus l'esprit et qu'il fallait rapidement faire quelque chose pour sortir son papy de son calvaire. Deux soirs par semaine, elle investissait le bistrot du village pour y retrouver ses amis de la toile. Le tavernier se réjouissait de cette nouvelle clientèle un peu bruyante, mais qui commençait à refaire le monde. Il ne comprenait rien à ces débats, mais il s'activait pour que la petite salle arrière du café, qui ne servait plus que de débarras, retrouve un lustre des autrefois. Un grand nettoyage, le baby-foot dans le coin, même un coup de peinture avait rafraîchi la pièce. Un peu de bricolage avait rendu les vieilles chaises un peu moins bancales. Les dessus de table retrouvaient les cires qui font disparaître les traces rondes des bouteilles et des verres, vestiges d'une autre vie. Ces soirées commençaient à ressembler à quelque chose. Il y avait une rotation de personnes toutes plus ou moins différentes autour d'un groupe qui s'averrait assez fidèle. Ce monde échangeait leurs intentions autour de concepts forts, origine de l'imagination du papy. En fait, ils avaient établi différents objectifs pour construire ce qu'ils appelaient le SUFFISANTISME.

Certaines voies servaient de colonne vertébrale, comme l'éradication pure et simple du chômage, la parole aux citoyens, la suppression du système politique actuel, la stabilisation du nombre des humains, l'autonomie régulatrice des villages ou tout autre groupement de population. Ils envisageaient même de tenter l'élaboration d'une constitution spécifique aux muets qui bien sûr ne s'appellerait plus ainsi.

Le thème directeur était de pouvoir faire évoluer doucement le destin des ayants droits. Il ne fallait rien imposer, pas de révolution dans les termes ensanglantés du passé. Cela prenait une forme courageuse et tous, dans leur bon vouloir, souhaitaient protéger l'avenir de leurs descendants des décisions unilatérales des mal élus. Il était marrant de constater que des habitants du village cooptaient d'office à ses nouvelles conceptions sans vraiment savoir ce que les choses voulaient dire. Angélique et sa tante iraient bientôt expliquer simplement à ces gens qui le voudraient bien, le fond de leurs propos et surtout écouter ce que ces personnes espéraient vraiment pour leurs demains.

Le bon sens, rien que le bon sens et celui de tous ceux qui paient des impôts et non ceux qui les croquent impunément aux soleils des fonctionnaires non repentis, c'était bien simple. Fini le parisianisme despotique, fini la grande ville qui se veut capitale de quelque chose et qui dicte des lois et des impôts.

Un autre de leurs objectifs était, sans ambition de temps, de redonner la parole à ceux qui avaient quelque chose à dire qu'ils soient ou pas de l'avis de ces uns.

Angélique avait promis de rester discrète et c'est ce qu'elle tentait de faire, mais elle était très sollicitée, au

moins pour donner son avis. A chaque séance qui n'avait rien encore de conseil municipal, il y avait un exposé individuel ou collectif sur un thème bien précis.

Un soir, c'était à Angélique et à sa tante d'illustrer leurs vues sur la gestion future du village.

Elles avaient bâti leur dossier sur un événement important qui pourrait bouleverser la vie tranquille de ces lieux. Le maire élu, aurait voulu modifier le centre du village en rachetant une vieille ferme pour y installer une mairie démesurée et une grande école. Mais depuis, il n'avait plus ce pouvoir de despote, il y avait les membres du conseil choisis à leur tour et ce pendant un an. Certains refusaient cette participation et c'était bien leur droit. Mais il y avait un groupe hétéroclite qui de toute façon déciderait. Ces gens n'étaient rémunérés que si sans emploi ou avec un revenu modeste et au tarif minimum des coûts horaires des travaux honnêtes. Le nouvel employé communal, embauché avec les économies faites aux prestations des anciens élus, avait élaboré un dossier.

Ce dossier fut à disposition à la mairie pour que deux études soient effectuées, une avec des arguments pour et l'autre contre. Aux politiques d'hier et qui avaient perdu le pouvoir, de rentrer dans une de ces études et de créer une commission. Et lorsque celle-ci était créée, chaque commission touchait une obole pour participer aux dépenses justifiées. Et puis un jour est planifié. Les deux commissions présentaient leur dossier argumenté des avantages et des inconvénients ainsi que de ce que cela coûterait ou pas, aux habitants durant une heure. Quelques questions et puis une délibération objective qui tranchait les décisions.



Les deux femmes proposaient un exercice à blanc pour s'assurer de la bonne logique de leur démarche. Elles en espéraient quelques avantages, telle la certitude qu'aucune dépense ne serait gâchée dans l'intérêt de quiconque et que quelque part l'avis de ces élus d'un jour, dans la diversité refléterait bien plus l'avis général et que particulièrement celle du despote d'ex maire et de sa tribu. Maintenant qu'est-ce que l'avenir présageait de leurs grandes idées creuses? Nul ne parierait.

Le site d'Angélique avait été reconstruit par un de ses amis du premier jour. Les dires du vieil Henry s'incrustaient dans les écrans et faisaient des petits. Les visiteurs étaient nombreux, trop nombreux. D'autres sites essaïmaient les mêmes messages, il y avait aussi un petit moteur de recherche sur ces thèmes. La tolérance de ceux qui n'adhéraient pas aux théories, ne remuait pas trop les réactionnaires et ces autres protégés des bulletins. Ces idéalistes du portefeuille ne pensaient pas que les élucubrations d'un vieil enfermé ne puissent remuer leurs habitudes trop faciles.

Pourtant, il y avait déjà des situations inattendues qui se produisaient. Certains mélangeant les principes aux belles paroles et à la situation particulière d'Angélique, boycottaient le super marché, duperie du père de la jeune fille.

Quand les trois femmes apprirent cela, ce fut avec une véritable satisfaction. Mais des déboires de cet homme qui privilégia son intérêt personnel à l'amour de son père, elles craignaient les pires réactions d'un être aux abois.

Le procès pour libérer le papy approchait. Angélique s'y affairait aussi avec l'avocat jusqu'à la veille du jour dit.

Elle s'était vêtue du noir qui sied à la morosité, elle n'était fière d'aller franchir les frontières d'un passé qui va s'offrir aux yeux des autres. Jamais, elle n'avait franchi la porte de ces monstres de pierres noircies par les temps et aux colonnes qui devraient donner l'autorité.

Elle avait voulu ce moment. Au tribunal correctionnel, son pas était fébrile, mais elle sentait en ses artères la chaleur des paroles de celui qui souffrait.

On crie à ceux qui « oublient » leur chien sur une aire d'autoroute et on se tait quand ils laissent leur vieux pour les mêmes raisons.

Elle n'y connaissait rien en architecture, mais pourtant les colonnes qui soutenaient l'entrée, faisaient penser qu'ici l'âge de la pierre donnait la sagesse aux rats qui peuplaient cet univers.

La montée des marches d'un marbre trop vieillot, n'avait pas les prestances de celle des palais d'un Cannes festivalier. Les marches n'étaient nombreuses et pourtant elles forçaient le pas, ce n'était pas une gloire de franchir ce seuil. Jusqu'à la grande porte qui imposait à la façade, rien pourtant n'entravait la démarche, si ce n'est cette pluie agressive qui jetait ses amertumes sur ces pierres déjà noires.

Elle arrivait devant une petite porte vitrée qui avait du remplacer une boisure de trop de respect, la vitre coulissait pour l'avalier dans cet antre sombre qui protège les secrets.

Un bout de papier manuscrit presque usé indiquait l'accueil.

La jeune fille grelottait des fraîcheurs des vieilles pierres et aussi des angoisses pressantes.

La vieille préposée aussi défraîchie que le bout de papier, lui indiquait lâchement qu'elle n'avait qu'à suivre les indications essoufflées qui devaient lui montrer le pas. Son regard tentait de lire ce qui lui semblait que de petites étiquettes pour tracer le chemin qui n'en était peut-être

pas un. Divorce, affaire familiale, affaire..., elle ne voyait rien que ses yeux ne puissent comprendre. Elle revint au guichet déranger la vieille rombière qui d'un ton sec et mal aimable lui montrait l'ascenseur :

-C'est au deuxième, ça va, c'est pas trop compliqué !  
Après vous demanderez.

Tout ici avait les grandes pierres des hôtels luxueux avec les suites aux étages, mais l'hôtesse rappelait vite que l'administration était rancunière. Ils avaient du faire un concours pour trouver une si laide et incompétente personne. Elle ne donnerait inévitablement pas du satin aux draps de la justice pour qu'ils soient propres d'une lessive dans les rivières des matins.

L'ascenseur était plus dégingué que celui d'un cimetière qui vous descend sans jamais remonter.

Angélique était coincée entre ces quatre parois qui montaient péniblement vers une bataille d'un autre temps. Ce voyage de deux étages faisait peur, tout tremblait et la jeune fille ne bougeait de crainte que le mécanisme ait une faiblesse, enfin elle arrivait sur une moquette morfondue. Elle était arrivée, elle avait pensé à des lieux plus complaisants pour défendre l'honneur de son papoune, tel ces endroits qu'elle avait vus à la télévision pour les grands procès historiques. Bien sûr, aucune personne sur ce palier pour lui indiquer l'endroit, elle chercha sur chaque porte du couloir un renseignement, et enfin au bout du corridor, une grande porte devant l'escalier. Cela devait être là, la vieille folle du bas aurait pu lui dire de le prendre, c'était si simple.

Elle poussa un des battants de bois et glissant un regard discret découvrit que c'était bien l'endroit, c'était

d'ailleurs bien écrit sur le bois. Il y avait beaucoup de gens, la salle même débordait, il n'y avait pas assez de sièges abîmés pour que chacun puisse s'asseoir.

Les corbeaux étaient là en habit de maître, monsieur le procureur annonçait que la session serait longue, et que l'ordre des affaires n'était pas attribué.

Angélique ne comprenait rien, elle cherchait des regards qu'elle savait être là. Elle ne vit que les dos de sa mère et sa tante, cela la tranquillisait déjà.

Le procureur en ajoutait une couche :

-Il y a quatre-vingt-deux affaires à traiter durant cette séance et j'espère que nous n'irons pas jusqu'au bout de la nuit.

Elle se glissa entre les deux femmes pour s'installer, et glissait dans l'oreille de sa mère.

-Maman, c'est quand pour nous ?

-Je crois que les affaires sont traitées dans un ordre quelconque et qu'il faille attendre patiemment son tour, peut-être une heure ou deux, ou plus encore.

-Mais maman qu'est ce que ça veut dire ?

-Il faut attendre, cela risque vraiment d'être très long.

-Mais attendre quoi ?

-Notre tour ma chérie.

Angélique ne comprenait rien, elle s'assit complètement et jeta des regards aux entours pour chercher un réconfort. Mais rien, ni de bien, ni de mal, si ce n'est ces corbeaux qui gesticulaient au perchoir, ne rassurait.

Le juge et deux de ses acolytes assis de chaque côté de lui, trônaient enfin. Quelques coups de marteau annonçaient le début de la session. Il fallait donc attendre, la jeune fille n'avait pas rencontré la moindre image de son père et cela la rassurait.

Le spectacle était parti, et les affaires qui passaient sous ses yeux lui paraissaient de bien petites misères en regard des maux de son grand-père.

Tout y passait, les retrait de permis à la pelle pour conduite en état d'ivresse, qui pour certains pourtant n'étaient qu'un léger dépassement des limites administratives. Il y avait aussi quelques séparations assez cocasses de couples de tout bord bien libérés, confondus pour des effluves de cuisse et de sexe que les partenaires ne comprenaient pas. Elles faisaient sourire toute l'assemblée tant le ridicule ne tue pas, mais ne devaient pas avoir leur place ici. Il y avait encore des histoires de voisinages dont les acteurs étaient plus pitoyables que les personnages provençaux de Pagnol. Quelquefois, le cocasse faisait éclater l'assemblée, à se demander où était le respect. Si la faiblesse de l'intelligence est la source de ces problèmes, le rire des autres était une insulte à l'intégrité humaine. Pire, les juristes qui envoyaient ces affaires sans tenter de les régler autrement, étaient bien plus miséreux que ceux qu'on montrait à la vindicte publique.

Mais ce qui choquait le plus la jeune fille c'était de découvrir ces pantins désarticulés, habillés de leur robe sombre comme des femmes en deuil. Ils s'opposaient en des véhémences comédiennes plus risibles que crédibles pour soit disant défendre leurs clients. Ces mêmes curés du barreau discutaient jusqu'à en rire dans les couloirs

d'un palais qui devenait une salle de spectacle où la comédie des uns ironisait sur les drames des autres. Il était facile de deviner qui était devant et derrière les barrières biscornues de la loi.

L'avocat d'Angélique s'était glissé sur le côté avec ses collègues. Il faisait un petit signe de la main à la jeune fille avec un sourire de bienséance, formalisant ainsi sa présence qui rassurait pleinement la Lilique.

Ils avaient passé de longs moments ensemble depuis plusieurs semaines pour préparer cette séance.

Angélique était tendue, souriant à peine à quelques affaires et se renfermant dans un silence des estomacs noués qui empêchent même de déglutir. Elle donnait pourtant une belle apparence, vêtue sobrement de fringue jeune même si, noire.

La tante et sa mère l'avaient bichonnée, aucune mère n'était rebelle et pourtant rien ne laissait paraître un trop grand apprêtement. La tension se voyait en ses doigts qui se torturaient d'une main à l'autre sans doute pour se faire croire que l'endroit n'était pas irréel.

-Affaire Le lièvre. Annonçait un assesseur.

Angélique se redressait, c'était son nom.

Son avocat lui fit signe de s'approcher de lui. Dans ce tribunal, il n'y a pas de partie civile, chacun des protagonistes devait défendre ses arguments, le procureur engageant les débats avec un rôle près des accusateurs.

Il présenta l'affaire comme une histoire honteuse de fils qui rejetaient un père avec toutes les teintes des couleurs plus viles.

Quand il eut fini, le juge appela Angélique à la barre.

La jeune fille se retournait pour repérer si elle voyait son père ou son oncle aux entours, rien qu'un avocat à la prestance irréprochable qui trônait sur tout le côté droit.

Elle ne se souvenait plus si elle avait dû jurer, la pression sans doute. Son avocat lui avait conseillé de répondre seulement aux questions du juge et le plus précisément possible.

Elle n'était pas fière de déballer un peu de sa vie devant tout ce monde qu'elle ne connaissait pas ou si peu. Elle avait bien cru reconnaître dans l'assemblée quelques visages, mais en fait, elle ne voyait rien que ces corbeaux perchés sur leur certitude de vérité. Le moment enfin était, et elle craignait de n'être à la hauteur de l'événement.

-Mademoiselle Angélique Le Lièvre, avez-vous quelques choses à rajouter à la présentation des faits ?

-Non, monsieur le juge.

-J'ai quelques questions à vous poser, acceptez-vous d'y répondre ?

Angélique tremblait plus qu'une feuille morte prête à tomber sous un vent taquin qui jouait à ses fins. Des perles de sueur transpiraient sur le front et faisaient coller la robe à la peau. Elle se liquéfiait si rapidement que tous s'en aperçurent. Elle titubait, c'est ce qu'elle ressentait en tout cas. La fière belle tombait en déliquescence.

-Mademoiselle, cela va ?

Un geste de la tête qui secouait ses faiblesses, redonnait un semblant d'éclat à un regard parti ailleurs.

-Pas trop monsieur le juge.

-Voulez-vous vous asseoir un instant ?



L'image du papy venait crever le voile qui bordait les yeux, la jeune fille se redressa au possible et dans le blême qui sied à la souffrance elle lâcha un :

-Non, Monsieur le juge, je suis prête.

Le gotha de ces religieux de la justice était silencieux, se croisant du regard pour se demander ce qu'il fallait faire.

-Mademoiselle, nous pouvons reporter de quelques minutes.

-Non, posez vos questions ?

La belle retrouvait une assurance qui trompait l'apparence.

-Mademoiselle, êtes-vous bien sûre que cela soit raisonnable ?

-Posez vos questions ?

La jeune fille reprenait des couleurs, sa droiture était moins raide, la chevelure reprenait de l'ampleur, la transpiration laissait des auréoles sur le dos de la robe. Mais qu'importe, elle ne voyait plus rien que l'ombre des sbires attablés à leur tâche et bien plus petits qu'il y avait cinq minutes. L'œil retrouvait le vif des esprits qui se battent, et planté dans la pupille, un regard avisé aurait pu reconnaître l'ombre du grand-père qui peuplait ses pensées.

-Alors ! Vos questions ?

Le juge avait du mal à rassembler son sang froid. Il était perturbé par l'allure si sincère, si fière, si arrogante et si troublante de cette jeune femme, peut-être trop jeune pour fréquenter ce lieu rassemblant toute l'absurdité de ce monde.

-Mademoiselle, votre plainte n'est-elle pas une vengeance personnelle ?

-Qu'est ce que vous voulez dire, que je veux me venger de mon père ?

-Oui, c'est tout à fait ça !

-Monsieur le juge, si je voulais me venger de mon père, je ne serais pas là. Les rancunes ont des colères qui font sauter les barrières et je serais inévitablement de l'autre côté, présente avec les bracelets des policiers, quand lui, pour le crime qu'il a commis court toujours. Je ne le vois pas ici, n'est-ce pas ?

-Mademoiselle, calmez-vous ! Nous ne sommes pas aux assises.

Angélique gardait son calme, c'était plus troublant encore pour l'assistance de découvrir cette grande jeune fille tenir tête, droite dans la sienne. Plus un bruit, pas un souffle ne trompait l'atmosphère. Le monde semblait suspendu à un mot de plus. Elle attendait fidèle aux consignes de son avocat.

-Mademoiselle, plus de mesure, je reformule ma question autrement. Votre plainte n'est-elle pas motivée par vos antécédents familiaux ?

-Parce qu'enfermer un homme qui n'a rien à se reprocher et qui est mon grand-père, ce ne doit pas être un problème familial ?

-Mademoiselle, répondez plus clairement !

-Monsieur le juge, un jour j'ai pris une grosse gifle qui m'a troué la vie et le fait de ne plus voir ces mains assassines suffit à mes rancœurs.

-Bien Mademoiselle, vous avez suivi un traitement psychiatrique. ? Etes-vous guérie et saine d'esprit ?

-Monsieur le juge, c'est une insulte pour moi et ceux qui m'aiment et je ne veux pas parler des absents qui ont, paraît-il toujours torts.

-Monsieur le juge, vous avez dans le dossier, les certificats médicaux du psychiatre et du psychologue. Monsieur le juge, vous abusez.

-Monsieur l'avocat, restez dans votre rôle, pas plus.

-Mademoiselle, je me dois à ces questions, monsieur l'avocat de la défense, lui ne vous ratera pas.

-Excusez-moi.

-Mademoiselle Le lièvre, qu'est-ce qui vous fait croire que votre grand-père est soigné contre son gré ?

-Interné, pas soigné Monsieur le juge. Vous avez bien lu ma déposition. Mon père et mon papy ont établi un contrat moral pour me préserver.

-Pas d'écrit ?

-Vous le savez bien. Mais comment vous comprenez que maman ait hérité de la maison de mon grand-père et moi du petit chalet.

-Mademoiselle un peu d'égard, s'il vous plaît.

-Mais monsieur le juge, si vous ne me croyez, allez voir mon grand-père.

-Cela suffit mademoiselle, cela suffit. J'ai encore une question, la rumeur dit que vous avez entretenu des rapports incestueux avec monsieur Le lièvre. Cela a été confirmé par une enquête de voisinage.

-Monsieur le juge, avez-vous des écrits, des photos, des images ?

-Cela suffit, je me plaindrai au doyen, il y a abus de pouvoir.

Trois coups violents du maillet interrompaient l'avocat.

-Suspension cinq minutes, je veux vous voir messieurs.

La salle ne bougeait d'un cil, le plafond semblait plus bas qu'une erreur nuageuse, lourde des colères d'une histoire que personne ne veut comprendre. Le temps avait suspendu sa méprise pour apaiser les consciences.

L'irascible était revenu, flanqué de ses sbires muets tels des eunuques d'un autre millénaire.

Trois autres coups tout aussi véhéments refroidissaient les velléités endormies.

-Mademoiselle, je n'ai plus de question, à la défense.

Le beau perroquet noir luisait dans ses habits qui lui donnaient le neuf de ce qui ont les moyens de se changer, chaque minute.

-Mademoiselle Le Lièvre. Le ton était sec, sans arrogance, mais avec la sévérité d'un instituteur qui va rendre une copie nulle à un élève pas doué.

-Mademoiselle, monsieur le juge m'a quelque peu coupé l'herbe sous le pied, mais j'ai tout de même encore quelques questions à vous poser. Racontez-nous vos sentiments pour le vieux ?

-Monsieur je vous prie d'un peu d'égard pour un homme que vous ne connaissez même pas et qui croupit derrière des murs qui seyant à votre arrogance. Monsieur,

cet homme je l'aime comme tout le monde devrait aimer un grand-père qui le mérite. Vous, Monsieur, vous ne devez plus en avoir, ou pire les avoir oubliés au fin fond d'une Bretagne ou du Nord qui tâche votre CV.

Les coups de marteaux pleuvaient sur le pupitre plus fort qu'une grêle des colères des cieus qui détruit les récoltes.

-Assez ! Assez! Je suspends cette audience.

-Non Monsieur le juge. Non, vous voulez salir les miens devant tout ce monde, alors écoutez-moi puisque c'est cela que vous voulez entendre.

-Arrêtez Angélique, je vous en prie. Suppliait l'avocat.

Il était trop tard, la belle avait retrouvé des splendeurs aux écrits qui parlent des destructions. Longuement, elle raconta ses sentiments et ses ressentiments sans que personne n'ose suspendre une seule seconde cet instant.

Elle s'arrêta un moment pour calmer sa poitrine haletante et reprendre un peu d'air, vide de son destin, riche de ses rancœurs. Rien, plus rien ne comptait, les minutes n'appartenaient plus aux heures, et les heures avaient perdu leur jour aussi. Le silence profond baignait la mansuétude.

Une claque des mains déchirait les brumes des âmes soutenant les premières effervescences de l'assistance, puis deux et trois. Les visages cachés dans la populace se montraient debout pour soutenir la jeune fille. Elle se retourna tranquillement, balayant la salle de son regard apaisé. Elle reconnut là, les visages amis d'un si proche temps. Ils semblaient si peu quand elle était entrée dans cette salle, et ils étaient bien nombreux à applaudir.

Le marteau s'affolait encore, jusqu'au silence, le juge devait avoir des fourmis dans les doigts.

-Désolé pour les autres affaires, mais il faut encore suspendre l'audience quelques minutes pour examiner la situation.

Les pingouins se retirèrent à l'ombre qui protège des regards.

Angélique retrouvait ses faiblesses tremblantes tel un vieux souvenir qu'on aurait presque oublié. La mère et la tante s'affairaient autour d'elle et bien d'autres encore. C'était une petite émeute qui remuait l'hémicycle, l'attroupement des amis fondus dans l'anonyme se regroupait.

Angélique s'était vidée de ses mots, seul son orgueil lui avait permis de supporter cette épreuve. La sincérité avait bouleversé le public, elle n'avait plus rien à dire, plus rien.

L'orage pesait sous ce ciel noirci des horreurs qui se déballent comme au marché du temple avant que l'on crucifie les envies des nus portés par le bagou des bonimenteurs. Il ne manquait que les grosses gouttes de pluies des nuées apeurées et meurtries des sales choses qui se cachent ici. L'heure pèse plus lourd quand les minutes n'arrivent plus à s'écouler, dans l'attente, quand la petite porte attenante restait fermée. Elle était si épaisse que le verbe ne franchissait le bois taisant les décisions qui de ce côté là paraissent arbitraires. Elle protège quelque fois l'incompétence, il s'y passe tant de choses que nul ne peut comprendre que ces décisions ne peuvent être entendues. Un grincement abusif dérangeait l'ouïe, les tristes étaient de retour.

Le marteau était plus lourd que celui de la conscience d'un repris de justice multirécidiviste. La voix du juge était plus grave, les visiteurs de ces comédiens d'apparats n'entendirent, dans ce silence qui troue les certitudes, que l'appel au calme pour poursuivre le procès. Les corbeaux menaçaient d'un report pur et simple dans le cas contraire.

-Mademoiselle Le Lièvre, pouvez vous revenir à la barre ?

-Oui.' Timide le oui.

-Mademoiselle, les questions qui resteraient à vous poser ne seront que précises et sans ambiguïté, vous pouvez, en attendant, retrouver votre place.

La séance continuait plus sereinement. La défense ne s'appuyait que sur l'avis des deux psychiatres de l'hospice sur l'état sénile d'un homme qui pouvait être dangereux pour son entourage et surtout pour la jeune fille et pour laquelle il aurait eu des attirances pernicieuses. Tout le débat était basé là dessus, sur les dires d'amis d'un fils et sur la malhonnêteté d'un père.

Le débat était pesant. Angélique était plus blanche qu'un cierge qui a vu fondre sa cire à ses pieds, sculptant de ses gouttes encore chaudes des formes hallucinantes, quand trône encore au-dessus, une petite mèche faiblissante. Elle tenait toujours en son bout, une petite lueur au fond de la prunelle de la jeune fille. Elle se mordait les lèvres jusqu'au sang de ce qu'elle entendait, comme quoi, la voix du petit vieux a ses vérités. Tout n'est qu'apparence et tromperies.

-Mademoiselle Angélique le Lièvre, à la barre s'il vous plait !

Le juge était agacé des conneries moribondes qui s'épalaient sur son parquet.

-Votre grand-père a t-il eu, depuis votre enfance, le moindre geste ambigu ? Désolé Mademoiselle, mais répondez, ce sera ma dernière question.

-Monsieur le juge, je suis encore vierge en mon cœur et je n'ai jamais eu de sentiments ni vraiment d'envie d'amour et pourtant j'ai déjà couché avec un jeune homme qui devait avoir mon âge, par aventure, parce que c'est peut-être normal à mon âge. C'est le seul sexe que j'ai vu de ma vie et vous les hommes vous n'avez quoi être fier de ce phallus maladroit. Je n'ai même jamais vu celui de mon père sous une douche ou quoi que soit.

Oui, mon papy, je l'aime, de tout mon cœur.

Oui, ma vie est aujourd'hui pour lui.

Oui c'est l'homme de ma vie, mais pas comme vous le croyez monsieur le juge.

J'aime mon grand-père comme il m'aime et comme ma grand-mère m'a aimé, au milieu des simplicités que vous ne devez pas connaître et qui n'ont pas besoin des fioritures baignées des argents qui font les statures sociales.

Oui, Monsieur le juge, j'aime mon papy de cet amour si fort que personne ne peut le comprendre.

Oui, monsieur le juge, j'aime mon papy comme tout le monde devrait aimer sa famille quand elle vous aime tant.

Monsieur le juge, s'il y avait autant d'amour que celui-ci, les maisons de retraite seraient sans doute vides et les hôpitaux moins assaillis pendant les périodes de vacances. Si une caresse d'un grand-père à sa petite-fille est ce que



vous pensez, ce n'est pas dans cette maison qu'il faut l'enfermer, mais derrière les murailles d'une vraie prison. Si l'amour n'a plus ses droits, enfermez-moi aussi, parce que je l'aime mon papy, et j'aime aussi ma mère et ma tante et je n'ai pas de rapport incestueux avec elles, à moins que d'autres voix de la rue ne vous aient rapporté le contraire.

-Arrêtez Mademoiselle, à chacune de mes questions, vous crachez vos litanies à faire rougir nos oreilles, voulez vous rejoindre votre place, cela suffit, vous abusez de vos verbes.

Loin, plus loin que ne veut la raison, les débats se poursuivirent. L'avocat de la jeune fille fut suspecté d'intérêt personnel dans l'affaire. Les débris de cette famille barbare usèrent des fondements qui leur sont dus. Les misères ont leurs paroles quand la vraie vie a ses silences.

Très, très tard, les débats se perdirent dans les soit disants procédures. Le juge et ses deux sbires se parlaient aux oreilles pour qu'on ne puisse les entendre et après un long moment.

Le marteau réveillait enfin la salle qui s'était peu à peu dépeuplée.

-Mademoiselle Le Lièvre, messieurs les avocats, jamais nous n'aurions du vous entendre ici. Cette affaire aurait dû se traiter autour d'une table familiale. Mais puisqu'il en est ainsi, voici notre délibéré.

Monsieur le Lièvre sera examiné par deux spécialistes nommés par la cour et par un autre choisi par Mademoiselle. En attendant, Monsieur Le Lièvre jouira d'une sortie journalière de deux heures sans quitter les

frontières de la commune avec au moins l'une de ses trois femmes qui sont parti solidaire de la défense.

Nous nous reverrons dans quinze jours exactement, avec les rapports des spécialistes et nous délibérerons définitivement sur cette affaire.

Il est tard, et je suis désolé pour les autres affaires en attente, elles seront reportées à la prochaine session plénière. Mesdames et Messieurs, la séance est levée.

Les trois femmes s'étreignaient, pour une fois assurée que cette décision, sans l'être vraiment, était la première positive depuis bien longtemps pour le vieil homme.

Le retour au village était joyeux, mais d'une joie mesurée. Les discussions tournaient autour de la prestation de la jeune fille et là, les compliments étaient unanimes. Les voitures des gens du village s'étaient regroupées en un petit convoi qui roulait doucement vers le bistrot du village où d'autres attendaient. Il devait y avoir longtemps que le bar n'avait connu pareille affluence. Il était bondé de gens et de cris et quand Angélique ingénue passa la porte, une volée d'applaudissements diserts l'accueillit, la belle en était gênée. La mère et la tante la poussèrent à l'intérieur. On entendait plus rien de cohérent, un brouhaha montait pour couvrir les bons mots mais qu'importe. Le patron était aux abois, dans le jus complet même, chacun donnait un coup de main pour avancer les verres. Même le maire du village était là, non pour soutenir les propos de la jeune fille mais pour saluer son courage. Quelque part aussi, il voulait faire taire ces langues acérées par la jalousie et tant d'incompréhensions et qui avaient bien plus salies un amour qui devrait sans doute être un exemple.

La soirée fut longue et le bar se vida enfin, Angélique et ses protectrices étaient soulagées de rentrer enfin au gîte de la mère.

Toutes les trois s'installaient, lasses et heureuses autour de la table, la mère alla chercher une bouteille et quatre verres, comme si les petits godets du bistrot n'avaient suffi.

-Maman, pourquoi quatre verres ?

-J'attends l'avocat.

-Que vient-il faire ici ?

-Te complimenter ma fille. Et un coup d'œil prononcé vers Angélique fit rougir la tante. Et la nièce d'ajouter:

-Eh bien tata !

La tante était gênée, les pommettes rosies devenaient blanches.

-Je suis invitée à un petit drink, il n'y a rien de mal à cela !

La mère et la fille éclatèrent de rires, de fous rires.

-Eh bien tata, on ne s'embête pas !

-Ah! Arrêtez, il n'y a rien d'interdit !

-Bah! On blague tata, tu es bien susceptible ce soir, tu as bien raison de profiter un peu de cette vie.

Trois coups pleuvaient d'impatience sur la porte.

-Angélique, tu veux bien aller ouvrir s'il te plaît ?

L'avocat était planté sur le seuil, un peu gêné, vêtu en des fringues de monsieur tout le monde.

-Eh bien, entrez Philippe!

L'homme avait perdu beaucoup de sa superbe, nettement plus à l'aise dans un prétoire que sous le regard interrogateur de la jeune fille qui se pinçait les lèvres pour ne pas éclater.

La mère emplit les quatre verres après avoir ouvert une petite boîte de biscuit salé.

-Tenez Philippe, tiens ma puce, tiens Jeannine.

-A quoi trinque t-on ?

L'avocat trouvait là un moyen de retrouver du pimpant.

-A Angélique bien sûr, elle a été superbe. Nous avons discuté avec le procureur et le juge après. Jamais, ils n'avaient vécu pareille session, vous les avez mis en grande difficulté.

-Le juge a été dur avec Angélique, ne trouvez-vous pas ?

-C'était volontaire, il ne voulait pas que l'avocat de la défense vous attaque sur les points les plus personnels. C'est un ogre et il ne se serait pas gêné. Il a bien réussi à le museler. D'ailleurs, il est venu me féliciter. Angélique a été tellement sincère, qu'elle a convaincu même la partie adverse. Votre mari frère et père sera bien isolé dorénavant, son avocat continuera bien sûr à le défendre, il est bien payé pour cela, mais il a perdu confiance en son client.

-C'est bon pour nous ?

-Les choses sont bien engagées, maintenant tout dépendra du grand-père, il faudra le briffer.

-Cela ne sert à rien. C'est un homme de parole, et il s'en tiendra à ses engagements. Il faudra le laisser discuter

avec les psychiatres comme il le veut. La seule chose que je puisse faire, c'est de l'avertir que ce ne sont pas des psys de l'hospice et qu'ils sont intègres.

-Il va se faire secouer, ils auront pour objectif de connaître le profond intérieur de cet homme.

-Je le préparerai au mieux. Ajouta Angélique.

-Jeannine, il faut qu'on y aille, il est déjà bien tard et si nous voulons profiter un peu du dancing.

-Allez tata oust ! Au dancing.

Angélique se retrouvait seule avec sa mère.

-Maman, je vais me coucher, demain, tu viens avec moi voir papy ?

-Oui, ma chérie, mais là, il est vraiment tard.

La jeune fille avait les yeux qui se refusaient au sommeil. Elle était dans ses draps, sur le dos, les jambes bien droites et écartées. Les deux bras étaient croisés derrière la tête calée sur les oreillers, les yeux étaient rivés au plafond blanc cherchant un je ne sais quoi. Jamais les choses n'avaient été aussi positives et ce depuis bien longtemps. Justement, c'était bien cela qui la chagrinait.

Qu'est-ce qui allait lui tomber sur la tête? Ce n'était pas possible que tout s'enquille aussi bien. Bientôt, elle démarrerait une formation complémentaire pour travailler avec sa mère dans le télétravail. Il n'y avait pas d'amoureux transis près d'elle, sauf dans son autre destin. Mais cela ne pressait, l'homme qu'elle aimait avait tant besoin d'elle.

Et dès demain, les deux heures de promenade seraient un plaisir, le plus beau des moments de cette période de renouveau.

Ce matin était un tôt matin, Angélique n'avait que peu fermé l'œil, du moins c'est ce qu'elle croyait. Elle avait oublié de fermer ses volets. Elle voyait de son lit l'ombre inquiétante d'une nuit qui s'attarde pour laisser les rayons d'un soleil frustré tenter de percer ses nuées. Les gros nuages encore plus inquiétants que dans le jour traînaient leur langueur. Quelques gouttes caressaient les vitres, glissant sur celles-ci comme les larmes sur le visage d'un clown trop triste.

Les aiguilles de la pendule fatiguaient à faire le tour du cadran à son goût et chaque fois qu'elle les regardait, il lui semblait que la machine était en panne.

Ainsi démarrait cette journée pas comme les autres avec une aube qui tardait à vouloir montrer une lumière du jour qui jouait encore derrière les nuages pour se cacher. L'esprit était dans les talons, comme son estomac dérangé. Tout et rien remontait du fond de la marmite, et cela bouillonnait en son intérieur. Rien n'est simple pourtant quand on croit que tout s'arrange. Jusqu'à huit heures, elle resta ainsi enlacée dans ces incertitudes des pensées. Un peu compliquée la demoiselle, si elle était simple et belle aux regards des autres, l'invisible était bien plus compliqué. Comme à ses habitudes de chaque jour, la mère arriva avec les gâteries de la boulangerie, pain frais et croissant au beurre.

-Angélique, ma chérie, j'ai mal dormi, j'ai du un peu trop boire hier soir. Dis donc, tu n'as pas trop bonne mine non plus ?

La jeune fille daigna enfin de quitter ses draps, les jetant sur le côté. Elle sortit sa nudité pour l'offrir aux caresses de la lumière. Elle était vraiment bien foutue et

plus qu'attirante, le moment aurait donné quelques fourmis aux doigts de jeunes gens avides.

La grâce paumée douchait le corps et les vilaines heures de ce matin insolent. La mère essayait vigoureusement le dos de sa fille, quelque part elle séchait encore sa petite fille d'avant, celle qui jouait encore avec des poupées. Les temps avaient bien changé, la gamine insipide était devenue une jeune et plantureuse femme, presque vierge puisque ayant abandonné son hymen à un jeune homme d'un soir. Le cœur, lui, l'était resté, sans doute pour plus tard pour un amour bien prolifique.

Le pain beurré trempait sa croûte dans le café, les petits yeux du beurre fondu se promenaient à la surface du bol.

-Maman, cela fait du bien.

-Pour moi aussi, cela va remettre un peu d'ordre dans mon estomac.

La jeune fille cherchait dans sa penderie les habits qui seraient les plus adaptés pour l'événement. La belle robe noire de la veille était encore mouillée des propos de la jeune fille. Elle choisit un petit maillot noir à petites bretelles pour l'appareiller avec une petite jupe grise un peu fendue sur le côté. Une petite veste en jean cernerait au mieux la taille.

-Allez maman ! En route.

-C'est parti ma fille.

Déjà la voiture s'évanouissait du parc de la maison pour serpenter la route qui permettait de rejoindre le papy.



Angélique était pressée, ses pas de jeune fille avalaient plus vite le gravier que ceux de sa mère. Elle était déjà devant la porte d'un bois plus vieux sans doute que le papy. Elle se retourna, croyant sa mère bien plus près.

-Alors maman tu te dépêches !

-J'arrive, j'arrive, aies pitié de ta mère et de son âge.

Enfin elle poussait cette délivrance du poids de l'ignorance et retrouvait sur sa gauche l'amabilité naturelle de l'ambassadrice des charmes désuets de la fonction publique. Celle-ci quittait précipitamment son guichet de fonctionnaire pour barrer le chemin aux deux femmes, haletante et essoufflée de son violent effort physique.

-Ce n'est pas possible, aujourd'hui vous ne pouvez pas.

-Pourquoi, qu'est ce qui se passe ?

-Rien, rien, mais ce n'est pas possible.

Angélique repoussa la bedonnante et s'engagea dans l'escalier avalant les marches par deux, plus vite qu'un mauvais sandwich SNCF.

La rombière s'était jetée sur le téléphone en bakélite d'un autre âge et vociférait bruyamment des paroles inaudibles.

Devant la jeune femme, sur le sas qui séparait des cellules, se dressait un bellâtre aux allures d'infirmier ou quelque chose comme cela. L'homme lui barrait le chemin.

-Non, ce n'est pas possible, ce sont les ordres.

Angélique le regardait d'un œil accusateur et noir, tentant de repousser la blouse blanche pour passer. Mais

l'homme était plutôt baraqué, un jeune sportif à peine à la retraite.

-C'est non madame, interdit.

-Mais que se passe t-il ? Pourquoi ? Qu'est-ce que vous cachez ?

Une autre blouse bien moins blanche s'approchait, la barbe agressive et inquisitrice.

-Ce n'est pas possible de visiter monsieur Le lièvre. Il n'est pas très bien aujourd'hui.

-Eh bien! Justement, s'il n'est pas bien, laissez moi le voir.

-Vous êtes têtue, c'est non.

La mère d'Angélique avait déjà le portable collé à l'oreille, rapidement elle avait appelé Philippe.

-Philippe, ils nous empêchent de rencontrer le grand-père.

-Merci Philippe on vous attend. Angélique, ma puce, Philippe s'occupe de tout, il faut attendre.

Angélique rejoignit sa mère dans les marches et toutes deux s'assirent sur celles du haut. Le molosse, après avoir gobé un mot à l'oreille du cerbère de service, tentait de tirer par les bras les deux femmes pour les faire descendre. La mère s'agrippait à la rampe, Angélique ne pouvait s'accrocher qu'aux bras de sa mère. Le colosse avait réussi à séparer les deux femmes et tirait violemment sur les bras d'Angélique qui glissait sur les marches la tête vers le bas. Les hanches cognaient chaque nez de marche. Dans l'élan et en tirant plus fort encore, l'homme lâcha la jeune fille qui tombait en roulant tentant de se protéger le crâne par ses bras recroquevillés autour

de la tête. La chute, pour autant ne semblait pas si violente, et pourtant Angélique, aux pieds de l'escalier ne bougeait plus, le sang perlait d'une de ses oreilles, le nez lui pissait le résineux plus abondamment.

La mère était déjà autour de sa fille tentant de comprendre.

-Ma puce, ma puce, comment cela va?

Angélique ouvrait les yeux doucement, le fond du regard était blanc, la pupille révoltée.

-Maman, j'ai mal, j'ai trop mal.

-Allez chercher un toubib ! Magnez-vous le cul, il doit bien en avoir un ici dans ce bordel !

Un autre mec en costard était arrivé subrepticement.

-Imbéciles, qu'avez-vous fait ? Appelez une ambulance ?

Angélique se retrouvait et tentait de rattraper un appui pour se relever.

-Ne bouges pas ma fille, attends, cela ira mieux après.

Elle embrassait les mains de sa fille pour la réconforter, n'osant toucher aucune fragilité qui aggrave quoi que ce soit.

Philippe était déjà là aussi avec la tante.

-Ca va très mal se passer, les gendarmes sont en route, ils ne vont pas tarder.

Plus personne n'osait bouger, les regards plantés sur Angélique. Le silence était morbide, déchiré seulement par le chant disgracieux d'une sirène d'ambulance qui arrivait sur les lieux.

L'ambulance était déjà repartie avec la maman et la tante pour accompagner la jeune fille encore une fois déchirée. Malgré tout, le toubib de service avait essayé de rassurer quelque peu l'assemblée, la jeune fille gardait bien sa conscience éveillée, c'était le plus important.

Philippe était resté avec les gendarmes dans le bureau du costumé de service.

-Que s'est-il passé monsieur ? Demanda le gendarme.

-Je ne sais rien. Quand je suis arrivé, j'ai vu la dame par terre, c'est tout.

-Ce n'est pas grave, nous saurons de toutes les façons tout ce qui s'est passé, mes collègues interrogent vos deux sbires. Maintenant, vous allez nous dire où est passé monsieur le Lièvre ?

-Monsieur Le lièvre a eu une crise, nous avons été obligés de l'isoler.

-Comment cela ? Vous l'avez vu ?

-Non, je suis arrivé plus tard.

-Vous vous foutez de moi, vous savez quelque chose où vous ne savez rien ?

-Mais ce n'est ce qu'on m'a dit.

-Nous allons interroger tout le personnel et vérifier tous les dossiers. Si vous nous cachez quelque chose, vous êtes mal barré.

Le sang n'a que la couleur rouge, mais fait peur et les craintes des képis associés délient les langues.

Le costumé avait perdu la fierté de ses vêtements, ceux-ci n'habillaient plus le même homme. Les mains

tremblaient, le bureau de ministre en bois n'était plus d'époque.

-Alors, où est monsieur Le Lièvre ?

Les lèvres de l'homme blanchissaient d'une salive persistante, il était visible que la langue se bougeait dans la bouche avant de cracher quelque chose.

-Je n'y suis pour rien, je ne suis que de garde aujourd'hui, je ne savais pas.

-Arrêtez, collez au sujet.

-Monsieur le lièvre, le fils, est venu ce matin voir les deux psychiatres, Monsieur Bruti et Monsieur Verti. Ils se sont enfermés ici pendant environ une heure et après monsieur Le Lièvre appela de son portable une ambulance. Ils n'ont dit que ce que je vous ai déjà dit, rien de plus. Le grand-père avait une crise et il fallait l'hospitaliser dans une unité spécialisée sur les maladies mentales.

-C'est déjà mieux. Et quoi encore ?

Le personnage ne ressemblait plus à rien. A quoi la personnalité et le paraître ne sont que grimaces d'acteurs ratés de deuxième rang et encore.

-Eh bien ! Une ambulance est arrivée, emmenant le petit vieux. Et puis monsieur Le Lièvre remercia ses amis et partit. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, cela paraissait normal, je ne connaissais pas le patient moi !

-Vous travaillez ici et vous ne connaissez personne, c'est du joli, un bon fonctionnaire ! C'est quoi votre boulot exactement ?

-Je suis responsable du personnel.

-J'espère au moins que vous connaissez les employés, parce qu'ils vont tous passer au laminoir.

-Mais je n'ai rien à me reprocher !

-Les deux guignols, c'est vous qui aviez donné les consignes.

-Eh bien oui, c'est moi.

-Vous êtes dans de beaux draps mon gars.

-Mais je n'ai pas demandé ça, seulement d'interdire les visites pour le petit vieux.

-Cela ressemble à un camp de concentration ici, on vous embarque.

Bien sûr, impossible de mettre la main sur les psys.

Le capitaine de la gendarmerie accueillait le procureur arrivé avec une armée de policiers de la grande ville voisine.

Les politesses passées, le capitaine annonçait :

-Je vous en promets de bonne, l'endroit est bizarre, je suis convaincu qu'ici il y a du pas clair, mais du pas clair du tout. Qu'est ce que nous faisons pour la suite, maintenant que vous êtes là, nous embarquons ce beau perroquet à la maison ?

-Emmenez le, nous allons tout fouiller dans ce bordel, et cela va nous occuper pour un bout de temps. Je vous vois demain matin à neuf heures.

-Mes gars ont commencé à cuisiner les deux gaillards.

-Emmenez les avec vous, nous verrons demain, je veux les procès verbaux avec vous. Allez, à plus, votre

adjudant me suffira pour l'instant. La nuit sera courte pour tout le monde.

-A demain madame le procureur.

-A demain, bon pied, bon œil.

Cet après midi, la lumière était grise et tombait en pluie fine sur les draps bien trop bien pliés sur le corps de la jeune fille. Le bip-bip d'une machine infernale étrennait les secondes. L'endroit était livide mais propre. La porte, la seule aussi large que celle d'un sas s'entrouvrait. La tête d'Hélène se profilait à l'encoignure, inquiète et branchée d'un sourire d'espoir.

Elle la referma le plus doucement possible pour qu'aucun bruit ne dérange le paisible de l'endroit. Et malgré les précautions, la tête blonde et bouclée se tournait docilement vers l'ombre qui transgressait la pénombre tristounette de la chambre.

-Comment vas-tu ma chérie ?

-Cela va maman, c'est juste une vieille blessure qui s'est réveillée.

-Il ne faut pas bouger ma puce, le scanner a révélé un hématome non résorbé, sous le rocher, un reste de ton accident.

-Je sais maman, j'ai un traitement pour. Ils ne me lâcheront pas tant que la situation ne s'améliorera pas, c'est comme ça.

-Il ne faut pas que tu te fatigues.

-Mais maman, je n'ai pas que cela à faire.

Le mère se tordait d'attention recadrant les draps, redressant l'oreiller, tout ce qui pouvait apporter un plus de réconfort à supporter la situation.

-Et papy, maman, où est-il ?

-Je n'ai pas de bonne nouvelle ma chérie, pas de trace de ton grand-père, et encore moins de ton père. Par



contre tes frères sont arrivés à la maison en dépannage. Tu sais, ils regrettent, ils n'ont rien compris à cette vie, ils sont paumés.

-Mais maman, ils sont en âge de comprendre et de s'assumer.

-On en discutera plus tard, ils ont été trompés par ton père et aujourd'hui, ils ont peurs.

-Tu as raison maman, nous en reparlerons plus tard. Maman j'ai besoin de dormir encore, ce doit être les calmants.

-Je te laisse ma puce, je reviendrais demain matin.

Elle était rassurée la maman. Quelque part les choses auraient pu être plus graves sans cet incident. Cet hématome aurait pu provoquer d'autres complications bien plus tragiques en d'autres circonstances, voir fatales. Elle était mieux ici qu'ailleurs. C'était même plus rassurant. Quelle connerie encore de ces médecins de l'autre étage qui n'avaient même pas prescrit les examens nécessaires pour sortir de l'enfer Angélique.

Ce monde est encombré de ses contradictions, les forces des hier étaient les faiblesses des demains. L'aube ranimait les douleurs et il n'y avait pas que les articulations qui souffraient, celles qui sommeillaient sous la peau, réveillaient celles des cœurs et des âmes.

Les bleus des aurores sereines s'étaient éteints, le vol du bourdon pesait de ses lenteurs, la tristesse habillait chaque lieu. Angélique avait les médicaments pour

soulager les souffrances de l'organisme, mais rien pour le dégoût d'un mur de Berlin encore embarbelé.

Le superbe quittait le sourire des regards et ceux-ci fuyaient les yeux qui n'osaient plus rien regarder que le fond des lies qui gisent en les dérives des esprits pervers.

Le calme qui précède les catastrophes suffisait aux attentes, le souffre qui brûle aux bouts des allumettes présentait l'explosion des certitudes. Les gris jouaient de leurs différences pour donner un semblant d'existence. Les ficelles étaient trop courtes pour donner une parodie de vie aux marionnettes qu'il faudra bien oublier au fond d'un coffre pour d'autres histoires.

Angélique réveillait ses ignorances dans l'attente d'un je ne sais quoi, dans l'attente d'une réponse à n'importe quelle question qu'elle ne se posait peut-être pas. Le temps passait dans la sérénité de l'endroit qui ne vit qu'au rythme des tâches du personnel.

Elle se sentait assez bien physiquement, la chute d'hier n'était pas grand chose, une grande peur pour un petit mal.

Un petit coup sur la porte, et c'était l'aide soignante matinale qui réveillait le bruit quotidien d'une routine sourde aux vrais maux des patients souvent muets.

-Bonjour mademoiselle, comment allez-vous ?

-Cela va bien.

-Le thermomètre, je repasserai tout à l'heure, avez-vous besoin d'autres choses ?

-Non-merci.

La porte s'était déjà refermée sur l'indifférence de ces gens qui voient les misères mais sans plus les considérer

et qui, les portes fermées, jugent le comportement de leurs malades sans les connaître vraiment.

Elle ne resta fermée bien longtemps. Déjà Hélène la poussait d'impatience pour apercevoir sa créature mieux qu'hier.

D'une voix plus douce qui crucifie un sourire naturel.

-Ma chérie, comment vas-tu ?

Quelque part, la nuit avait été si longue que la jeune fille attendait le jour, et pourtant, à cet instant, elle avait envie de rester seule.

-Cela va maman, plus de peur que de mal.

-Je suis contente de te voir ainsi, tu as vu le chirurgien.

La porte s'ouvrit à nouveau.

-Pour le petit déjeuner, mademoiselle que voulez-vous ?

-Un café noir, s'il vous plaît.

-Madame, vous prenez un café aussi ?

-C'est possible ?

-Certainement madame, ce n'est pas cela qui creusera le trou de la Sécu.

Le plateau était déjà sur le serviteur. Angélique souhaitait manger tranquillement, mais la maman était trop enjouée pour garder sa langue dans sa poche.

-Ils ont retrouvé la trace de ton père. Il a vidé les caisses de son magasin et du compte de sa société. Il a loué une voiture chez AVIS.

-Et alors, c'est tout, et papy ?

-Ah! , Je te retrouve bien là, rien ne te satisfait.

-Maman je me fous complètement de papa, c'est grand-père que je veux.

-Pour le grand-père pas de nouvelle, mais la police a mit des gros moyens pour le retrouver.

La conversation restait ainsi sans satisfaire Angélique, obligée de garder le lit, tant que son cerveau ne retrouvait pas toute sa place dans le crâne, sans intrus des conséquences d'un passé, impuissante au temps, impuissante aux maux qu'elle ne pouvait plus maîtriser.

Angélique, toujours dans ses draps bien défroissés, cherchait à comprendre le pourquoi de la fuite de l'un et le silence complet de l'autre. Où étaient-ils l'un et l'autre ? Elle se torturait longuement les méninges, puisant dans son passé et dans les mots des uns et des mortifications des autres.

Où était son papy ? Que faisait-il ? Pensait-il à elle ? Elle y pensait si fort.

Elle entendait encore son rire qui taisait les prétentions de la nature à chanter quand ils prenaient tous les deux le café sous la tonnelle du jardin, là où s'était reconstruit un monde fictif sous les ruines encore chaudes des vestiges des hier. La porte s'ouvrait à nouveau.

-Angélique !

Le regard tombait sur le lit vide, personne. Deux petits coups sur la porte du cabinet de toilette.

-Tu es là ma puce ? Dis, tu es là ?

Rien, toujours personne.

-Mademoiselle, mademoiselle, avez-vous vu madame Le Lièvre ?

-Il y a un quart d'heure madame, elle ne doit pas être bien loin, à la salle de télé ou à la cafétéria !

Il fallait bien se mettre à l'évidence, pas de trace de la jeune fille. L'affolement commençait à gagner le personnel et la mère.

Le téléphone faisait résonner son impatience.

-Madame, elle doit être sortie, un vestiaire vient d'être vidé. Ce doit être votre fille, elle a forcément quitté l'établissement.

-Sans doute, elle n'avait pas de vêtement, juste son pyjama. J'ai tout ramené hier pour les laver. Il faut que j'appelle la gendarmerie, je peux utiliser votre téléphone ?

-Bien sûr madame.

-La caboche, je crains le pire, je voudrais parler à l'interne, c'est possible ?

-Je vais le chercher.

Un coup de fil aux gendarmes pour les informer de la situation et l'interne les mains enfoncées dans les poches de la blouse blanche, se dressait devant Hélène.

-Je suis désolé madame, mais nous ne pouvons pas surveiller chaque malade.

-Le problème n'est pas là, que risque t-elle avec son hématome ?

-Cela peut devenir grave tant qu'il n'est pas totalement résorbé. C'est une position allongée et immobile qu'il lui faut.

-Que faut-il faire quand on va la retrouver ?

-La ramener au plus vite ici madame, nous allons activer une cellule d'accueil aux urgences pour que tout soit prêt dès son retour.

-Merci.

Et déjà, elle disparaissait dans les couloirs, vers ces portes qui mènent aux enfers.

Angélique avait réussi à se glisser jusqu'au vestiaire du personnel sans que personne ne l'ait vue, jetant un regard systématique à gauche et à droite. Elle cherchait un placard ouvert. Et là le comble de la chance, il y avait une porte avec un cadenas non verrouillé, un oubli sans doute, elle ouvrait le battant. Sur un cintre, un chemisier recouvrait un pantalon. Sur un autre, une veste bleue et au pied, une paire de chaussure. Sur la porte, une photo un peu jaunie de la personne et d'un homme tenant dans ses bras, un bébé qui pouvait être une petite fille.

-Désolée, je te revaudrai cela plus tard ma chérie.

Un baiser sur le bout des doigts et elle le reportait sur la photo.

Angélique continuait à vérifier que personne ne venait, elle sortit une chaussure, une basket, elle y glissa un pied.

-Un peu grande, mais cela devrait faire l'affaire. Elle portait contre elle le chemisier qui lui aussi semblait tailler plus grand. Elle était pourtant assez grande, mais cette femme devait largement dépasser son mètre quatre-

vingts. Et c'était mieux ainsi que le contraire. Elle fit glisser le pantalon de pyjama à ses pieds et pendant que ceux-ci finissaient le déshabillage du bas, elle déboutonna la veste promptement. Rapidement nue, elle enfilait déjà le pantalon noir. Pas de petite culotte, ce n'était pas bien grave vu l'urgence, pas de soutien-gorge non plus, mais sa poitrine bien ronde et ferme n'en avait pas besoin. Le vestiaire vite refermé, la jeune fille ne craignait plus grand chose, elle ne ressemblait plus à une malade, seulement à une jeune femme coquette. Elle recoiffait avec ses doigts sa chevelure sur ses épaules pour parfaire l'illusion, et quittait l'endroit telle une voleuse satisfaite de son forfait, d'un pas souple et ondulent, presque provocant.

Elle avait fouillé les poches, rien qu'une carte de transport en commun et c'était une aubaine.

Elle était dehors, sous la lumière de la vie qui redonne confiance. Elle rejoignait rapidement l'arrêt de bus, regardant l'itinéraire qu'elle devait prendre. Parmi des inconnus qui ne peuplaient plus ses rêves, elle avait traversé presque toute la ville, dans un car si silencieux qu'il devait tourner à l'hydrogène. Elle se sentait rassurer par la présence de ces gens, inquiète tout de même de ce qu'elle allait chercher. Les risques pour sa santé n'étaient de ses préoccupations, le seul objectif, retrouver le papy. Le voyage était fini, il fallait maintenant rejoindre la forêt des revenants. Un endroit mystérieux qui fut l'objet de nombreuses histoires bizarres. Elles racontaient toutes des récits d'enfants enlevés par un animal étrange et monstrueux et qu'on retrouvait plusieurs jours après, sain et sauf et vide de mémoire.

Elle s'installa sur le bord de la route pour y tendre le pouce. Elle n'eut à attendre bien longtemps, une femme conduisant une vieille fourgonnette l'accueillit à bord.

-Vous allez où ?

-A la forêt des revenants.

-Mais qu'est-ce que vous allez faire là-bas ? Ce n'est pas un endroit très réjouissant. Vous savez ce qu'il en est dit ? Plus personne n'y va plus depuis bien longtemps !

-Je sais mais j'y ai des obligations familiales.

Angélique ne voulait en dire plus, le reste du chemin n'était ponctué que des conversations anecdotiques qui n'enrichissent personne.

Après un au revoir poli coiffant un merci timide de circonstance, Angélique se retrouvait seule devant ces ombres d'un âge vénérable et qui cachaient la lumière à leurs pieds, sans doute pour faire perdurer les légendes à faire dormir debout.

Un autre monde était ici, des frissons et la chair de poule secouaient la jeune fille. Il fallait bien pourtant entrer en cet espace coupé du monde des hommes.

Elle ne se souvenait qu'un peu de ce pavillon de chasse, propriété de la famille et aujourd'hui sans doute presque à l'abandon. Cela faisait bien longtemps que personne ne parlait plus de la petite maison qui autrefois abritait des parties de chasse et bien d'autres choses moins avouables et que la morale réproouve mais qui soulage bien plus que les consciences.

La perversité de ces murs que rejète la moralité, loin du monde et des yeux qui pourraient être indiscrets, derrière des volets toujours clos, protège des derniers



regards curieux d'un promeneur noctambule. Ici, tout devenait permis à défaut d'être autorisé.

Angélique se souvenait des conversations orageuses entre ses parents quand son père s'isolait ici avec des amis deux ou trois jours, le fusil bien chargé et la gibecière vide des excuses qu'on ne pardonne jamais.

Le sobre qui habite les arbres qui semblent perpétuels, abritait les bruits angoissant d'une nature somnolente. Angélique ne savait plus par quel bout entrer dans cet univers particulier et rébarbatif. Pourtant dans son enfance familiale, elle était venue ici nombre de fois s'amuser avec frères, cousins et cousines, quand le papy gérait encore noblement l'endroit. L'histoire ne dit plus si cette vie d'un autre temps était si vierge des méchancetés que celui d'aujourd'hui.

La jeune fille restait prostrée devant cette masse de verdure qui obstrue les visibilitées des avenir pas toujours clean. Elle tentait de rassembler le peu d'image qui permettrait de trouver une brèche fiable et l'emmener au cœur de cette citadelle de feuilles presque imprenable aux yeux des infidèles des croyances macabres.

Elle se rappelait qu'une large allée menait aux créneaux bien trop ambitieux d'un bâtiment pourtant si frêle dans son arrogance à dompter une nature bien volubile. Tout avait dû bien changer depuis, les souvenirs aussi devaient être frustrés d'images plus récentes.

Elle décida de partir contourner ce bastion trop fier de ces on dit qui protégeait ce feuillage si dru. Elle parcourut quelques kilomètres, durant quelques heures, peu à l'aise dans ces vêtements un peu trop amples à ses habitudes.

Enfin, elle crut reconnaître un endroit qui pourrait coller à ses souvenirs aussi déformés que les branches qui croisent leur bois pour taire tout espoir d'un autre jour. Elle s'engagea dans cette incertitude noueuse et envahissante, dans les ornières du chemin réduit à une trouée de lumière. Il lui paraissait pourtant si royal autrefois. Elle avançait péniblement, repoussant les branchages trop encombrants, déchirant le pantalon dans les ronces protectrices du coin et qui profitent des sollicitudes de cet endroit digne d'un gîte de sorcière. Le tissu collait à la peau, tant les transpirations de la chaleur se mêlaient à celle des craintes que le moment faisait ressentir. Elle était belle Angélique, éraflée et sanguinolente, trempée, les cheveux collants aux moiteurs d'un suspens trop érudite, fendant les broussailles comme elle le pouvait, écartant de ses mains et ses bras les bruissements insolites d'une végétation inhospitalière.

Une éclaircie de lumière jetait un espoir au creux de cette verdure trop prospère et quelques pierres laissaient penser à mieux. Puis une mesure dressait sa désolation parmi le luxuriant de l'environ, se vengeant sans doute d'une présence humaine trop indécente. Le temps semblait s'être posé sur l'endroit. Le bâtiment grandissait à chacun de ses pas sans pour autant retrouver la fierté d'une domination d'un hier et qui s'était avérée bien précaire.

Elle touchait enfin du regard l'inconsistance de cet univers. Tout avait gardé une forme conséquente. La ruine était plus tolérable que dans ses pensées. Tout paraissait entier dans sa masse, mais les détails déjà montraient des blessures que le temps avait infligées à cet impétueux édifice abandonné même des dieux si l'on

croit que les maisons ont des âmes. La toiture rongée avait perdu quelques tuiles aux batailles des vents rancuniers. Des volets pendaient honteusement par un seul de leur gond, le bois agonisait dans ses souffrances. Il était difficile d'y reconnaître les traces des peintures pimpantes du bleu qui rappelle l'azur d'une autre ère. Des vitres brisées des visites nocturnes laissaient poindre des fils plus fins que les soies, courageusement et habilement enchevêtrées pour saisir les insectes trop téméraires et les rosées du matin. Le vieil escalier de pierre était mutilé dans ses marches écornées, envahi des liserons qui piègent le pas. Les rampes de fer étaient si rouillées qu'en certains endroits, elles n'avaient plus d'épaisseur.

Angélique avait peur de pousser la vieille porte de bois vermoulu, craignant que tout s'écroule. Et pourtant, elle n'arrivait à la bouger d'un seul millimètre, une force étrangère semblait lutter de l'autre côté pour qu'on ne l'ouvre pas. Elle décida de contourner le bâtiment pour tenter une intrusion par la porte dite de service. En s'y approchant, elle jeta un regard curieux vers les ouïes du sous-sol.

Une lumière indiscrete cherchait à traverser des barreaux de fer d'un vasistas usé d'espérance. Deux ou trois rais jetaient leur dévolu sur une ombre pour qu'elle devienne une forme. L'indiscrétion de l'aube réclamait des certitudes. Elle éclairait une corde ou un truc de ce genre là, accrochée vers ce bout de firmament, à ce qui ressemblait à un tube de chauffage, pendant droit et plus bas, soutenant un visage déchiré. Le regard était planté vers ce bout de ciel, la langue pendait comme le reste du corps. C'était une fin presque annoncée, une vérité qui s'évanouissait quand d'autre la cherche encore.

Là était l'építaphe d'un monde, d'une déchirure, d'une plaie ouverte et béante qu'on ne peut plus suturer. Un építogue dans un endroit oublié, ce n'était pas une vision, mais la narration d'un taré plus tordu que le vieil homme qui avait planté ces géants il y a si longtemps, aux époques où les sèves des bois rassuraient celles des veines des gens.. Les musiques qui venaient de si loin restaient sourdes à cette dépouille sans vie. Il faut un jour assumer le contrat de son existence. Le moment était venu pour celui-ci.

Angélique s'écroula à genoux, les deux mains masquaient son regard baigné des larmes plus affûtées que la lame acérée qui déchire le cœur sans qu'on la sente s'y enfoncer. Les pleurs voilaient le regard, les doigts devant les yeux tant l'image fait mal, elle en était insupportable. La douleur était violente qu'elle se suffisait à elle-même, sûre que c'était son papy qui pendait ses vieilles artères dans l'ombre qui tut toute conviction.

Malgré cela la jeune fille ramassa ce qui lui restait de courage, criant à la trahíse et à l'ignominie. Ses cris résonnaient pour déchirer cet univers de film d'horreur, les sanglots échappaient aux paupières masquant la vue. Le pas titubait, la demoiselle vacillait à chacun de ceux-ci. Elle était devant la petite porte entrouverte qu'elle n'eut aucun mal à pousser, à croire que le scénario était écrit d'avance. Repoussant le noir de la cave au bas de l'escalier, elle avançait sans voix, sa force mentale lui donnait la lueur suffisante pour retrouver la porte à la serrure des moyens âges quand on enfermait les esprits de peur qu'ils ne retrouvent leur âme. Ce bois-ci n'était pas vermoulu et avait gardé son épaisseur dissuasive et ses fers n'étaient oxydés qu'en surface seulement. La jeune

filles regroupait ses forces pour faire osciller de bas en haut l'énorme loquet et tentait à chaque mouvement de l'écarter du mur. Nul ici ne pouvait ressortir et le monstre qui avait fermé le verrou, ne devait avoir honte de ses mauvaises intentions qui se fomentent sans que personne ne les voie. Enfin, après avoir eu raison de la rouille qui fait gémir le métal, elle tira sur ce fardeau des consciences. Elle se jeta sur la corde sans même oser regarder, les mains tentaient de dénouer les nœuds, rien n'y faisait, le poids du corps empêchait le dénouement. Elle avait perdu beaucoup de jus dans l'histoire, elle risqua un œil sur le visage....

C'était celui de son père.

Elle tomba de nouveau à genoux, elle éclata d'un rire nerveux résonnant sur les vieilles pierres. Il s'y mêlait un fleuve de larmes, elle en battait le sol de ses mains, soulevant les poussières, soulagées sans l'être.

-Angélique, où es-tu ma fille ? Réponds-moi ?

Ces paroles ramenaient à la réalité la belle enfant. Elle tenta d'essayer d'un coup de manche tous les sentiments de ces instants passés.

-En bas, maman.

-Bouge pas ma chérie ! Nous arrivons.

-Non, maman, ne rentre pas.

-Je sais qui est là, ne t'inquiètes pas pour moi.

Une nuée de blouses blanches et de képis envahissait la pièce comme au bon moment des films qui trouvent en leur fin, le bien être morbide de ceux qui regardent les misères plus grandes que les leurs.

Angélique avait le ton livide des gens qui n'ont plus aucune force, toujours mouillée de toutes les réactions de son corps. Elle n'était plus qu'une épave humaine avec un sourire coincé des apaisements qui font que dans les grands tourments, ceux moindres sont un soulagement. Elle ressemblait à ces personnages caverniques qui peuplent les univers des mondes insoupçonnables. Déchirée dans ses fringues, déchirée dans ses chairs, blessée dans son cœur, déchiquetée dans son esprit, la pensée était à peine mieux. La belle ressemblait à une bête traquée, traquée dans sa vie et en ses entrailles. Les chiens de ces vies fabriquées aboyaient déjà aux portes des oublis.

Les ambulanciers de service et le toubib entouraient déjà la belle jeune fille ne sachant comment prendre l'animal. Une piqûre de tranquillisant déjà atténuait les blessures. Angélique perdait encore plus de sa superbe, elle n'était plus qu'une lavette immobile, clouée sur le brancard, saignant de son souffle, le regard tourné vers un ailleurs.

-Maman, maman, où est papy ?

Hélène était restée à ses côtés serrant une main très fort pour que son sang coule en les veines de sa fille.

-Il est à l'hôpital, ma chérie, ne t'inquiètes pas, cela va mieux.

-Qu'est ce que tu veux dire ?

-Ne t'inquiètes pas je te dis, il faut penser à toi maintenant.

Les calmants avaient raison de la raison, le regard se perdait en des brumes qui semblaient perpétuelles, dans le flou des yeux qui n'ont plus la force de regarder et aussi

dans les vapeurs médicamenteuses qui jettent l'esprit en un monde inconnu.

Elle était calamiteuse sur cette civière de l'ambulance, la bête sauvage pendait ses membres, amadouée par les effluves des remèdes qui font dissoudre le discernement par des soignants peu scrupuleux.

Elle quittait l'endroit avec les sirènes hurlantes et peu discrètes dans cette machine blanche, barrée d'une croix bleue, qui déchirait les silences de ce monde. La forêt avait perdu son calme et ses habitudes, les gyrophares donnaient au lieu, des phantasmes de réalisateurs de cinéma.

Les flics et les gendarmes, le procureur, étaient là, à tenter de comprendre ce qui était trop évident.

La jeune fille avait perdu connaissance et conscience entre ses murs blancs qui soignent les maux de la grâce.

Cela faisait quelques jours que la mère protégeait sa progéniture, les mots des psychiatres étaient clairs et difficiles à admettre. Angélique était blessée jusqu'au plus profond de son être et le temps serait bien long pour retrouver une quelconque normalité.



Il était une fois, une princesse qui dormait, dormait, depuis si longtemps qu'elle ne devait plus se rappeler son passé.

Eut-elle une enfance même? De corps évidemment, d'esprit sans doute aussi et d'âme peut-être. Et après ce long sommeil bordé des rêves amputés et des cauchemars acérés, que resterait-il ?

Il était une fois, une blessure vivante qui ne cicatrisait plus son mal. Il était une fois Angélique le fruit d'un amour des compromis, malade d'un héritage culturel et social, malade de ses obligations de vie que l'on ne choisit plus, que l'on ne choisit pas.

En Angélique, somnolait le glaive et la révolte, coulait un autre sang qui aspirait au pur des airs de la liberté, non celle que ces notables fossoyeurs de la mal politique programmaient en promettant des demains que les voies récriaient sans voix.

Non, Angélique souffrait allergique aux obligations, asthmatique aux éthers envahissant les atmosphères persistantes d'un horizon invisible et peut-être inexistant.

En Angélique dormait, un demain tout neuf, un demain que personne ne connaissait, un demain de tâches nouvelles à creuser des trous dans mes murs pour que fut la lumière.

Et s'il y avait un prince, il n'avait rien de charmant au sens des contes bien sûr dont les petites filles rêvent. Il ressemblait plus à un homme usé de ses batailles silencieuses, ridé par le mépris des autres, blanchi par l'incompréhension de ses proches. Seul le regard pétillait de temps à autre, d'un plaisir à voir ces autres s'empêtraient sur l'autoroute du conformisme, ce chemin

sans retour où tous s'embouteillaient pour ne plus revenir d'un loin, bien trop loin, et pourtant bien trop près. Il faisait plus penser à un chevalier déchu de ses droits, déshonoré de ses titres, mais qui voulait garder en ses silences, son orgueil de ses pensées sculptées dans un airain inusable à l'ironie du temps. C'était un témoin d'une autre ère comme ces vieux monuments jetés sur un piédestal au milieu d'un square pour que personne ne les regarde plus. Seules les fientes de ces pigeons impertinents habillaient le vert de gris de ces bronzes, une hypocrisie de soi-disant mémoire, plantée dans les courants d'air de ces quartiers délaissés, scellée en ces endroits quand les bien-pensants leur voulaient peut-être une nouvelle agonie.

Il était une fois, une princesse qui promenait son souffle en des endroits égarés du monde, en des brouillards qui rendent le regard orphelin de ses sens. Elle y errait comme on y voit d'autres hères imbibés des alcools et des drogues martelant le pavé froid de nos villes et parmi ces mêmes ignorés, pire même humiliés par ces yeux qui les voient et ne les regardent pas ou si peu. La misère des uns rassure le confort des autres.

Angélique vagabondait comme eux, prisonnière de la détermination de son despote de père et de ces autres compatissant à son malheur d'avoir une fille tellement indigne. Elle avait bien conscience de ses maux mais n'en connaissait l'ampleur. Malgré son jeune âge, la jeune fille s'opposait à tout ce qui s'offrait à elle et se butait contre ce monde hostile.

Depuis ce moment grave qui avait flétri cette histoire d'amour avec son Papy, tout était encore plus difficile.

Elle se renfrognait, se refermait sur elle-même. Son comportement avait rebuté tout son monde, ne parlons pas du père intolérant, même sa mère n'arrivait à percer la muraille, et tous ces embourvés la jugeaient pareil, capricieuse, éhontée, rebelle, insolente, méchante, intolérante empoisonnant leur conformisme. Le voile de l'incompréhension se muait peu à peu en un mur plus inviolable que celle de Chine, un mur qui sépare, enferme et protège on ne sait plus qui, ni plus quoi. De quel côté était l'enfermé et de quel autre on était protégé, sûr par contre que c'était une séparation presque définitive et c'est cela qui était la plus grave conséquence.

Il est vrai que la vie pour ces autres, était devenue difficile avec cette Jeanne qui n'avait sur son arc que des flèches empoisonnant le bien-être séant, que normalement en cette société les bien pensants, aspiraient.

Pour eux, Angélique n'avait plus rien d'un ange. Il ne restait plus que la Lique, la faiseuse d'emmerdement l'empêcheuse, la revêche.

Son père aurait bien voulu la jeter aux soins de psychologie et de psychiatrie, quelle honte une fille folle dans la famille. Et si l'incompréhension était de mise, il fallait faire quelque chose. Il fallait la soigner pour qu'elle rejoigne ce cercle parfait, ce polygone lissé qui avait perdu ses sommets repères et ses angles obtus pour devenir la

perfection d'un truc qui à l'énergie des sans espoirs mène vers des même demain.

Il voulait la jeter dans ce peloton des pédalants si groupés et si denses qui se jettent vers une arrivée qui s'éloigne plus rapidement encore qu'ils vont plus vite, alors

Angélique à l'énergie de ses bras ne pouvait progresser qu'à reculons et en fait, bien qu'allant à l'opposé, elle ne semblait pas plus loin de l'objectif que ces autres dopés à l'adrénaline des pauvres, pauvres de rêves. Ils couraient si vite vers cet horizon qui fuyait d'autant plus que les courbes de cette sphère dévoilaient les rondeurs d'un cercle parfait.

Angélique, elle dans son monde, embryon d'une désespérance de plus, promenait son désarroi. Dans ce confort de ces sociétés mal huilées, elle faisait tache. Mais malgré tout, la mère et la tante aimaient toujours cette fille. Non jamais, non, elle ne pourrait supporter ce despotisme des regards fermés de cerbères surveillant leurs esclaves aux tâches journalières. Son estomac se nouait, elle avait envie de vomir. Quelle tristesse, ce n'est pas cela qu'elle voulait, qu'elle espérait pour elle. Elle ne savait trop comment discerner son avenir mais ce n'était pas cela, elle ne voulait pas devenir de ces moutons fidèles qui obéissent lâchement aux conditions pré décrites et programmées par ces cravatés d'élus. Ceux mêmes éblouis de leur pouvoir affublant la puissance d'un scrutin heureux d'une sorte de despotisme et que l'heureuse constitution protégeait à jamais. Ces moutons fiers de se faire pomper n'avaient du chausser qu'un cyclomoteur des erreurs de ces autres impunis et impunissables. Non jamais, non elle ne pouvait supporter

ce fascisme social qui lui imposait son avenir sans qu'elle puisse choisir, ni s'exprimer, seul son mandat d'électeur lui donnait le choix entre le mal et un autre mal.

Rien que de penser à la vie bien rangée et ordonnée de ses proches, elle souffrait pour eux, inconscients à ses yeux et pour elle, ils étaient un contre-exemple, le truc à ne pas faire, non pas ça, surtout pas ça.

Elle avait déjà souffert de ce parcours obligatoire et chaotique, des études forcées qui ne lui offraient que la certitude d'un chômage blessant l'orgueil d'une bête mourante.

Non, ce n'est pas pour cela qu'elle était née et elle en était sûre dans sa tête mais quoi d'autre, il ne lui restait que la honte de vivre aux crochets de sa moutonne de mère. Ce qui lui prouvait à elle que derrière cette façade consensuelle du conformisme, le monde était pourri de ses certitudes.

Non, elle ne pouvait pas accepter de voir tout autour d'elle ces gens qui sourient. Les rires lui paraissaient indécents quand d'autres pleurent la misère, ils faisaient écho aux maux de tête. Elle ne supportait plus l'hypocrisie de ces néfastes à la vraie condition, quand agonisait de son temps, ce vieil homme qui gît au profond des mémoires.

Elle en était restée ainsi à cette période de la vie qui n'a plus de temps, plus de certitudes, plus de matière, plus de consistance.

Elle était replongée dans ses maux qui tuent les vraies consciences. Et pourtant rien ne justifiait cet état, ni cette mauvaise claque, ni leurs conséquences, ni cet hématome

persistant, ni le choc de cette découverte dans les caves  
d'un sous-sol oublié.

Une main pressait ses doigts pour tenter de percer une lueur dans ce regard perdu. Et un jour, la bouche retrouva un mot si difficile à prononcer:

-Papy ! ...que fais-tu là?

-Repose toi, ma chérie, tu as besoin de temps.

Ce réveil fut simple, une résurrection des amours battus. Tout reprendrait simplement une place que rien n'aurait du déranger.

Les aurores ont des couleurs incertaines, et là le fruit de l'amour jetait une lueur d'un espoir sur des horizons trop incertains. Il ne sert à rien de trop de mots quand le cœur est soulagé, il suffit que l'on puisse croire que d'autres vieux jours peuvent ressusciter...







L'Ange et Lique  
*ou*  
le défi à la démo crassie

Quand deux êtres n'ont plus besoin de leurs mots pour se comprendre, quand la flamme qui brille en leur regard éblouit l'inconsistance de ces cerbères jaloux, quand les lambeaux de ciel bleu pendent aux vitres brisées des cellules de non-droits, alors on peut rêver encore que ce monde change et retrouve de vraies valeurs.

Angélique est le reflet de ce qu'est vraiment l'amour sans concession, jusqu'au bout de la passion pour sauver son vieux grand-père.

16 €

Isbn 10 : 2-35027-492-6  
Isbn 13 : 978-2-35027-492-8

